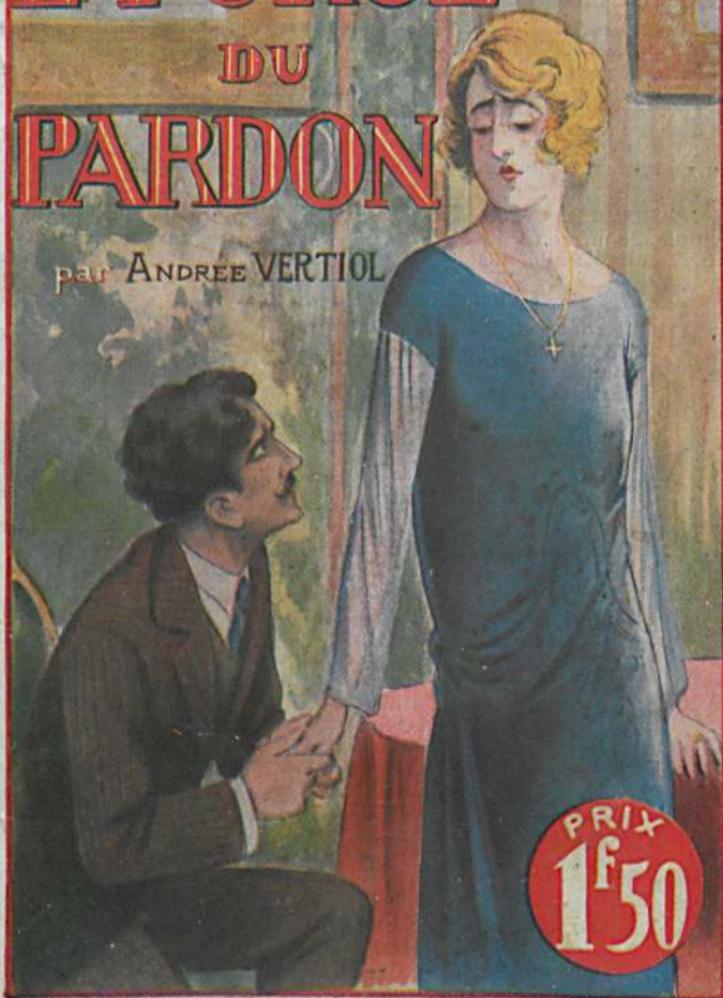


5

LA FORCE DU PARDON

par ANDRÉE VERTIOL



COLLECTION FAMA

Bibliothèque de la " Mode Nationale "

L. DEMUYLDER, Directeur, 94, rue d'Alésia, PARIS

LA COLLECTION FAMA est l'admirable Collection de Romans pour la Famille et les Jeunes Filles. Son format élégant permet de glisser ses volumes dans un sac à main ou une poche, de les placer sur une table de salon ou comme ouvrage de chevet, d'en faire un compagnon de voyage ou de promenade.

LA COLLECTION FAMA est la plus lue et la plus appréciée pour sa haute tenue littéraire, pour le talent de ses auteurs, choisis soigneusement parmi les plus délicats et les plus moraux de notre époque, pour le charme captivant des œuvres publiées. Les mères de famille soucieuses de compléter l'éducation de leurs filles leur mettront en mains ces récits charmants, gracieux ou instructifs, capables d'élever l'âme et de la retenir dans la voie du bien, en lui montrant de nobles exemples.

LA COLLECTION FAMA présentée sous une couverture artistique en trichromie, constitue, en même temps qu'un régal pour l'esprit et un charme pour les yeux, l'admirable Bibliothèque rêvée de toute femme ou jeune fille élégante.

EXTRAIT DE LA LISTE DES VOLUMES

1. **Renée**, par ALICE PUJO.
2. **Myrtho**, par MARIO DONAL.
3. **Jeunesse propose**, par M. DE GRAND'MAISON.
4. **Ruinée**, par PAUL DE GARROS.
5. **La Fée du Vieux-Logis**, par ANDRÉE VERTIOL.
6. **Un Cœur qui saigne**, par J. DE KERLECQ.
7. **Le Cortège de la Vie**, par Victor DRAPPIER.
8. **L'Épreuve**, par MARIE THIÉRY.
9. **L'Éveil d'un Cœur**, par MARIO DONAL.
10. **John le Conquérant**, par EDOUARD BOURGINE.
11. **Le Mystère d'Arlacq**, par MARIE THIÉRY.
12. **Par la Voie des Airs**, par FLAG.
13. **Les Palmariou**, par MARIE THIÉRY.
14. **Cœur Vaillant**, par JEAN DE BAUVOIR.
15. **Fiançailles de Printemps**, par PAUL DARCY.
16. **La Chanson du Blé**, par ADRIENNE CAMBRY.
17. **Cendra**, par la Comtesse XAVIER D'ABZAC.
18. **Margaret**, par H. BEZANÇON.
19. **Le Mariage de Clarice**, par O'NÈVES.
20. **Les Amis d'une Veuve**, par RHODA BROUGHTON.
21. **Le Bonheur d'Arlette**, par ANDRÉE VERTIOL.
22. **Les Yeux d'Azur**, par M. LA BRUYÈRE.
23. **L'Absence**, par H. MARTIAL.
24. **Le Mariage de Lucette**, par EUGÈNE DREVETON.
25. **Le Loup dans la Bergerie**, par ALEXIS NOËL.
26. **Madame Melchior**, par CHAMPOL.
27. **Le Cœur enchaîné**, par J. DE KERLECQ.
28. **L'Orgueil du Nom**, par G. TOUDOUZE.
29. **Risque-tout**, par CH. FOLEY.
30. **L'Ecrasement**, par Ch. FOLEY.

DEUX VOLUMES CHAQUE MOIS

Chaque volume, de 200 pages environ, est en vente partout 1 fr. 50. Franco contre mandat-poste de 2 francs à M. DEMUYLDER, 94, rue d'Alésia, PARIS-14^e.
Trois volumes au choix : 5 francs.

C 90760

La Force du Pardon

LA FORCE DU PARDON

I

La sonnerie grave des cloches arracha la Générale Napoléon Queyrac, Duchesse de Lonato, à sa demi-somnolence.

Elle leva les yeux, comme si, vers l'azur étincelant, elle eût cherché à suivre l'ascension des ondes sonores puis, redescendant sur la terre, elle repoussa son fauteuil de rotin et marcha vers le château.

Un château d'aspect lourd, avec ses épais pavillons très en saillie que reliait un péristyle aux colonnes doriques.

Dans le hall, où pénétra la Duchesse, on retrouvait des colonnes semblables ; celles-ci soutenaient la galerie sur laquelle, au premier étage, s'ouvraient les appartements du corps de logis principal... Un escalier à double course y conduisait.

Une jeune fille de taille moyenne, mince, élégante, en toilette de ville, descendait prestement les degrés de pierre.

— Où cours-tu donc ainsi ? Jeanne, interrogea la Générale.

— Je vais aux vêpres, ma tante.

— Qui t'accompagne. Tu ne dois, sous aucun prétexte, sortir seule.

— Je le sais, aussi je me hâte, afin de ne pas manquer ma tante Lucienne ; elle ne saurait tarder, sa coutume est d'arriver à l'église un peu avant l'office, ce qui, aujourd'hui, va me permettre de répéter avec Mère

Marie des Anges les couplets que je dois chanter tout à l'heure.

— Va donc !

De son pas glissant, de son allure souple, Mlle Jeanne traverse le hall et le péristyle, franchit le perron et, toujours courant, longe l'allée bien sablée bordée de buis nains, encadrée de mélèzes.

On est au mois de juin ; aussi les arbustes détachent-ils vigoureusement leurs fleurs flamboyantes sur la sombre verdure des arbres.

Jeanne aime la nature, elle admire ces tons chauds, ces contrastes violents, mais elle ne saurait s'attarder aujourd'hui ; elle s'arrête seulement près de la grille monumentale, que surmonte une couronne ducale aux fleurons étincelants.

Aussitôt, des yeux bleus, aux cils gentiment dorés, interrogent la route blanche qui, là-bas, au delà du cimetière, se divise, au pied d'une statue de la Vierge. Un rosier du Bengale s'enroule à la grille, une rose y fleurit et vient caresser la chevelure châtain clair à reflets d'or dont les larges ondulations couronnent un front blanc modelé à ravir.

Mais, voici que certain nez droit, fin, un peu brusquement coupé se prend à palpiter, qu'une bouche petite, aux lèvres gracieusement découpées ébauche un sourire, un cou très blanc et très rond se redresse, tandis qu'une main longue et menue esquisse un geste de bienvenue.

Jeanne ouvre la porte qui flanque le large portail et s'avance vers la route poudreuse où apparaît une légère charrette anglaise, traînée par un poney à la mine éveillé, aux grelots sonores.

Sur les coussins de cuir jaune, est assise une femme de quarante-cinq ans à la taille élevée, légèrement alourdie, au visage couleur de pêche mûre, aux beaux yeux bruns, expressifs et doux.

— Te voici, mignonne, toujours exacte au rendez-vous ! dit M^{me} Lucienne à la jeune fille qui vient d'escalader le marche-pied.

— Toujours exacte, chère tante, et toujours heureuse aussi de me placer sous votre égide.

— La Duchesse n'est pas souffrante ?

— Nullement ! Mais en se joignant à nous, elle eût manqué son entrée. L'église est vide encore, songez-y, ma tante.

— Chut ! Jeannette ! Allons-nous médire ?

Jeanne sourit et ses courtes dents si blanches illuminent son sourire.

— La médisance est légère ; cependant, vous avez raison, je ne devrais point me la permettre...

« Ma tante ne nous a-t-elle pas généreusement recueillis, mon frère et moi, à la mort de notre chère maman !... »

« Ne nous a-t-elle pas élevés avec une véritable sollicitude ?... »

« Certes, je suis pénétrée de reconnaissance à l'endroit de ma tante... je lui suis profondément attachée... mais... »

M^{lle} Jeanne n'acheva pas sa phrase ; l'équipage, après avoir suivi une rue rectiligne, bordée de maisons régulières, et traversé une place, entourée d'arcades, s'arrêtait devant l'hôtel de France.

Abandonnant le poney aux soins d'un valet d'écurie, les deux femmes, ayant contourné la vaste halle, où, la saison venue, se tient le marché aux prunes si important en ce coin de Gascogne, se dirigeaient vers l'église, dont la masse imposante occupe l'autre côté de la place.

— As-tu reçu, ces jours-ci, des nouvelles de Jean ? interrogeait M^{me} Lucienne Castang.

— J'ai eu avant-hier une lettre de mon frère, il m'annonce sa venue très prochaine.

— Cela pour ta plus grande joie !

— Comment ne serais-je pas heureuse de revoir un frère que j'aime tant, dont je suis si fière !

— Fière, tu peux l'être, Jean est un chrétien vaillant, à l'intelligence puissante, à l'âme droite et loyale... S'il reste dans l'armée, il atteindra aux grades les plus élevés.

— Pourquoi Jean quitterait-il l'armée ? Un Queyrac saurait-il être autre chose que soldat !

— Parfois... j'ai cru Jean appelé à une mission plus haute encore... mais sans doute, me suis-je abusée !...

On pénétrait dans la grande nef, Jeanne ne put répon-

dre à la réflexion de M^{me} Castang, mais un pli soucieux demeurait sur son front, tandis que sa voix claire résonnait sous les voûtes ogivales du sanctuaire, dominant les sons volontairement adoucis de l'harmonium.

Un quart d'heure s'écoula ; peu à peu, l'église s'emplit ; puis l'abbé Allayrac, curé doyen de Montsur, sortit de la sacristie à la suite de son vicaire et d'une longue théorie d'enfants de chœur.

À ce moment précis, la main d'un valet de pied à la livrée impeccable, ouvrit la porte principale ; et la Générale Queyrac, ayant pris de l'eau bénite, et s'étant signée avec des gestes mesurés, traversa la nef dans toute sa longueur.

Elle marchait à pas comptés frappant si fort les dalles de ses hauts talons que, forcément, l'assistance devait évoquer le Suisse et sa hallebarde. Mais, non, Montsur ne possédait pas de Suisse.

La Duchesse s'avavançait seule, ne perdant pas un pouce de sa taille, s'ingéniant, à force de dignité voulue, à racheter la majesté que lui avait refusée Dame Nature. Ne pouvant, hélas ! poser sur son front cette couronne ducale dont, non sans ridicule, elle ornait avec profusion son linge, son argenterie et sa vaisselle, M^{me} de Lonato avait adopté une coiffure spéciale, qui, elle aimait à le répéter, n'était point celle de tout le monde ; sa capote d'une hauteur inusitée, en forme de tiare, s'agrémentait d'un large bandeau de veuve, et des brides, de crêpe blanc aussi, se nouaient sous le cou en un nœud opulent, tandis qu'un voile noir, rejeté en arrière, venait effleurer la traîne de sa robe.

Ce désir d'attirer l'attention, de se différencier, de s'élever avait déterminé, vingt-cinq ans plus tôt, M^{lle} Léonie Castang, point jolie, mais jeune, très riche et d'honorable famille, à épouser le duc de Lonato, un veuf sans enfant qui dépassait la cinquantaine.

La jeune femme s'était employée à réparer les brèches faites au patrimoine des Queyrac par le brave, mais imprévoyant soldat, tout en jouant avec dignité son rôle de générale ; et, maintenant, elle savourait son titre de Duchesse.

Retirée à Montsur depuis la mort de son mari, M^{me} de Lonato répandait, non sans ostentation, d'abondantes aumônes, recevait beaucoup, avec une pompe gourmée et solennelle. Réalisant ses rêves, elle occupait vraiment une situation prépondérante ; être admis aux dîners de la Générale devenait un honneur recherché ; ne triait-elle pas ses invités sur le volet ! Faire partie des œuvres charitables qu'elle dirigeait équivalait à un brevet de respectabilité, car, si la noble dame se montrait une présidente remplie de zèle, elle n'accueillait point toutes les bonnes volontés.

Présidente ! La Duchesse semblait au reste l'être partout ! Elle trouvait si naturel d'occuper toujours la première place que peu à peu chacun en était venu, en toute circonstance, à la lui offrir spontanément.

Et cette parvenue dissimulait assez habilement son orgueil et son besoin de domination pour avoir su se créer une petite cour où l'on comptait ceux qui eussent osé contrecarrer ses idées et dédaigner ses conseils.

Sans enfants, la Duchesse avait adopté les neveux de son mari, guidée en cela par le désir d'élever dignement les descendants de Jean Queyrac ! Ce Jean Queyrac, la gloire de la famille, appelé par ses soldats Queyrac le Rouge, fut le héros de la bataille de Lonato, le maréchal de France aux exploits chevaleresques, à la fidélité inviolable et si rare ! Seul, à Fontainebleau, il demeura aux côtés de l'Aigle vaincu !

Jean répondait aux soins de sa tante et flattait sa vanité.

Sorti numéro un de Saint-Cyr, à vingt et un ans, il venait d'être nommé lieutenant de dragons et promettait de réaliser les prédictions de M^{me} Lucienne.

Cette M^{me} Lucienne, la femme d'un cousin de la Duchesse, avait mieux que cette dernière su gagner l'affection et la confiance de Jean et de sa sœur.

Profondément chrétienne, avec une âme enthousiaste et un cœur tendre, elle exerçait une salutaire influence sur la jeune fille.

Jeanne nommait M^{me} Lucienne Castang sa tante uniquement par sympathie, car, en réalité, aucun lien de parenté ne les unissait.

Cependant, la Duchesse allait atteindre le prie-Dieu et la haute chaise sculptée qui marquaient sa place, tout près du chœur. Une profonde gémflexion, puis elle s'agenouilla. Après avoir reçu des mains du valet de pied un missel armorié, M^{me} de Lonato se plongeait dans la prière, non sans avoir jeté un regard furtif vers certains vitraux au bas desquels se lisaient le blason compliqué de Jean Queyrac, et le nom de la donatrice.

Dans le jardin, du côté opposé à la grille seigneuriale, Jeanne Queyrac, le lendemain matin, distribuait la becquée à des oiseaux qui pépiaient nombreux derrière les barreaux de bambou d'une élégante volière.

Là aussi, le style dorique se retrouvait car, au milieu de la façade nord de l'habitation, élevée par le premier duc de Lonato, une importante colonnade supportait une terrasse sur laquelle s'ouvraient plusieurs appartements du premier étage.

De cette terrasse, aussi du terre-plein sablé et parsemé de massifs d'hortensias et de bégonias sertis de gazon très vert qui environnait la volière, on jouissait d'une vue à la fois étendue et riante : au premier plan, jusqu'au Dropt, des prairies dévalaient en pentes raides, et l'une de ces prairies, bien en vue du château de la Duchesse, encadrait un antique logis aux murs gris et aux toits pâles, à demi caché sous des arbres moussus, un modeste logis qui avait eu l'honneur d'abriter le berceau de Queyrac le Rouge.

Près de la rivière, des saules s'inclinaient balayant de leurs rameaux légers l'onde d'un vert pâle, calme et endormie, tandis que des peupliers de la Caroline haussaient leurs fronts majestueux.

Sur l'autre rive la plaine s'étalait très large, vaste tapis de verdure où quelques terres en jachères jetaient leurs taches brunes.

De-ci, de-là, des châteaux émergeaient de bosquets, et, toujours le Dropt, extraordinairement sinueux, reparaissait, formant à loisir des coudes, des festons, des circuits, comme s'il eût cherché, par tous les moyens, à s'attarder en cette grasse plaine.

A l'horizon, des côteaux peu élevés montraient des champs fertiles coupés de nombreux pruniers alignés en bataille et, entre ces côteaux, des vallées verdoyantes jetaient la note d'ombre nécessaire à ce joli tableau.

Jeanne, accoudée à la balustrade de pierre qui, là, terminait le jardin, contemplait ce paysage, quand des pas sur le sable firent tressaillir la rêveuse.

— Jean ! Quel bonheur !

— Ma petite Jeanne !

— Comment arrives-tu ?

— Mais, prosaïquement, par le courrier de la Règle.

Tendrement, les jeunes gens s'étreignirent. Après quoi, avec une admiration non dissimulée, Jeanne considéra son frère.

Le physique seul de ce dernier ne méritait pas, du moins à première vue, une semblable admiration. Svelte, d'une taille très élevée Jean Queyrac possédait une incontestable élégance de tournure : en revanche, son visage carré au teint pâle, à la bouche largement fendue, au front de penseur couronné d'une épaisse chevelure rousse, eût pu sembler laid, privé du rayonnement de deux grands yeux bleus, semblables à ceux de Jeanne, des yeux remplis d'intelligence, de loyauté, de volonté qui, à eux seuls trahissaient la personnalité supérieure du jeune duc de Lonato.

— Nous viens-tu enfin pour longtemps ? reprenait Jeanne.

— Pour huit jours ma sœur, mais puisque je débarque tout juste, ne parlons point du départ !... Où trouverai-je notre tante ?

— Dans le salon vert.

Les bras enlacés le frère et la sœur regagnèrent le château, mais Jean pénétra seul dans la vaste pièce aux meubles d'acajou, aux tentures de brocart d'un vert encore cru qui était l'appartement préféré de la Duchesse.

On voyait là un fauteuil armorié au dossier élevé que Jeanne nommait tout bas le trône et aussi de fort beaux tableaux évocateurs de glorieux souvenirs.

D'abord, Napoléon et Joséphine représentés dans

leurs costumes du sacre, un don de l'Empereur à son ami le premier duc de Lonato.

Faisaient face aux souverains, le grand Queyrac et sa femme, peints par le Baron Gros, leur fils aîné le Colonel Victor tué glorieusement en Afrique et leur petit-fils, le Général Napoléon, l'époux de la Duchesse actuelle.

Sur un autre panneau, le Maréchal Eugène, deuxième fils de Queyrac le Rouge et son fils Lucien, le jeune et vaillant capitaine, mort héroïquement au Tonkin, qui fut le père de Jean et de Jeanne.

Lorsque le descendant de ces héros entra dans le salon au luxe correct et froid, la Générale présenta au jeune homme sa main à baiser ; puis elle l'embrassa sur le front avec cette solennité maniérée dont elle ne se départait jamais.

— Pourquoi ne pas nous aviser de ton arrivée ? J'ai quatre chevaux dans mes écuries, ma remise renferme tout un assortiment de voitures : venir en landau ou en coupé eût été plus agréable pour toi que de te faire cahoter par un affreux véhicule et en même temps plus convenable ! Tu es le duc de Lonato, ne l'oublie pas !

— Ma permission a été signée trop tard ! Sans perdre un de mes jours de congé, je ne pouvais vous avertir, ma tante, puis vous le savez, instinctivement, j'aime à me mêler au peuple. Et, à la réflexion, rien en moi ne proteste contre cette tendance. Pour faire du bien à ce peuple de France, comme je le désire ardemment, ne faut-il pas d'abord l'étudier afin de le connaître ?

La Duchesse eut un sourire condescendant.

— C'est là une de tes idées originales ! mon cher Jean... Enfin je t'absous en considération des qualités brillantes, grâce auxquelles, j'en ai la certitude, tu continueras dignement la lignée de ces braves.

Et de la main, M^{me} de Lonato désignait les glorieux portraits auxquels elle rêvait d'ajouter bientôt celui du jeune officier de dragons, représenté lui aussi en brillant uniforme !

— Tous nos ancêtres ont aimé, ont servi leur pays : les premiers Queyrac, modestes cultivateurs, en arrosant de leurs sueurs la terre de France, les derniers, tous

d'admirables soldats, en versant leur sang pour la patrie.

« J'espère ne point faillir à tant de nobles exemples... »

Jean s'arrêta. Sa sœur apparaissait suivie d'une femme de chambre petite et replète, coiffée d'un foulard dont la couleur pourpre tranchait sur des cheveux d'un noir intense que n'eût pas désavoués une japonaise. A une japonaise aussi la camériste paraissait avoir emprunté son teint safrané et ses yeux bridés ; quant à sa bouche elle était simplement grande.

Mais voici que cette bouche se fendait plus largement encore pour sourire à Jean tandis que le laid visage de Rose — un nom plein d'ironie — s'illuminait de joie.

La Duchesse eut un regard sévère à l'adresse de la femme de chambre, qui cependant, déposait prestement un plateau d'argent sur le dessus de marbre rouge d'une table ronde du plus pur Empire.

— En quel honneur Paulin se dispense-t-il de faire son service ce matin ?

— Notre bonne Rosette était si désireuse de revoir mon frère que je l'ai autorisée à remplacer Paulin ; je ne pensais pas vous déplaire, ma tante.

— Pourquoi ma tante serait-elle contrariée du plaisir que tu me causes, car je suis enchanté, moi aussi, de revoir Rosette.

Et le jeune lieutenant vint tendre la main à la vieille fille, une fidèle servante qui, après avoir soigné la mère des orphelins avec un admirable dévouement, avait refusé de se marier afin de ne point quitter Jeanne qu'elle aimait d'une affection maternelle.

Cependant, la jeune fille s'empressait à servir son frère, lui présentant le sucrier puis des tartines, tandis que Rosette versait avec onction le lait et le café dans une tasse de Limoges ornée du fameux blason sur champ d'argent.

— Vous me soignez trop bien ! s'écria Jean en souriant. Si je demeurais longtemps ici, ma gourmandise se développerait sûrement.

— Pour la développer faudrait-il encore en posséder les germes. Non, tu ne seras jamais un gourmand, ni même un gourmet, jamais tu n'atteindras à la compé-

tence de M. Castang vraiment remarquable appréciateur des bons crus de la cave de ma tante et des talents de son chef de cuisine maître Anthénor.

— Je n'ai nul mérite à me montrer sobre. Les délices de la meilleure table demeurent pour moi lettres mortes.

— Mon grand frère plane au-dessus de ces misères !

La Duchesse arrêta sur Rosette un regard impérieux, comment osait-elle oublier assez le protocole pour s'attarder ainsi au salon.

Seulement lorsque l'intruse se fut éloignée, la maîtresse du logis daigna ouvrir les lèvres.

— Jean préfère aux plaisirs de la bonne chère les plaisirs de l'esprit et les jouissances de l'amour-propre ; en cela, je le comprends et je l'approuve !

— Peut-être, ma tante, serai-je trop porté en effet à goûter ces dernières satisfactions, mais j'estime que je dois m'en garder, car la vanité et l'amour-propre sont des enfants de l'orgueil.

— Un orgueil légitime ne me paraît point défendu au contraire.

— L'orgueil demeure un péché ! Et, parmi les péchés capitaux, il occupe la première place... A l'écouter on passerait sûrement maintes fois à côté du devoir...

— L'orgueil, à mon avis, est une sauvegarde contre toute action déshonorante.

— Pas toujours, ma tante, au reste, de vrais chrétiens ne sauraient cultiver l'orgueil. Jésus, par son exemple, ne nous a-t-il pas prêché le renoncement à soi-même et à toute la vaine gloire du monde.

Tout en écoutant parler son frère, Jeanne, d'un air préoccupé, redressait quelques fleurs dans les vases de cristal taillé qui, avec une monumentale pendule et des statuettes grecques, ornaient la cheminée.

— J'ai promis à ma tante Lucienne, dit soudain la jeune fille, de lui apporter mes lumières au sujet d'un point de crochet qu'elle n'arrive pas à comprendre ; me permettez-vous, ma tante, de lui envoyer Rosette qui lui apprendra l'arrivée de Jean : je ne veux pas me priver un instant de la société de mon frère, et d'autre part...

— Pourquoi, si ma tante n'y voit pas d'inconvénient

ne t'accompagnerais-je pas à Marsac ? Ainsi, nous ne nous quitterions pas et j'aurais le plaisir de revoir plus tôt les habitants du châlet.

Au revoir ! Alors, ma tante, continua le jeune homme, lorsque, gravement, la Duchesse eût incliné la tête en signe d'assentiment.

— A tout à l'heure, mes enfants !

N'oubliez pas qu'on sonne le déjeuner à midi. Et, le moindre retard désespérerait mon chef.

En prononçant ces deux derniers mots, la Duchesse se redressa, comme elle le faisait toujours, inconsciemment sans doute, lorsque les autres ou elle-même venaient à évoquer, non seulement les gloires des Lonato, mais encore les moindres détails touchant son fastueux train de maison.

— Soyez tranquille, ma tante, nous serons exacts au rendez-vous ! Maître Anthéonor pour éviter de servir des mets calcinés serait capable d'imiter Vatel ! Quelle responsabilité pour nous !

Cinq minutes plus tard, le frère et la sœur suivaient en causant une route blanche et poudreuse le long de laquelle alternaient des prairies ou des vignes toujours bordées par des rangées de pruniers.

Les jeunes gens marchaient vite ; ils atteignirent bientôt l'avenue de tilleuls, à l'extrémité de laquelle on apercevait la porte d'entrée du coquet logis des Castang.

Jeanne accorda un regard aux orangers et aux citronniers qui encadraient le perron et aux massifs de fleurs épars alentour, mais elle n'eut pas le loisir de s'attarder, car M^{me} Lucienne ayant aperçu les visiteurs, se portait au-devant d'eux.

Avec d'aimables paroles de bienvenue le frère et la sœur furent introduits dans un vaste hall éclairé par deux larges portes vitrées ; l'une d'elles ouvrait sur un balcon : là on retrouvait le Dropt et une belle échappée de vue.

Des fauteuils Louis XIII, des commodes aux ferrures de cuivre, de belles plantes vertes en des cache-pots de faïence antique, des roses de toutes les couleurs en des

vases de cristal meublaient et embellissaient l'appartement où M. Castang avait installé son bureau, M^{me} Lucienne sa table à écrire avec son classeur et sa travailleuse.

Près de cette dernière, la maîtresse de maison ne tardait pas à s'asseoir pour ressaisir le crochet qu'elle maniait avec une dextérité extrême.

La conversation commençait à s'animer lorsque M. Castang et son fils Roger pénétrèrent à leur tour dans le hall.

Le père de taille à peine moyenne et très replet, possédait un visage rond, qu'élargissait encore une barbe taillée en collier.

Les yeux petits et noirs brillaient, un peu enfoncés dans l'orbite, avec cette expression avisée et maligne qu'on prête volontiers aux Gascons.

Les façons calmes de M. Castang, sa lenteur à parler, les réticences voulues de son langage, constamment rempli de bon sens, contrastaient avec la spontanéité et les généreux enthousiasmes de sa femme.

Quant à Roger, il tenait de sa mère une taille élevée, des cheveux blonds cendrés et de beaux yeux au regard parfois mélancolique et rêveur, un regard trompeur, car le jeune homme, qui avait hérité des qualités pratiques de son père et de son amour de la terre, s'absorbait en des pensées plutôt prosaïques.

L'un et l'autre accueillirent avec des démonstrations d'amitié le jeune officier.

Et, bientôt tandis que Jeanne, le crochet en mains, expliquait à M^{me} Lucienne le point compliqué, les trois hommes entamèrent une conversation animée.

D'un air intéressé, le lieutenant écouta d'abord le récit des dernières élections municipales, il ne dédaigna point de donner son avis quand on parla des projets d'amélioration agricole dont rêvaient MM. Castang père et fils ; Jean de Lonato, par atavisme aussi peut-être, demeurait très attaché à sa petite patrie et possédait, en outre, le genre de charité qui consiste à flatter son prochain en lui donnant l'occasion de parler de ses affaires.

Aussi, quand le frère et la sœur eurent quitté la famille Castang, l'entente fut parfaite pour chanter les louanges de Jean.

— Jeanne aussi mérite qu'on la loue, dit ensuite M^{me} Lucienne ; elle devient de plus en plus gentille ; ses dix-huit ans s'épanouissent en grâce, en charme, en éclat. Et ce délicieux physique s'harmonise avec un moral non moins charmant.

— Jeanne est en effet intelligente, aimable et jolie, mais c'est encore une enfant ! déclara M. Castang en lançant de sa pipe, fortement culottée, une bouffée de vapeur.

— Dieu ! Mon cher Louis, vous allez m'asphyxier ! s'écria M^{me} Lucienne, votre pipe fume, telle une cheminée d'usine !

— Quelle exagération ! Voilà bien les femmes ! répondit tranquillement M. Castang, en lançant une seconde bouffée

— Revenons à Jeanne ! Je vois se dessiner en elle le germe de toutes ces vertus qui font les femmes et les mères vraiment dignes de ce nom, aussi, serais-je bien heureuse de la nommer ma fille.

— Votre désir, maman, ne me paraît point irréalisable... mais rien ne presse, Jeanne a dix-huit ans, vous venez de le dire, et j'en ai vingt-cinq à peine. Entre le régiment et le mariage, laissez-moi respirer !

— Les jeunes gens en se mariant de bonne heure évitent tant de folies !

— Il faut que jeunesse se passe, ma pauvre Lucienne. Ceux qui, comme moi, connaissent par expérience, la vie et ses dangers, ne font-ils pas les meilleurs maris ?

— Même en me plaçant au point de vue, purement humain, je n'admets pas votre théorie, Louis ; il sera toujours plus facile de se garder d'une mauvaise habitude que de la perdre quand on l'a laissée s'enraciner en soi...

— Des exagérations toujours !... On peut rester garçon et ne point devenir la proie des vices... je me suis marié à trente-trois ans !... Et je me flatte...

« Au reste, je ne repousse point en principe le projet

qui te tient au cœur. Simplement, je m'oppose à te voir t'avancer trop vite sur un terrain peut-être glissant.

« Tout d'abord toi et Roger me laisserez le temps de sonder adroitement la façon de voir de la Duchesse. Essentiellement, je tiens à ne pas froisser ma cousine, gardons-nous de l'oublier, si elle a décidé de léguer, au duc Jean la grosse fortune héritée de sa mère afin que, dignement, il puisse porter son titre, Léonie, en revanche, par un grand esprit de justice, doit me donner les biens qui lui viennent des Castang.

« Or les quatre importants domaines de Belle-Rive, sans parler de la villa qu'ils entourent, ne sont pas à dédaigner.

« Adroitement donc, nous devons tendre à une chose capitale... suggérer à ma cousine le désir d'unir sa pupille à notre fils... Car, dans ce cas, certainement, elle arrondirait la dot de Jeanne... une dot, à elle seule, plutôt mince. »

— Ne comptez pas sur moi, Louis, pour jouer le moindre rôle dans vos complots. Les détours me sont odieux ! Si je parlais à la Duchesse !...

— Je te demande précisément de ne pas faire la moindre ouverture à notre cousine. Accorde-moi quelques mois de patience... je me charge de tout...

« Il faut, que diable, du flair, de la réflexion, de la prudence pour bien orienter sa vie.

« Ah ! si je n'eusse pas tenu en laisse tes enthousiasmes, tes élans juvéniles notre barque eût maintes fois chaviré !... »

— Trop de prudence, de tergiversations peut nuire aussi. Prenez garde, Louis, lorsque vous aurez dressé vos filets, l'oiseau sera envolé.

Et M^{me} Lucienne, sans attendre les protestations de son mari, fort occupé à bourrer sa pipe, entraîna son fils vers le parterre.

III

Ce matin-là, dédaignant le salon vert, la Duchesse vint s'asseoir dans la bibliothèque.

Cet appartement qu'éclairaient cependant trois larges portes-fenêtres ne présentait point un aspect riant.

Sans doute cela tenait-il à la sombre teinte grenat des tentures et au noir mat du bois d'ébène dans lequel avaient été taillés tous les meubles, depuis les longues vitrines emplies de livres, les sièges recouverts en cuir de Cordoue jusqu'aux tables volantes, sobrement incrustées de nacre, comme le bureau devant lequel la Duchesse compulsait attentivement son livre de comptes.

Inscrire ses moindres dépenses, gérer sa fortune considérable, c'étaient là des soins que M^{me} de Lonato ne confiait à personne, car, afin d'entretenir un train de maison fastueux, elle préférait se réduire personnellement au strict nécessaire ; en cela, la Générale flattait ses goûts et sa vanité puisqu'elle adorait l'ostentation, et dédaignait les voyages, la toilette et toutes les recherches de l'art.

Pour l'instant, cette femme de tête ayant interrompu son travail, promenait des regards satisfaits sur le mobilier sévère et imposant, sur l'épais tapis aux abeilles d'or dont le luxe sobre lui paraissait en rapport avec ses titres, quand l'antique horloge de cuivre, en forme de Calvaire, qui ornait son bureau égrena dix coups de sa voix aigrette.

A ce moment, on frappa à la porte.

Et l'instant d'après Jean se trouvait en présence de sa tante.

— Quelle chose importante t'amène ? Te voici avec le visage grave d'un docteur de la loi !

— C'est en effet au sujet d'une chose bien grave, ma tante, que je viens vous prier de m'entendre.

— Parle ! Parle sans retard ! Que peux-tu avoir de si important à me communiquer.

— Je veux vous entretenir de mon désir d'abandonner ma carrière...

— Un Lonato abandonner la noble carrière des armes !...

— Cette carrière, je ne l'abandonnerai que pour une plus noble encore ; j'étais un soldat de la France, je veux devenir un prêtre du Christ.

« Ma résolution ne doit pas vous surprendre, jadis je vous avais fait part... »

— J'espérais que tes idées s'étaient modifiées, interrompit la Duchesse.

— Ma résolution s'est fortifiée au contraire, fortifiée jusqu'à devenir inébranlable.

Les sourcils pâles de M^{me} de Lonato se rejoignaient et son visage plat aux yeux saillants, au nez légèrement camard, pâlisait sous le coup d'une amère déconvenue.

— Renoncer au monde ! Renoncer à un si brillant avenir ! Toi le duc de Lonato ! répétait-elle.

— Lors de mon admission à Saint-Cyr, ma tante, je ne vous cachai pas mon désir d'entrer dans les ordres... A la prière que vous me fites d'éprouver ma vocation en poursuivant mes études, en portant quelque temps le costume militaire sous lequel s'illustrèrent les nôtres, je ne crus pas devoir résister.

« Je comprenais la sagesse de vos avis. Et ne pas me montrer déferent aux conseils de celle qui avait bien voulu remplacer mes parents m'eût semblé de l'ingratitude.

« Je vous ai donc obéi ; j'ai travaillé avec ardeur, sans jamais cesser d'entendre retentir en moi l'appel divin.

« Aujourd'hui, j'ai vingt-quatre ans ; je suis un homme ; je connais ce que je quitte ; je sais ce que je veux ! Et je veux être prêtre ! »

— Prêtre ! Toi, Jean de Lonato, mon héritier. Toi un officier brillant, destiné à recueillir les étoiles de

général, toi qui peux prétendre à une superbe alliance !

« La semaine passée, la Marquise de Saint-Clair ne me laissait-elle pas entendre qu'elle serait heureuse de te donner sa fille, cette délicieuse Arlette si fine, si gracieuse, si sérieusement élevée et dont la famille est la plus ancienne et l'une des plus riches du pays ! »

— Je reconnais et j'admire les qualités et les charmes de M^{lle} Arlette, mais, par moi, aucune femme ne deviendra Duchesse de Lonato.

— Tu te prépares de cuisants regrets.

— Je ne regretterai rien. Et, croyez-le, ma tante, si j'apprécie la fortune, le nom, la gloire présumée, c'est uniquement parce que je trouve un bonheur de pouvoir sacrifier ces avantages mondains à mon Dieu.

— On dit cela en un moment d'exaltation !

— Exalté ! L'ai-je jamais été ? A peine ai-je été enfant.

« La mort de ma chère maman m'a mûri avant l'âge, n'étais-je pas devenu l'appui, le soutien de ma petite sœur. »

— Veux-tu abandonner ce rôle ?

— Jeanne est au moment où la destinée d'une jeune fille doit se fixer ; puis du séminaire de Saint-Sulpice où je vais entrer, je veillerai sur elle...

Comme la Duchesse, un pli sombre au front, se taisait, le jeune homme continua après un instant de silence.

« Ma tante, je regrette de vous causer une déception, mais, j'en suis certain, en vraie chrétienne, vous ne tarderez pas à apprécier l'honneur que Dieu fait à notre famille... Vous évoquiez tout à l'heure les ombres glorieuses de nos ancêtres : Dieu ne les comble-t-il pas en choisissant leur dernier descendant pour en faire l'un de ses ministres, l'un des successeurs de ces apôtres qu'il envoya, non à la conquête du monde, mais à la conquête des âmes.

« Etre duc, être général, écrire même son nom dans l'histoire ce sont là de vaines fumées de gloire... !

« Oserait-on comparer les satisfactions vaniteuses que ces avantages mondains peuvent procurer, au bonheur

d'un prêtre dont la faible voix opère le prodige de changer une parcelle de pain en le corps d'un Dieu ! »

Une ardeur contenue faisait trembler la voix de Jean, une résolution inébranlable se lisait dans ses yeux, tandis qu'il relevait son front couronné de cette chevelure ardente léguée par Queyrac le Rouge à beaucoup de ses descendants.

La Duchesse comprit l'inanité de toute résistance.

— Avant ton départ, dit-elle, nous reprendrons cet entretien ; d'ici là, je me recueillerai, je tâcherai de m'habituer à l'idée de voir s'évanouir le plus cher de mes espoirs.

Le jeune homme se retira et se mit à la recherche de sa sœur.

Il la trouva bientôt à sa place favorite : Près de la volière où gazouillaient ses petits préférés. Avec sa robe du matin du même bleu que ses yeux, avec ses cheveux aux reflets d'or, avec ses joues roses, ses lèvres veloutées et son sourire heureux, Jeanne personnifiait le printemps et ses grâces, la jeunesse et ses illusions.

L'officier s'arrêta un moment, pensif, n'allait-il pas faire couler des larmes sur les joues fraîches.

— Ma petite Jeanne, dit-il enfin d'une voix grave, je suis venu te faire part de mon changement de vie : je vais quitter l'armée pour entrer au séminaire...

Lorsque Jean se tut, la broderie de sa sœur gisait sur le sable et de grosses larmes coulaient sur le visage subitement pâli.

— Tante Lucienne avait deviné ta vocation, moi aussi peut-être, mais, égoïstement, je ne voulais pas y croire... Je n'ai que toi, Jean, va-t-il falloir te perdre !

— Tu ne me perdras pas ! Au contraire, ma chérie, nulle affection humaine ne primera jamais celle que je t'ai vouée.

« Mieux encore, désormais, tu devras me confier tes peines, tes joies, toutes tes pensées !

« Dieu, en nous ravissant notre chère mère, lui a permis de me léguer son cœur pour t'aimer.

« Hé bien, à l'avenir, tous mes sentiments s'élèveront, s'ennobliront ; en s'aimant en Dieu, on s'aime d'une

affection à l'abri des mesquines questions d'intérêt et des futiles querelles mondaines. »

— Tu as raison, Jean, mon cœur est faible à la pensée d'une séparation plus grande, mais de toute mon âme, je t'approuve, je t'envie ! Moi aussi, je voudrais avoir la vocation religieuse... Mais, hélas !... Je ne l'ai point.

— Pourquoi hélas !... Sans doute il nous faut des religieuses, mais il nous faut aussi fonder des foyers chrétiens, pour lutter contre la loi impie du divorce, pour élever les Français de demain, il nous faut des femmes pieuses et fortes.

— Je m'appliquerai à devenir l'une de ces femmes, à faire mon devoir dans le monde comme firent leur devoir ceux dont nous descendons. Ainsi, nous aussi nous servirons la patrie.

Jean considérait tendrement le visage juvénile qui se levait vers lui rayonnant d'enthousiasme, et il se sentait pénétré par la conviction très douce que sa sœur serait en effet une vaillante.

IV

Durant quarante-huit heures, la Duchesse de Lonato montra à tous un visage sombre ; elle ne se résignait pas à voir s'évanouir son rêve le plus cher, sa vie lui paraissait désormais sans but.

Depuis le jour où elle était devenue la Générale Queyrac, Léonie Castang avait oublié ses origines, honorables mais modestes, et on l'eût étonnée, tant les gloires des Lonato lui semblaient siennes, en lui rappelant qu'elle était la fille d'un propriétaire gascon et la petite-fille d'un quincailler bordelais. Aussi, afin de rendre cette illustration tangible au vulgaire, la Duchesse arrondissait ses domaines, augmentait sa fortune immobilière, embellissait son château avec le dessein de constituer un fief digne de son nom à l'héritier des Queyrac.

Et voici que cet unique héritier dédaignant de semblables avantages, parlait de s'en dépouiller avec la même hâte que d'autres eussent employée à s'enrichir et à s'élever ; voici que ce Jean, dont l'intelligence et les brillants succès consolaient sa tante de n'avoir point d'enfant, deviendrait un humble prêtre.

Tout bas, l'orgueilleuse femme maudissait son neveu et ne comprenait rien au renoncement de ce jeune sage.

Ce matin-là encore, à la veille du départ de l'officier, la Générale promenait sa déconvenue en suivant la charmille qui longeait la place de Montsur, une place ombreuse plantée d'ormeaux, où, sur des bancs de bois venaient s'asseoir les vieillards, tandis que, alentour, des enfants et divers volatiles prenaient leurs ébats.

Dans l'épaisseur de la charmille, une ouverture carrée avait été ménagée afin qu'on pût apercevoir la statue de bronze qui ornait le centre de la promenade ; cette

statue, on le devine, était celle du Maréchal Queyrac, du héros dont les glorieux faits d'armes s'inscrivaient en lettres d'or sur les plaques de marbre qui ornaient le piédestal.

Ardemment, M^{me} de Lonato contemplait l'image du fier guerrier, on eut dit qu'elle lui demandait aide et assistance.

Sans doute, la Duchesse trouva-t-elle du réconfort dans cette contemplation, car tandis qu'elle revenait ensuite hâtivement vers le château, une lueur d'espoir animait son regard tout à l'heure si morne.

Maintenant, elle gagnait la bibliothèque et, avec des mouvements rapides ouvrait l'une des vitrines d'ébène pour y saisir un coffret antique rempli de missives à l'encre jaunie.

Ces missives, écrites toutes par des mains à jamais glacées, M^{me} de Lonato les compulsait longuement..

Elle découvrit enfin ce qu'elle cherchait, car, le visage rasséréné, elle s'assit devant son bureau.

« Il faudra voir !... Se renseigner, murmura-t-elle. Cette inspiration me paraît vraiment émaner du grand ancêtre ! »

Avec complaisance, les yeux de la Générale caressaient la reliure d'un volume en maroquin vert placé très en évidence, un volume sur la couverture duquel on pouvait lire écrit en lettres brillantes, au-dessous du blason compliqué :

« Mémoires du Maréchal Queyrac, Duc de Lonato. »

Le regard fixé ensuite sur l'horloge en forme de calvaire, la Duchesse parut méditer un moment, puis ses lèvres s'agitèrent, ses mains esquissèrent des gestes nobles.

On eût dit une actrice répétant son rôle.

Enfin, elle pressa du doigt un bouton électrique.

Le correct Paulin apparut.

— Priez, s'il vous plaît, M. le Duc et Mademoiselle de venir me rejoindre ici, je les attends !

Cinq minutes plus tard, le frère et la sœur pénétraient auprès de leur tante.

Quand les jeunes gens se furent assis, la Générale se

leva, solennelle, et la main appuyée sur les mémoires de l'illustre aïeul, les yeux attachés à son portrait, elle commença :

— Voici venu le moment où je me sens le courage de reprendre la conversation que l'émotion me força, l'autre jour, d'interrompre.

« J'ai réfléchi devant Dieu ; j'ai scruté ma conscience et, quelle que soit ma souffrance, je ne me trouve pas le droit d'opposer une résistance à ta résolution, mon cher Jean.

« Dieu veut à lui seul l'héritier des Lonato, sois donc à Dieu !

« Ce nom, ce titre que j'avais espéré te voir léguer à tes enfants après les avoir brillamment portés, ce nom, ce titre s'éteindront sans doute !

« Ma déception est amère, néanmoins ; je ne veux pas méconnaître mes devoirs de chrétienne ; je dois m'incliner, je m'incline devant la volonté divine ! »

La Duchesse se tut, les jeunes gens, habitués dès leur enfance aux façons de leur tante, demeurèrent muets ; ils attendaient la péroraison du discours.

Déjà en effet la voix emphatique reprenait :

« La croix est lourde mais je reste debout !

— Posséder un prêtre dans sa famille est un honneur, non une croix, riposta Jeanne.

— Je le sais ! Mais cette conviction n'atténue pas, pour l'instant, l'acuité de ma douleur. Voir s'évanouir comme une fumée, un rêve caressé depuis tant d'années ! Voir s'écrouler l'édifice qu'on a tant travaillé à maintenir, c'est dur !

« Mais, grâce à Dieu, la souffrance est pour mon courage la pierre de touche : ce courage je suis fière de le trouver à la hauteur du nom que je porte.

« Mon cher Jean, envoie ta démission quand il te plaira, entre au séminaire avant un mois, si c'est possible, fais-nous tes adieux demain, tu me trouveras calme et résignée à force de volonté.

« Maintenant, mes enfants, vous pouvez vous retirer, je vous rends votre liberté. »

Demeurée seule, la Générale se congratula intérieure-

rement de la façon parfaitement noble dont elle venait de jouer son rôle.

Et, encore pénétrée de l'esprit de ce rôle, avec des gestes lents qu'elle jugeait distingués, M^{me} de Lonato se dirigea de nouveau vers la vitrine d'ébène.

En d'autres cassettes, elle choisit des liasses de lettres, parcourut ces lettres, fit un triage, puis, assise à son bureau, écrivit deux missives sur son papier armorié.

Combien il serait beau d'atteindre malgré tout, mon but, murmura-t-elle d'un air absorbé... Mais, si, au contraire, je marchais au-devant d'une déception, que nul n'en sache rien !...

Et, afin sans doute, de sauvegarder son secret, un quart d'heure plus tard, la Duchesse, contrairement à ses principes et à ses habitudes, s'en allait elle-même jeter à la poste deux grandes enveloppes de vélin.

.....
 Pendant ce temps, dans le parc soigneusement entretenu, les jeunes gens se promenaient et Jean confiait à sa sœur ses projets, ses espoirs et son ardent désir de faire du bien en luttant de toutes ses forces contre les ennemis de la religion, ces pires ennemis de la patrie et de la famille.

— Penses-tu donner bientôt ta démission ?

— Dès lundi ! Ce soir, je ferai mes adieux à M. le Curé et aux Castang. Montsur ne me reverra plus vêtu en officier !... Puisque Dieu me convie à cultiver son champ, je ne veux pas être un ouvrier de la dernière heure !...

Au reste, au point où je me trouve, mieux vaut brusquer les choses, ma tante, en cela a raison !...

— En cela seulement. Quel discours de pharisien n'avons-nous pas entendu !

— Ne jugeons pas notre tante, Jeanne. Elle possède, avec quelques défauts...

— Et beaucoup de ridicules.

— Et quelques ridicules, j'en conviens, beaucoup de qualités ; sa vie a été constamment digne, imite-la en cela, évite sa vanité puérile en te gardant bien de la critiquer.

— Je tâcherai de suivre tes sages avis. Plus que jamais, tu deviendras mon guide, mon conseiller... Je puis donc penser tout haut en ta seule présence doctement et te laisser lire dans mon cœur.

— Certainement, ma sœurlette ! Tu ne dois rien me cacher. Alors, dans cet ordre d'idées, permets-moi de te poser une question... ta réponse sincère pourrait me tranquilliser.

« Ce cœur dont tu viens de me parler ne contient-il nul secret ?... N'a-t-il caressé aucun rêve ?... Aucun rêve imprudent ? »

Une flambée pourpre courut sur les joues joliment arrondies de la jeune fille, mais, quand elle releva les yeux vers son frère, les jolies prunelles bleues ne trahissaient aucun trouble.

— Franchement, non ! Mon cœur est sans mystère, j'ai rêvé d'un mari idéal... et cet idéal je ne l'ai point rencontré encore.

« Durant quelques semaines, j'ai songé parfois à Roger, j'aime tant ma tante Lucienne qu'il m'eût été doux de l'avoir pour mère... mais lui ne songe pas à moi, je l'ai compris. »

— Roger se trouve trop jeune pour penser au mariage.

— S'il m'avait aimée... si ma dot avait été plus ronde, son empressement et celui de M. Castang eussent été plus grands ! En hâte on eût tenté une démarche près de ma tante Léonie.

— Tu raisonnes fort sagement, trop sagement pour que ton cœur soit pris. Garde-toi donc avec soin, surveille tes pensées, tes sentiments afin d'apporter à l'époux que Dieu te destine ton premier, ton unique amour.

— Hé bien Jean, tu demanderas avec moi au bon Dieu de m'envoyer bientôt celui dont je veux faire le bonheur.

— Je demanderai surtout à Dieu, mon enfant chérie, de t'accorder toujours la grâce de discerner ton devoir et la force d'accomplir ce devoir.

« Le bonheur est rare ici-bas... considéré au point de vue spirituel, il nous serait souvent préjudiciable d'ail-

leurs... En revanche, parfois... souvent... une douloureuse épreuve permet à une âme de fournir la mesure de sa vertu...

« Tu es certainement ma plus grande affection terrestre, hé bien, aussi inexplicable que dût paraître la chose aux yeux du monde, je te souhaiterais presque de rencontrer la douleur si cela était nécessaire à ton perfectionnement moral. »

Le visage, si jeune, presque enfantin de Jeanne s'emplissait de gravité.

— Mais voici la cloche mise en branle, hâtons-nous afin de ne pas affliger maître Anthénor, je dois me parer pour reparaître devant ma tante et on servira dans une demi-heure. »

Le frère et la sœur revinrent vivement sur leurs pas.

Alentour, les arbres du parc jetaient leur ombre imposante ; le long de la grande allée, les pelouses étendaient autour du château un tapis de velours vert dont des fleurs éclatantes formaient les dessins.

Dissimulées par un bouquet de hêtres pourpres et de marronniers, les écuries et les remises, soignées tels des salons, se laissaient deviner ; sur l'esplanade sablée qui les précédait le cocher et le palefrenier lavaient des voitures armoriées ; par les fenêtres ouvertes de la salle à manger, on apercevait la table chargée d'argenterie et de cristaux, tandis que, des cuisines en sous-sol, montait un fumet agréable.

Immobile un instant, avant de franchir le seuil du péristyle aux colonnes doriques, Jean accordait un regard à cet ensemble riche et harmonieux, quand un valet de chambre vint lui présenter une lettre sur un plateau d'argent.

— Monsieur le Duc aurait-il quelque commission pour Montsur ?

— Aucune, je vous remercie.

— Ces richesses, ce château, ce titre qui eussent été tiens, ne les regretteras-tu jamais ? demanda Jeanne quand le domestique se fut éloigné.

— Considérées au point de vue spirituel, les richesses m'ont toujours paru une lourde charge ; elles sont uni-

quement un dépôt et doivent être employées en bonnes œuvres !

« Riche, j'aurais donc dû chaque jour pratiquer le renoncement ; je préfère d'un seul coup accomplir le sacrifice, si sacrifice il y a...

« Quant au titre et à notre nom, j'y tenais plus qu'à la fortune ; l'un et l'autre ont été si glorieusement conquis que mon cœur d'homme a saigné à l'idée de voir s'éteindre la lignée des grands Queyrac. Maintenant j'ai rompu cette dernière attache humaine... »

— Je t'admire ! Jean. Moi, je ne pourrai pas de longtemps atteindre à ton renoncement... Mais à ce propos, pourquoi notre tante a-t-elle dit : « Le nom des Lonato va s'éteindre sans doute.

— Peut-être songerait-elle à joindre notre nom à celui de ton futur mari.

— Approuverais-tu cela ?

— Je voudrais être bien sûr de celui à qui je confierais avec ma plus chère affection, mon plus précieux héritage ; alors je ne verrais pas d'inconvénient, le cas échéant, à souscrire au désir d'une parente à laquelle nous devons beaucoup. Mais nous envisageons là une hypothèse...

Jeanne avait gagné sa chambre, son frère prolongeait sa contemplation.

Peut-être adressait-il un adieu au paysage, aux arbres et aux fleurs, néanmoins, sur son énergique visage nul regret ne se laissait deviner, et ce fut avec un sourire aux lèvres que Jean Queyrac pénétra dans l'imposante demeure où, pensait-il, pour une nuit seulement s'abriterait le dernier duc de Lonato.

Au dehors, le soleil d'août brûlait et desséchait toutes choses.

Et cependant, grâce à un demi-jour et à des courants d'air savamment ménagés, il faisait bon dans le hall où M^{me} Castang cousait tandis que, un peu plus loin, son mari lisait le journal.

Mais le roulement d'un équipage troubla la quiétude des deux époux. Et, peu d'instants après, un groom en livrée éclatante, ouvrait la porte d'entrée devant la Duchesse de Lonato.

Avec un grand empressement, le maître du châlet se précipitait vers sa cousine puis lui avançait un fauteuil tout en s'enquérant de ses nouvelles.

— Vous voici seule ! Léonie, Jeanne serait-elle souffrante ? interrogea à son tour M^{me} Lucienne.

La Duchesse assura que non, expliquant qu'elle avait envoyé sa nièce essayer des toilettes à Bordeaux, sous la garde de Rosette, elle-même redoutant trop la chaleur pour l'accompagner. Ensuite elle parla de Roger qui lui, ne craignant pas cette température sénégalienne, était allé jouer une partie de tennis chez la Marquise de Saint Clair.

M. Castang profita de l'occasion pour vanter l'activité de son fils, la manière intelligente dont il lui aidait dans l'administration de ses domaines et redire son désir de marier Roger avec une jeune fille qui consentirait à venir habiter Marsac.

Enfin, risquant une allusion au rêve de sa femme, il continua : j'ai pensé souvent que si tu le voulais, Léonie, nous n'aurions pas besoin d'aller chercher loin cette charmante femme.

— Tu veux parler de Jeanne ! Hé bien, mon cher Louis je te l'avoue sans détour, si, il y a quelques mois et mêmes quelques semaines, tu m'avais demandé la main de ma néèce, j'aurais, sans hésiter, accordé mon approbation à ce projet : je croyais alors au penchant réciproque de ces enfants.

— Mais !... Il n'y a rien de changé.

— Tu te trompes. Le cœur de Jeanne est libre. Je l'ai appris depuis par son frère.

« Forte de cette assurance, je préfère durant quelque temps, ne prendre aucun engagement au sujet de ma nièce... Tant d'événements peuvent se produire... »

— Jeanne et Roger pourraient cependant être heureux ensemble... leurs caractères paraissent sympathiser nous les conserverions près de nous ! reprit M^{me} Lucienne.

— Les caractères, les goûts changent, se modifient et, pour ce qui en est de notre propre satisfaction, nous ne devons pas y songer, lorsqu'il s'agit de nos enfants. Ne soyons pas égoïstes, répondit sèchement la Duchesse.

— Tu es meilleure juge que nous, en cette affaire, Léonie, nous nous en rapportons à toi ! attendons patiemment sans désespérer... Et, pour l'instant, donnons des nouvelles de Jean.

— Jean se porte à ravir ; il m'écrit des lettres enthousiastes... répliqua la Duchesse qui, délibérément, changea le cours de la conversation. Peu après, du reste, elle se leva pour prendre congé.

Le brillant équipage n'avait pas atteint les arbres de l'avenue que M^{me} Castang disait à son mari :

— Vous le voyez, Louis, si vous eussiez consenti à demander la main de Jeanne, lorsque je vous priaï de la faire, cette enfant serait maintenant la femme de notre fils.

— Non, certainement, puisque Jeanne n'aime pas Roger, son frère ne lui eût jamais conseillé cette union ; Jean ne comprend pas les mariages sans attrait commun.

— Jean a raison, mais cet attrait se fut produit, si Roger eût fait à ma petite amie une cour discrète, au

lieu de lui répéter sottement, et à tout propos, qu'il se trouvait trop jeune pour se marier.

— En cela il avait grandement raison.

— Grandement tort !... à mon avis... Quoi qu'il en soit, je dois renoncer à un rêve très cher.

« Car la vérité la voici : votre cousine, depuis l'entrée de Jean au séminaire a haussé ses prétentions pour le mariage de sa nièce, dont elle augmentera la dot. »

— Tu t'exaltes... rien n'est perdu... assura M. Castang très mortifié sans vouloir l'avouer. M^{me} Lucienne retint la réponse mordante qui lui vint aux lèvres et, pour clore l'entretien, se dirigea rapidement vers la cour de ferme.

Pendant ce temps, la Duchesse, vite amenée par ses pur sang au pied du perron majestueux, descendait de voiture, et, ayant confié son chapeau à sa femme de chambre, pénétrait dans la bibliothèque.

Assise à son bureau, elle relut par deux fois une lettre dont l'enveloppe portait un timbre étranger et, un sourire orgueilleux illuminait son visage au nez camus.

« Le succès ! Le succès !... Je le tiens, murmura-t-elle. Aux persévérants, à ceux qui fortement savent vouloir, Dieu accorde souvent la victoire. »

Et, avec ce même sourire satisfait, la Duchesse ouvrit les mémoires du maréchal Querac et, pour la millième fois, mais toujours avec un plaisir nouveau, elle se prit à parcourir les pages héroïques...

Le lendemain soir, un papillon, attiré par la lueur atténuée d'une lampe voilée de rose, vint voler autour des cheveux si joliment dorés de Jeanne.

Près de la fenêtre ouverte de son petit salon, la jeune fille était assise devant sa table à écrire ; ses yeux erraient sur les frondaisons du parc qui, sous les rayons argentés de la lune, peinaient l'aspect mystérieux d'un paysage de féerie.

Soudain Jeanne, semblant chasser un rêve, saisit une feuille de papier dans son buvard et, rapidement, se mit à tracer les lignes suivantes :

« Mon Cher Jean,

« Tout semble dormir dans le château, tout sauf Rosette qui en se promenant sur la terrasse, récite son rosaire.

« La journée a été accablante ; je veux jouir de cette belle et fraîche soirée et je ne saurais mieux occuper mes loisirs qu'en venant causer avec toi.

« Et tout d'abord, un grand merci pour les sages conseils que contenait ta dernière lettre ; je suis touchée de la sollicitude avec laquelle tu continues à veiller sur ta petite sœur.

« Ces conseils, je m'efforce de les suivre ; à l'endroit de notre tante, je ferme les yeux sur ses travers ; j'ouvre très grands les mêmes yeux pour voir ses bonnes qualités.

« Lorsqu'elle se rend hommage, lorsqu'elle émaille ses phrases de ses imparfaits du subjonctif préférés, tu ne surprendrais pas un sourire sur mes lèvres.

« Néanmoins, il faudrait être ici sourd et aveugle pour ne point s'apercevoir des grands changements apportés à des habitudes que, jadis la Duchesse ne modifiait jamais.

« Je flaire un secret, je sens qu'un événement se prépare, un événement qui tient au cœur de notre tante. Et, en ma qualité de femme, ce mystère me passionne, excite ma curiosité.

— Petite folle, vas-tu dire, méfie-toi de ton imagination ; elle voit au microscope des événements dénués d'importance.

« Hé bien, mon cher grand frère, dans le cas qui nous occupe c'est ta sagesse qui serait prise en défaut.

« Quelques détails vont te convaincre. Notre tante affectait, contrairement à la généralité des campagnards de ne témoigner nulle impatience en attendant le passage du facteur, maintenant elle envoie chaque jour un domestique réclamer son courrier à Montsur ; avec une anxiété visible, elle examine ce courrier et, avidement, lit et relit certaines missives dont les enveloppes portent des timbres étrangers, des timbres américains, m'a-t-il semblé.

« A ces missives lointaines, on répond sur l'heure, et, chose inouïe, ma tante va jeter elle-même ces réponses à la poste.

« Elle, la Générale Queyrac, Duchesse de Lonato s'abaisser à semblable besogne ! Quand (elle le dit souvent) pour la servir, les valets abondent en son château.

« Détail plus caractéristique :

« Ma tante, si ponctuelle en affaires, me faisait tout à l'heure cette confidence inouïe : « J'ai négligé de communiquer à ton frère la dernière lettre du régisseur de votre propriété d'Algérie. Et, cependant, cet homme attend impatiemment des instructions.

« Vraiment, a-t-elle ajouté, cet oubli de ma part serait inexplicable si je n'étais pas très absorbée en ce moment par des passionnantes recherches.

— « Quelles recherches ? ai-je osé demander.

— « Quand j'aurai atteint le but poursuivi... bientôt je l'espère... tu connaîtras la vérité !

« Et notre tante a gagné la bibliothèque afin de t'écrire me laissant plus intriguée que jamais.

« Cette idée saugrenue a même traversé mon cerveau :

« La générale Queyrac songerait-elle à quitter le bandeau des veuves ?

« Mais, c'est impossible !... Le nom, le titre des Lonato sont là pour lui éviter cette folie. Alors !... je m'y perds.

« Mon grave et sérieux frère va trouver que je l'entretiens bien longuement d'un sujet sans doute puéril, mais songe donc, mon cher Jean, à quel point les événements sont rares à Montsur, en particulier au château où la vie est réglée comme en un couvent.

« Le mardi on va toujours chez M^{me} de Saint-Clair ce qui me procure le grand plaisir de revoir ma chère Arlette.

« De temps en temps, une visite à la Comtesse de Buck où au Baron Legros dont je n'aime décidément pas la fille, l'élégante Napoléone.

« Enfin, le jeudi ma tante reçoit ! Avec quelle correction froide et digne, ne préside-t-elle pas ces réunions, moi j'offre le thé, j'organise les tables de whist pour les an-

cêtres avant d'entraîner la jeunesse vers le tennis, ou, loin de ma tante, on dégèle un peu. Le soir un dîner soigné et solennel termine la journée.

« Ne fronce pas les sourcils, Jean, ma vie est remplie d'autre chose que de ces futilités, d'abord je ne manque jamais la messe du matin ; je chante à l'église, je fais le catéchisme à cinq petites filles qui, entre parenthèse, me donnent pas mal de tablature ; quotidiennement aussi, je visite et je soigne deux pauvres femmes malades, puis, enfin, je travaille mon piano, mon anglais, sans négliger mes ouvrages de couture et de broderie ; s'il me reste quelques moments de loisirs, je les emploie à la lecture et, sans dédaigner les bons romans que me permet ma tante, je goûte aussi les ouvrages sérieux que tu m'indiques.

« Mais... Rosette a terminé son chapelet et revient vers moi, elle va s'indigner de ma longue veillée et me conseiller de gagner mon lit ; je te quitte donc en hâte, mon cher Jean, mais pas avant de t'avoir embrassé avec toute ma tendresse et répété combien est grande l'affection que t'a vouée ta petite sœur

Jeanne.

Montsur le vendredi 16 août 1889.

« P. S. Roger Castang vient de passer quelques jours aux Pyrénées... d'ailleurs il est de plus en plus rare et manque souvent à nos réunions du jeudi... par contre, il fréquente beaucoup chez le baron Legros... Je m'étais bien trompée tu le vois, quand j'avais cru au penchant de Roger pour moi. »

Précisément à l'heure où Jeanne traçait ces lignes, M^{me} Castang et son fils se promenaient dans leur parc et, tout en goûtant aussi la douceur de cette radieuse soirée, parlaient de M^{lle} Queyrac.

— As-tu rencontré au cours de tes pérégrinations beaucoup de jeunes filles aussi charmantes que Jeanne ? demandait M^{me} Lucienne.

— Je n'ai pas rencontré une seule femme qui m'ait été sympathique à l'égal de votre petite amie, maman. Vous connaissez depuis longtemps mes sentiments et ma façon de voir, je m'estimerais très heureux un jour d'avoir Jeanne pour compagne.

— Tout se conquiert, mon enfant, pourquoi te tenir sur la réserve et témoigner si peu d'empressement à te rendre au château ?

— Mon père m'a répété votre conversation avec la Duchesse... Amenée à se prononcer sur le sujet qui nous occupe, elle s'est montrée, il me semble, peu encourageante.

— Il fallait agir, voici plusieurs mois, nous en avons la certitude, mais est-ce une raison pour jeter la manche après la cognée ? Ainsi pourquoi déjà ne pas avoir confié notre désir à Jean. Il peut beaucoup sur l'esprit de sa sœur.

Et je serais étonnée si Jean nous était hostile...

— Soit, maman, j'écrirai à Jean.

— Ecris-lui dès demain.

— Mon père approuverait-il cette démarche ?... Ne craindrait-il pas de mécontenter sa cousine ?

— Mettez de côté ces mesquines considérations. Un mariage est un sacrement ; on le profane par des marchandages, la recherche exagérée de la fortune et des satisfactions vaniteuses.

« Ah ! Si les jeunes gens connaissaient les déboires d'un ménage mal assorti, les souffrances, les froissements journaliers qui en sont les conséquences, ils accompliraient joyeusement tous les sacrifices qui pourraient leur assurer la vraie compagne de leur choix ; ils lutteraient pour sa conquête ! »

— Maman, ne vous exaltez pas et, surtout, ne vous affligez pas ! s'écria Roger qui aimait tendrement sa mère, je vous obéirai, tout en tâchant de ne pas froisser mon père par trop de précipitation...

Avec un soupir, M^{me} Lucienne embrassa son fils, puis regagna sa chambre.

Bientôt, agenouillée devant le grand Christ d'ivoire qui, violemment, au chevet du lit à colonnes, se détachait

sur la tapisserie rouge, la mère de Roger pleura encore sur l'erreur de sa jeunesse.

Par dépit de se voir dédaignée par un jeune homme qui lui plaisait, elle avait, en un moment de folie, et, malgré les conseils de sa mère, accepté M. Castang, un propriétaire riche, avisé, honnête, au sens mondain du mot, mais un chrétien tiède, un terrien passionné, uniquement penché vers le sillon pour voir le blé lever et le raisin mûrir !

Après tant d'années écoulées, au moment où devait s'orienter la destinée de ce fils unique à qui elle avait tant désiré des frères et des sœurs, M^{me} Lucienne comprenait mieux encore quelle fut son erreur.

Si Roger, naturellement doux et aimant, grâce à son éducation, se montrait meilleur catholique que son père, il ne subissait point complètement l'emprise maternelle.

Malgré son attrait pour Jeanne, le jeune homme hésitait à dévoiler ses sentiments, à lutter pour obtenir la nièce de la Duchesse, n'était-ce point faire preuve de cet amour de la fortune, de cette prudence humaine dont son père lui avait constamment donné l'exemple.

Aussi, avant de s'endormir, M^{me} Lucienne se remémora cette pensée d'un grand directeur d'âmes :

« Quand sur les choses essentielles l'entente des parents n'est pas complète, l'enfant sera souvent la victime de cette division. »

VII

Octobre, en teignant les arbres et les pampres, de cuivre et d'or, en semant, par les prairies reverdies, des traînées de colchiques, épanouissait les premiers chrysanthèmes et fanait les dernières roses.

Indifférent aux charmes du paysage, M. Castang, chose très anormale était également insensible aux superbes apparences de son vignoble, où les raisins murs traçaient de longs cordons noirs parmi les feuilles panachées.

M. Castang perdait totalement son allure de rentier, il allait vite durant quelques instants, puis s'arrêtait afin d'esquisser un geste de colère, continuait ensuite d'avancer en frappant rudement de son bâton les cailloux du chemin.

A l'entrée de l'avenue, il ne ralentit point le pas, malgré la montée assez rapide et, quand il fut au sommet, il négligea de faire aux étables, et à l'écurie sa visite quotidienne pour pénétrer tout de suite, dans la maison, bien avant l'heure du déjeuner.

— Tu me vois étonné, intrigué au dernier point, Lucienne, s'écria-t-il en ouvrant bruyamment la porte du petit salon dans lequel sa femme cousait avec son fils.

— Quelle est donc la cause de votre étonnement mon cher ?

— Je me demande quel événement mémorable veut fêter Léonie, quel hôte de marque elle attend. Tout est sans dessus dessous chez elle !

— Mais votre cousine convie simplement la société du pays à un grand dîner.

Elle m'a même prié de soigner ma toilette !

— Ce n'est point pour une réception ordinaire que Léonie eût remis à neuf ses salons, ni surtout...

M. Castang s'arrêta un instant pour ménager son effet.

— Ni surtout, continua-t-il, qu'elle eût fait ce matin, préparer la chambre du duc !

— Préparer la chambre du duc ! répéta Roger au comble de l'étonnement.

— On cire ! On aère cette pièce sacrée !

« Hé bien, mes amis, des draps armoriés ont été mis au massif lit Empire ! Quel est donc l'être privilégié appelé à l'honneur d'occuper la chambre où nul n'a dormi depuis que Queyrac le Rouge y mourut ».

— C'est là un événement extraordinaire, concéda M^{me} Lucienne.

— Toute la ville en est agitée : le pharmacien, M^{lle} Dorothee, la libraire, M^{me} Platiné, l'épicière de la Grand'-Rue... commentent la nouvelle et sont unanimes à s'en étonner.

— J'ai poussé une pointe jusqu'au château, ma chère amie ; on n'a rien exagéré, toute la livrée est stupéfaite de ces préparatifs.

Et Jeanne, que j'ai pu interroger, ne m'a point célé sa surprise.

— N'a-t-elle pas questionné sa tante au sujet du mystérieux visiteur.

— Aux questions de sa nièce, Léonie a simplement répondu :

« Demain, mon enfant, ta curiosité sera satisfaite ».

— Comme moi, Jeanne est persuadée qu'il s'agit de l'un des membres de la famille impériale. Pour un Bonaparte seulement, la duchesse serait capable de faire de tels préparatifs... et de telles dépenses !... »

— Après la Générale, mon cher Louis, je vous répéterai : attendez patiemment puisque, dès demain, vous aurez la solution du rébus qui vous passionne.

En réalité, M. Castang n'exagérât nullement l'agitation qui régnait au château de Montsur.

La maîtresse de maison, contrairement à ses habitudes abandonnant la bibliothèque d'où elle donnait de loin ses ordres, présidait à l'agencement de la fameuse chambre.

Cette chambre était une vaste pièce dont les deux larges fenêtres, ouvrant sur la terrasse, permettaient de jouir d'une jolie vue sur la vallée du Dropt et le logis antique, dans lequel était né le soldat héroïque.

Le mobilier massif, festonné de lauriers de bronze, datait du temps du maréchal ; sous ces rideaux de damas bouton d'or, que retenaient les serres d'un aigle, il avait dormi, et ses mains avaient remonté souvent cette pendule de cuivre patiné.

En deux vitrines à dessus de marbre, se rangeaient nombre d'objets précieux ayant appartenu au grand homme : ses décorations, son bâton de maréchal, son épée de parade, un coffret renfermant des lettres de l'empereur, un camée offert par celui-ci à la maréchale Queyrac ; puis les miniatures de la famille impériale avec un jouet du roi de Rome, pieusement recueilli aux Tuileries après la fuite suprême. Et enfin, relique précieuse, un exemplaire des commentaires de César, annotés de la main de Napoléon et légué par testament au serviteur fidèle.

La générale examina un à un chaque souvenir, enleva quelques grains de poussières demeurés sur la robe d'une Vierge russe accrochée, près d'un Christ au chevet du lit, fit brosser de nouveau le tapis semé d'abeilles d'or et se déclara satisfaite.

« Tout est bien, murmurait-elle en descendant les degrés de l'escalier majestueux, il peut venir !... »

Au rez-de-chaussée, d'autres préparatifs se poursuivaient : des plantes vertes ornaient le vestibule, tous les vases débordaient de fleurs, et la Duchesse, d'ordinaire fort avare de ses roses, avait permis à Jeanne de choisir les plus belles pour les placer en gerbe devant le portrait du grand ancêtre.

Toute l'argenterie sortait des écrins, même le superbe surtout, où des femmes drapées à l'antique soutenaient des guirlandes de laurier et de feuilles de chêne. Et Anthénor préparait ses plats les plus succulents, tandis que le maître d'hôtel remontait, en nombre, du caveau, de poudreuses bouteilles.

— A l'occasion du mariage de Mademoiselle, disait

Rosette, quand le soir venu, elle put enfin rejoindre sa jeune maîtresse, il ne serait pas fait de plus grands préparatifs... Tout à l'heure le beau landau, repeint et remis à neuf, vient de partir pour la Règle ; le cocher et le valet de pied portaient des livrées neuves.

La femme de chambre d'interrompit : la porte s'ouvrait devant la Duchesse, et un valet de chambre, qui la suivait, déposait sur la causeuse un volumineux carton.

— Voici ta toilette pour demain, ma petite Jeanne.

— Ma tante vous êtes mille fois bonne ; je songeais à mettre tout simplement ma robe rose.

— Elle ne serait pas suffisamment habillée, puis il est des teintes qui te vont mieux que le rose, déballez cette robe, s'il vous plaît Rosette, Mademoiselle va l'essayer afin que je juge de l'effet ; il pourrait y avoir quelques retouches à faire.

Bientôt, la ravissante toilette enveloppa Jeanne de flots de mousseline azurée.

Le bleu idéal de l'étoffe légère s'harmonisait à ravir avec le frais visage et les cheveux dorés de la jeune fille, tandis que, grâce à l'adresse de la grande faiseuse, la taille ronde et souple se trouvait mieux encore mise en valeur.

— C'est parfait ! J'ai eu bon goût, déclara la Générale avec un sourire triomphant.

« Et voici de quoi compléter ta toilette. »

« M^{me} de Lonato ouvrit un écrin, en retira un fil de perles et l'agrafa elle-même au cou de sa nièce qui, rouge de plaisir, se confondait en remerciements.

« Demain, Rosette, ajouta la Duchesse, vous remplirez près de Mademoiselle Jeanne l'office de coiffeuse, et je vous prie de vous appliquer beaucoup ; je tiens essentiellement à ce que Mademoiselle paraisse tout à fait à son avantage. »

— Que signifie cette sollicitude inusitée ! se demanda Jeanne quand M^{me} de Lonato se fut éloignée... En général, tout en y pourvoyant généreusement, ma tante ne se préoccupait guère de mes toilettes, et laissait à ma tailleuse toute latitude. Et voici qu'elle-même a daigné

choisir cette délicieuse robe et songe à me mettre en valeur ! Vraiment, cette attitude est inexplicable !

Tout haut, elle ajouta :

— Combien il me tarde d'être à demain !...

— Parfois un demain très désiré vient trop tôt !...

« Je l'ai remarqué bien souvent... Des événements, attendus avec une vive impatience ne nous causent que des déceptions... ou des chagrins ! »

— S'il s'agissait de la visite d'un Bonaparte que pourrait-il en résulter pour les Lonato, sinon un surcroît d'honneur !

— Dieu veuille que l'hôte attendu soit un Bonaparte, murmura Rosette tout en se retirant.

Et, malgré cette espérance, une telle inquiétude s'était emparée d'elle que, bien tard dans la nuit, la fidèle servante prolongea ses prières.

.....

Le lendemain, éveillée par le soleil, et peut-être aussi par la curiosité, Jeanne se leva en hâte, fit sa toilette, choisit sa plus élégante robe de chambre — Pourquoi ?... Elle n'aurait su le dire — et bien vite se mit en devoir d'écrire à son frère.

« Jean, traçait la main fluette sur le papier satiné « Il est arrivé » ! Il, c'est-à-dire le personnage mystérieux, l'hôte impatientement attendu dont ma tante, depuis des mois, préparait la venue...

« Il est arrivé, celui en l'honneur duquel le château transformé, a revêtu sa parure des plus grands jours.

« Hier au soir, dès dix heures, ma tante me conviait, comme de coutume, à regagner mon lit ; pareil ordre avait été donné à tous les domestiques, à tous sauf à Louis, l'ancien ordonnance de mon oncle ; Louis l'esclave de la consigne qui a été, je le suppose, attaché au service de l'illustre voyageur.

« Vers minuit — ma curiosité avait eu raison de mon sommeil — je perçus le roulement du landau. Et, bientôt, la voix de ma tante frémissante et solennelle, s'éleva sous la voûte du vestibule ; à cette voix, une autre voix mâle et sympathique celle-ci, répondit :

« Puis, des pas traversèrent le hall, gravirent l'escalier...

« On se dirigeait, je le compris, vers la chambre du duc.

« Pour atteindre cette chambre, il fallait passer devant la mienne.

« Aussitôt, je sautai à bas de mon lit, je soufflai ma bougie, j'entr'ouvris la porte et collai mon œil à l'imperceptible rainure.

« Le corridor était violemment éclairé, je pus donc distinguer, voir même défiler le cortège. Un cortège fort réduit !...

« Louis, apportant, très prosaïquement une lourde valise, ouvrait la marche, ma tante le suivait avec son allure des jours de procession et, derrière elle, s'avancait, revêtu d'une pelisse de voyage, un jeune homme dont la silhouette me parut élégante, et le visage très beau, malgré un teint légèrement bistré.

« Il y eut un échange de paroles, la voix étrangère résonnait agréable et bien timbrée, à cette voix, je ne saurais te dire pourquoi, Jean, mon cœur se prit à battre éperdument...

« Puis, ma tante passa de nouveau, suivie de Louis et le château retomba dans le silence...

« Mais... j'entends chanter mes canaris ; ils m'appellent à leur manière, bien vite je m'en vais les soigner, avant que ne soit venu le moment de me faire très belle... très belle, ceci pour obéir aux ordres de notre tante.

« Mon cher grand frère, je suis intriguée au maximum, et, chose vraiment étrange je me sens émue et inquiète.

« Je t'embrasse avec toute la tendresse de mon cœur.

« Jeanne. »

VIII

Sous les rideaux de damas que soutenaient les serres de l'aigle doré, l'Étranger n'avait pu sans doute goûter un profond sommeil car, avec le jour, il se leva et, à pas feutrés, gagna le rez-de-chaussée et le parc.

Il parcourut les allées et les charmilles, puis, las de sa promenade, vint s'accouder à la balustrade qui terminait l'esplanade.

Longuement, le jeune homme considéra la plaine riante où paresseusement dormait le Dropt.

A l'Est, le ciel rosit, s'empourpra, flamboya. Et le soleil parut, caressant de ses rayons les côteaues arrondis.

La tête appuyée à l'une de ses mains, des mains longues et soignées, l'inconnu demeurait immobile et absorbé, mais un observateur attentif eût pu lire, sur son visage expressif et fin, le reflet d'une violente émotion.

Sous les cheveux d'un noir intense, le front lisse se plissait et la pupille fauve des yeux allongés exprimait tour à tour, une hésitation douloureuse ou une résolution énergique, tandis que, à l'ombre de la sombre moustache, les lèvres d'un rouge vif palpitaient.

Soudain, en redressant sa taille élevée, mince et souple, telle les lianes de ces pays tropicaux où, à en juger d'après son type, il avait dû voir le jour, le jeune homme dépassa de la tête, le massif de rhododendrons qui, jusque-là, lui avait dérobé la vue de la volière.

Et, près de cette volière, Jeanne apparut, fraîche comme les roses qui demeuraient encore à un rosier voisin.

Les manches à demi ouvertes du peignoir bleu de la jeune fille voletaient comme des ailes, ses lourds cheveux, en une natte, retombaient sur ses épaules et son

cou blanc et rond s'échappait de la collerette de dentelle.

Sans voir l'étranger, elle avait atteint la cage aux barreaux de bambou et distribuait maintenant à ses favoris les grains de sénevé, les sèches, les échaudés et l'eau fraîche.

Les oiseaux familiers n'interrompaient pas leurs chansons et quelques uns venaient même becqueter les doigt fins qui leur donnaient généreusement la pâture.

Pas un des gestes de Jeanne, gestes à la fois prompts et gracieux, pas une des appellations tendres qu'elle prodiguait aux oiselets de sa voix harmonieuse n'échappaient au spectateur de cette scène.

Cependant, la jeune fille, ayant refermé la volière, se dirigeait à son tour vers la balustrade, afin de jeter un coup d'œil sur le panorama qu'elle aimait, quand son regard rencontra le regard de l'inconnu.

La surprise fut si grande qu'elle ne put retenir un cri, puis, interdite, elle s'arrêta... le jeune homme venait vers elle.

— Mlle de Lonato, sans doute ? dit-il en s'inclinant très bas.

Un signe de tête seul répondit à cette question, tandis que les joues, tout à l'heure à peine rosées tournaient au rouge. Comment Jeanne n'aurait-elle pas été troublée par l'admiration, facile à lire dans les yeux qui la dévisageaient... Des yeux, légèrement estompés de bistre, où semblait demeurer un rayon du soleil des tropiques.

— Permettez-moi, Mademoiselle, continuait une voix dans laquelle chantaient des accents exotiques de ne point me présenter encore à vous.

La Duchesse m'a prié de conserver mon incognito, mais — vous me voyez enchanté de pouvoir vous le dire — je suis heureux d'avoir pu déposer à vos pieds mes hommages, sans nulle intervention officielle, et en dehors de tout protocole.

L'inconnu s'inclina derechef et se perdit dans les profondeurs de la charmille.

Et toute hésitation avait disparu de son regard.

« Quelle radieuse apparition ! Quelle enfant irrésis-

tible, murmurait-il en considérant maintenant la statue du Maréchal Queyrac, une statue à laquelle, apparemment, il ne songeait guère.

— Je l'ai vu Rosette ! disait au même instant Jeanne en pénétrant dans sa chambre, où sa bonne remettait de l'ordre.

— Qui donc avez-vous vu ? Mademoiselle.

— Mais l'Étranger, l'hôte de ma tante... Il m'a parlé. Sa voix est une musique !

— Et son nom le connaissez-vous ?

— Ma tante s'est réservé le droit de me présenter ce mystérieux personnage...

— A-t-il le type des Bonaparte ?

— Nullement !

— Est-il bien ?

— Très beau !

— Est-il jeune ?

— Vingt-sept, vingt-huit ans, au maximum.

— Savoir si ce personnage est marié ? questionna encore Rosette.

— Comment le saurais-je ?... Cependant j'ai recueilli un indice.

L'inconnu ne porte pas d'alliance !

Et, à se remémorer cette particularité, Jeanne se sentit satisfaite.

Pourquoi ?... Elle n'aurait su le dire au juste, ni expliquer non plus comment elle, si peu coquette d'ordinaire, vaquait à sa toilette avec un soin inusité.

Dans son grand salon, froid et imposant où du haut de leurs cadres dorés, les glorieux ancêtres semblaient présider la réunion, la Générale Queyrac trônait sur son fauteuil armorié.

Les retardataires parmi ses invités venaient d'arriver et, maintenant, tout ce que la ville de Montsur et ses environs comptaient de notables, soit par leurs titres, soit par leur situation, se trouvaient réunis autour de la Duchesse.

Jeanne, « tout à fait à son avantage », s'empres-

auprès des dames, tandis que les messieurs, encore debout, causaient avec animation.

Sans vouloir l'avouer à son voisin chacun, attendait impatiemment l'arrivée de l'hôte mystérieux du château.

Enfin, la porte vers laquelle se tournaient tant de prunelles fut ouverte à deux battants. Et l'inconnu se montra.

Jeune, svelte, il portait l'habit noir, vêtement peu gracieux par lui-même, avec une suprême élégance.

Sans se presser, de son allure glissante et ondoyante, l'Étranger traversa la salle et vint s'incliner très bas devant la Duchesse, à laquelle il baisa la main.

Alors, M^{me} de Lonato se leva, et, tournant vers ses invités un visage, pâli par l'émotion, dit d'une voix légèrement tremblante :

— A tous mes invités, à tous les amis de la famille de Lonato, je suis heureuse de présenter M. Max Queyrac, duc de Lonato.

Un murmure de stupéfaction courut dans l'assistance, un murmure bientôt réprimé car, maintenant, appuyée au bras du duc, la maîtresse de maison faisait le tour du salon et présentait successivement ses invités au nouveau venu.

— Serait-il indiscret, Léonie, questionna M. Castang qui, à grand'peine, dissimulait son désappointement, de te demander comment tu as découvert l'existence de ce nouveau duc de Lonato ?

La Duchesse regagna son fauteuil armorié, tel un conférencier gagnant l'estrade, invita du geste l'assistance à s'asseoir et, imperturbablement, en termes emphatiques, expliqua comment il lui avait été donné de retrouver le dernier des Lonato de la branche cadette.

Le Maréchal Queyrac — ceci était connu — avait un frère, de beaucoup son cadet, qui se nommait Maximilien.

Vers l'an 1800, Maximilien rejoignit son aîné à l'armée.

Très brave lui aussi, il conquit si rapidement ses premiers galons que le Général Leclerc, époux de Pauline Bonaparte, l'ayant remarqué, se l'attacha comme aide de camp.

En cette qualité, Maximilien Queyrac prit part à l'expédition de Saint-Domingue.

Sous le beau ciel des Antilles, il fit la connaissance d'une jeune créole dont tous les parents avaient été massacrés lors de l'incendie de la ville du Cap.

Touché par les malheurs, le charme et la beauté de l'orpheline, il l'épousa, et tandis qu'il combattait aux côtés de son chef, il confia sa femme à Pauline Bonaparte ; puis, après la mort de Leclerc, les nouveaux époux demeurèrent fidèles à sa veuve et, avec elle, revinrent en France sur le bateau qui ramenait les cendres de l'infortuné Leclerc.

A Paris d'abord, puis à Montsur où ils passèrent plusieurs mois, le couple vécut deux années heureuses, mais Maximilien qui venait d'être nommé colonel fut rappelé sous les drapeaux et trouva la mort à la bataille d'Elchingen en sauvant la vie au maréchal Ney.

Maximilien laissait un fils, Pierre âgé d'un an. Napoléon s'intéressa à cet enfant dont le grand Queyrac, créé maréchal en 1804, voulut être le parrain.

Par la suite, en accordant la couronne de duc à ce dernier, l'empereur donna aussi la couronne de Comte à son filleul, en récompense des services de son père et de son oncle.

Vers 1810, une tante de la jeune veuve de Maximilien qui habitait Porto-Rico, supplia sa nièce de venir la rejoindre ; à cette condition, elle promettait de lui laisser son héritage.

La belle créole, qui languissait loin de son pays, répondit à cet appel, et partit sur le champ, emmenant naturellement, son petit Pierre.

Les relations épistolaires furent suivies entre la jeune femme et la famille de son mari, son fils vint, plus tard, visiter ses parents paternels et séjourna tout un été à Montsur.

Revenu à Porto-Rico, Pierre se maria, mais lui et sa femme moururent très jeunes, cette dernière en donnant la vie à un fils.

La malheureuse mère de Pierre survécut peu de temps. Son petit-fils âgé de deux ans fut confié à un oncle

maternel et, désormais entre les deux branches des Lonato toute relation cessa.

Néanmoins, on connaissait l'existence des descendants de Maximilien, par les mémoires du duc d'abord, par l'examen des papiers de famille ensuite. De vieilles lettres, précieusement conservées, fournirent à la Duchesse des renseignements sur ces parents lointains.

Dès que l'entrée de Jean au séminaire lui eut enlevé l'espoir de voir son neveu continuer la race des Queyrac, elle songea à retrouver le rameau détaché du tronc depuis si longtemps.

Sur l'heure, elle commença des recherches qui furent très compliquées, ceci parce que le comte de Lonato, deuxième du nom avait trouvé la mort, ainsi que toute sa famille, lors d'un terrible raz-de-marée qui dévasta une partie de la côte de Porto-Rico.

Cependant, un des fils du Comte, se trouvant au collège de la Havane au moment du cataclysme, avait eu la vie sauve.

On savait aussi que Max Queyrac, ses études terminées, s'était fixé aux Etats-Unis, afin de tenter fortune.

Sans hésiter, la Duchesse avait lancé aussitôt à la recherche de ce Max, un fameux détective qui, après de nombreuses démarches, finit par découvrir le jeune homme à Cincinnati où il occupait une situation chez un richissime industriel.

La Duchesse conclut :

— Vous devinez, mes chers invités, la fin de l'histoire.

« Le Comte Max de Lonato, accédant à ma prière, a bien voulu venir en France pour tenter de sauver le nom de Queyrac, prêt à disparaître.

« Et voici pourquoi au château de Montsur, où j'ai eu le plaisir de réunir mes meilleurs amis, la place de Jean n'est plus vide, voici, comment Dieu, m'inspirant et m'aidant, a bien voulu m'accorder la joie de mener à bonne fin la tâche que j'avais entreprise. »

Et la Duchesse, en un geste orgueilleux, releva la tête et reçut les congratulations, plus ou moins sincères, de ses invités.

IX

La semaine suivante, ce fut encore par un doux matin que le duc de Lonato vint rejoindre Jeanne près de la volière dorée.

— Au sommet des palmiers et des manguiers, ma cousine, dit le jeune homme en s'inclinant pour baiser la main satinée qui se tendait vers lui, j'ai souvent déniché des nids où pépiaient de ces oiselets.

Et Max montrait les veuves, les amandaves et les paddas qui voletaient en becquetant leur pâture.

« Et, ajouta-t-il, des passereaux d'Amérique et des colibris, semblables aux vôtres, venaient chanter sous nos fenêtres et jouer à cache-cache parmi les lianes qui s'enlaçaient aux piliers de nos vérandas. »

— C'est vrai ! Mes petits pensionnaires... mes prisonniers hélas ! sont aussi des enfants des Tropiques. Bientôt les paillassons dont nous les abritons pendant la nuit deviendront insuffisants et il nous faudra leur donner asile dans la serre.

« Et je me demande si vous-même, Monsieur, mon cousin veux-je dire, ne trouverez pas nos hivers bien rigoureux, et, bien tristes nos jours sans soleil. »

— Durant un long séjour en Californie, je me suis accoutumé au froid, mieux encore aux Etats-Unis, car depuis dix ans j'ai quitté le collège de la Havane où j'avais passé deux années et je n'ai jamais revu Porto-Rico.

— N'aurez-vous pas un jour, à l'exemple de votre aïeule, la nostalgie de votre beau ciel ?

— Oh ! non, puisque sous ce beau ciel, je ne retrouverai que des ruines, des tombes... et de cruels souvenirs.

« Des domaines où je vécus heureux, il ne subsiste rien... les parents qui m'aimaient sont tous morts !... »

« Libre comme le vent des savanes, je voudrais être insouciant tel les brillants papillons qui, là-bas butinent sur les fleurs capiteuses des acajous et des lianes ».

— Vers ces pays dévastés, vers ces tombes, vous devez vous sentir attiré quand même !

— Mon enfance fut bercée par les récits superstitieux et fantastiques des négresses et j'en ai gardé la crainte, un peu ridicule, je l'avoue des manifestations de l'au-delà.

— Le souvenir, les ombres mêmes d'êtres très chers ne sauraient nous effrayer.

« Que ne donnerais-je pas pour revoir un instant mon père et ma chère mamān ! »

— Je vous ai confessé ma faiblesse, ma cousine !... Dans vos pays vous recevez une éducation chrétienne autrement forte que celle réservée aux enfants créoles ; là-bas, si le ciel est beau, le soleil radieux, le climat est amollissant... aussi, peu parmi nous possèdent-ils des caractères énergiquement trempés.

En parlant ainsi, Max semblait poursuivre une pensée pénible, troublante... un pli creusait verticalement son front, un pli si accusé que les sourcils arqués s'en rejoignirent.

« Mais, reprit le jeune homme, après un instant de silence, comme s'il eût voulu chasser un souvenir importun, abandonnons, si vous le voulez, ces tristes réminiscences d'un passé auquel il ne nous est pas utile de songer, et soyez assez aimable pour me dire si votre frère a répondu aux lettres qui lui annonçaient mon arrivée, en même temps que mon existence. »

— Jean a écrit seulement à ma tante, et de façon très laconique, car il est en retraite. Néanmoins, il exprime son désir de faire votre connaissance et, de loin, vous souhaite la bienvenue.

— Ma venue ne saurait en effet lui causer nulle déception... nul préjudice...

« J'ai uniquement accepté le titre qu'il dédaignait...

mais à votre endroit, ma cousine, je ne me sens point aussi tranquille...

« Le monde pourrait voir en moi le principal héritier de la Duchesse — dont tous doivent connaître les attaches passionnées à un nom et à un titre — ceci au moment où l'entrée de votre frère au séminaire faisait de vous une héritière...

« A vous enlever cette situation privilégiée, je me sens pris de remords.

« Vous me trouverez peut-être bien téméraire d'oser effleurer des sujets aussi intimes, moi un parent... dont hier encore vous ignoriez l'existence. Mais, je vous le jure, la curiosité, l'indiscrétion ne me conseillent en rien..

« Par grâce, répondez-moi avec franchise.

« Si ma venue devait être un obstacle à votre bonheur, je partirais sur l'heure.

« De quel droit, moi un intrus, viendrais-je vous apporter des déceptions et de la tristesse. »

— « Le dernier des Lonato, mon cousin, ne saurait être un intrus à mes yeux.

« Ma tante poursuivait la mission de relever, de maintenir un nom illustré par de vaillants soldats. Pourquoi à ce nom qui est le mien, tiendrais-je moins que ma tante ?

— Ma cousine, vous éludez ma question.

« Cette question, je vais vous la répéter en vous suppliant d'y répondre par l'un de ces deux petits mots qui, en leur brièveté, peuvent dire tant de choses.

« Jeanne, en demeurant ici ne risquerais-je pas de détruire vos rêves de bonheur ? »

Une ondée pourpre envahit les joues et jusqu'au cou de la jeune fille, mais, quand elle répondit au créole, en levant vers lui les yeux, sa voix ne trahissait aucun trouble.

— « Non, mon cousin, je n'ai formé aucun rêve : mon cœur est libre, libre même, puis-je ajouter, de toute attache intéressée !

« Vous pouvez donc demeurez ici sans remords, remords qui attestent du reste votre grande délicatesse de sentiments. »

— N'ajoutez rien, Mademoiselle... Je demeurerai en France... mais, soyez-en persuadée, je ne mérite pas vos louanges... en me connaissant mieux, vous le découvrirez, je suis un être pétri de défauts... Ces défauts, je les vois, et, néanmoins, je ne me sens pas la force de les combattre...

« Sans doute, mon heureuse enfance ne m'a-t-elle pas armé pour la lutte... »

« Je subis les événements, je me laisse aller au gré des choses... Et, cependant, je ne voudrais pas faire le mal !... vous en faire à vous surtout. »

Longuement, les yeux du jeune homme, des yeux admirables hérités sans doute d'une mère d'origine andalouse, s'attachèrent au visage de Jeanne, tandis qu'il ajoutait.

« Mademoiselle... Jeanne... veux-je dire, à première vue, vous m'avez été infiniment sympathique. »

« Pour moi, vous incarnez le type de la jeune fille ; à la douceur des créoles, vous joignez, je le devine, l'énergie des miss américaines, en conservant la vivacité et la grâce des Françaises. »

Une expression de gêne troubla les prunelles bleues. Aussitôt Max ajouta :

« Je serais bien désolé, ma cousine si en exprimant tout haut une bien faible partie de ce que je pense à votre sujet, j'étais assez malheureux pour vous déplaire, excusez-moi, en songeant que les usages français me sont en partie inconnus : les Espagnoles aiment les louanges, même exagérées, les Anglo-Saxonnes goûtent les flirts et les marivaudages... les Françaises, je les ai si peu fréquentées, que j'ignore le langage qu'il faut leur parler !... »

« Ce langage, comment l'aurais-je appris ?... Voici trois générations de Queyrac nées aux Antilles et ma grand'mère maternelle était andalouse. »

« Je parle indifféremment le français, l'anglais et l'espagnol, je me considère presque sans patrie... »

— Devenez Français, comme l'était Maximilien Queyrac, comme le furent avant lui nos communs ancêtres, ces humbles petits bourgeois qui virent le

jour dans ce modeste logis, répondit Jeanne en montrant la maison aux tuiles pâles, assise au milieu des prairies.

— Ma cousine ! Puisque vous le voulez, je resterai, j'opte pour la France... et je m'appliquerai à devenir un bon patriote... Mais voici votre tante !

Max fit quelques pas au-devant de la Duchesse, qui, après avoir contemplé de loin le couple élégant, s'avancait maintenant, un sourire aux lèvres.

Avec des grâces enjouées, ces gestes gracieux propres aux créoles, le jeune homme apportait des fauteuils d'osier, glissait des tabourets sous les pieds des dames, mais lui-même demeurait debout, nonchalamment appuyé au tronc d'un chêne d'Amérique dont les feuilles pourpres tranchaient joliment sur ses cheveux noirs.

— L'automne, dit-il, répand ici sur la nature une poésie mélancolique inconnue sous les tropiques ; les dernières fleurs qu'il fait éclore ont, dans leur pâleur, un charme supérieur à celui de nos fleurs éclatantes.

« Et cette palette aux mille teintes, je l'admire pour la première fois. »

Max de Lonato montrait la plaine. Là, alternaient les prairies et les terres brunes, les pruniers de pourpre, les peupliers d'or pâle, les noyers couleur de rouille et les chênes couleur de cuivre.

— Votre âme d'artiste est, je le vois, mon cher duc, sensible à toutes les manifestations du beau.

— Oh ! artiste.

— Un artiste de talent ! Je maintiens mon dire ! Les toiles que vous m'avez montrées sont délicieuses.

« On sent à quel haut degré elles rendent bien les magnificences de vos pays tropicaux, avec quelle exactitude elles reproduisent la puissante végétation des terres toutes neuves de la Californie ou encore les sauvages et âpres solitudes de l'Ouest américain.

« Et votre talent musical, n'est-il pas hors pair. Cette nuit, je croyais entendre résonner encore les merveilleuses mélodies dont vous nous avez bercées hier au soir. »

— Vous êtes indulgente, trop indulgente !... ma tante.

J'adore la musique, mais, souvent, je constate mon impuissance à bien exprimer ce que je ressens...

« Malgré cette infériorité, je dois à mon violon de douces heures. Dans notre ranch californien, au temps où mon pauvre ami et moi faisons l'élevage des chevaux sauvages, la musique constituait la seule distraction de nos soirées solitaires.

« Grâce à elle, à mes pinceaux. Grâce surtout à la présence bien chère de mon compagnon, je ne trouvais pas les heures trop longues... j'oubliais l'exil, la ruine... j'espérais. »

— Quel était ce compagnon dont vous parlez pour la première fois ? questionna la Duchesse.

— Luiz Fronsac !... répondit Max après un instant de silence... le fils de notre intendant... de notre ami plutôt.

Et brièvement, il expliqua qu'après avoir partagé ses jeux d'enfant, Luiz l'avait suivi au collège de la Havane. Le terrible cataclysme qui ruina les domaines des Queyrac et leur coûta la vie, fit également de Luiz Fronsac un orphelin dénué de tout.

La similitude de leurs malheurs aviva l'affection des deux jeunes gens qui se jurèrent de ne jamais se séparer.

Avec quelques bribes échappées au naufrage, avec quelques secours venus de France, tous deux partirent pour l'Amérique du Nord afin d'y tenter fortune.

Parvenus en Californie, la chance les favorisa... ayant découvert un petit gisement d'or, ils purent, avec la somme retirée de là, acquérir d'immenses domaines où aidés de serviteurs Chinois et de quelques Indiens ils organisèrent un élevage.

Déjà, ils pouvaient envisager le moment où la réussite complète couronnerait leurs efforts, quand Luiz fut enlevé par une congestion pulmonaire.

Privé de sa société, du réconfort de son amitié, de son aide énergique, Max de Lonato ne se sentit plus le courage de lutter, il liquida tant bien que mal sa situation et quitta la Californie.

« C'est alors, continua le jeune homme que je vins me réfugier dans cette ville américaine, dont je ne parvins

point à aimer le mouvement et le travail frénétiques.

« Au milieu de ces foules grouillantes, je me trouvais plus perdu qu'en notre ranch ; chaque jour je constatais mon peu d'aptitude à devenir ... une machine à fabriquer de l'argent... Et je sentais plus vivement aussi la perte de mon ami.

« Pauvre cher... il y a quatre ans qu'il est parti ! Quatre ans que je me suis trouvé seul... Le seul survivant de deux familles qui vivaient heureuses en la belle plantation de San Antonio.

« Combien souvent j'ai regretté d'avoir été épargné ! »

— La Providence, mon cher enfant, avait des vues sur vous ! Elle vous a déjà rendu une famille, un titre, une fortune. Bientôt, je l'espère fermement, vous retrouverez aussi sur la terre de France le bonheur que vous aviez perdu !

Jeanne se taisait ; bien que Max observa le silence, il semblait à la jeune fille entendre encore cette voix chaude, prenante qui lui était irrésistiblement sympathique.

Elle comprenait combien l'isolement, la ruine et la lutte pour la vie avaient dû paraître durs à ce créole accoutumé à une existence fastueuse et indolente ; combien aussi étaient explicables l'amertume, l'anxiété douloureuse que révélaient les yeux lumineux.

Max de Lonato pouvait-il oublier la mort tragique des siens et ses années d'exil.

En songeant ainsi, Jeanne se prenait à souhaiter ardemment la réalisation des vœux que sa tante venait d'exprimer.

Et, par un sentiment très naturel à un cœur de femme, instinctivement, elle aspirait aussi à consoler Max, à lui donner du bonheur... Or, la pitié — c'est un vieil adage — conduit souvent à l'amour.

Dans le petit salon du château, une pièce de dimensions moyennes, élégante et gaie, avec ses boiseries claires, ses tentures cerise et des meubles laqués, la duchesse, très frileuse, avait fait allumer du feu. Blottie près de la cheminée, elle causait avec la Marquise de Saint-Clair, tandis que, au fond de l'appartement, devant une petite table, Jeanne et son amie Arlette discouaient tout en décalquant un dessin de broderie assez compliqué.

Les cheveux châtain doré de Jeanne effleuraient parfois les cheveux blonds d'Arlette, une grande jeune fille aux yeux noirs, au regard grave dont le visage fin rappelait le type que les primitifs prêtaient à leurs madones.

Absorbées, les deux amies ne s'aperçurent pas de l'entrée du duc, aussi, tréssaillirent-elles quand le jeune homme vint s'incliner devant elles.

Bien vite, Max offrit l'aide de son crayon expérimenté et il s'appliquait à modifier certains détails du dessin, lorsque le roulement d'une voiture se fit entendre.

— Je crois reconnaître, dit-il, après avoir jeté un regard vers la fenêtre, l'équipage du Baron Legros.

— Cela m'étonnerait ! Léone ne nous a pas accoutumées à de fréquentes visites. Et elle était ici dimanche dernier...

Jeanne, en parlant ainsi se trompait ; la porte s'ouvrit et M^{lle} Napoléone Legros, suivie de sa demoiselle de compagnie, une Anglaise raide et guindée, pénétra dans la pièce riante.

Avec sa vivacité coutumière, la jeune fille, après

avoir salué la Duchesse et la Marquise, se précipita en coup de vent vers ses amies.

— Vous ne m'attendiez pas aujourd'hui, avouez-le, Jeanne.

— Je l'avoue Léone, d'ordinaire vous vous faites plus rare. Quelle affaire, quel événement vous amène aujourd'hui à Montsur ?

— Mais... le désir de vous voir... et encore celui de faire de la musique et surtout d'en écouter... Voulez-vous que nous jouions tout de suite à quatre mains « les dames de Séville » que nous avons déchiffrées l'autre jour ?

— C'est un morceau bien antique !...

— Je le reconnais, mais cette valse est si « dansante ». Elle est inimitable dans ce genre, or en ce moment, je rêve de danse !

Ensuite, M. de Lonato sera peut-être assez aimable pour nous faire entendre sa voix admirable.

M^{lle} Léone, débarrassée de son chapeau, debout devant la glace fit bouffer ses cheveux, puis s'élança vers le piano.

Ses mains légères voletèrent sur les touches, ce fut une suite ininterrompue de difficultés vaincues qui attestèrent l'habile mécanisme de la musicienne, mais révélèrent aussi chez elle l'absence de sentiment musical.

Après que durant une heure les jeunes filles eurent joué ensemble ou séparément, le duc se fit entendre à son tour.

Quand il se tut, Napoléone lui prodigua des louanges enthousiastes et surtout ne lui ménagea ni les œillades ni les sourires ; ce qui lui permettait d'ailleurs de faire valoir à la fois ses yeux bruns et ses dents blanches.

Avec sa toilette, légèrement excentrique, son teint dont le blanc et le rose étaient trop éclatants pour paraître vraisemblables, avec ses lèvres peintes et son regard provocant, l'héritière du baron Legros formait un contraste frappant avec Jeanne et son amie si naturellement distinguées.

— Je rêve d'organiser de belles fêtes l'hiver prochain... des bals surtout... disait-elle en riant.

— D'où votre goût pour « les dames de Séville. »

— D'où mon goût pour « les dames de Séville », parfaitement Jeanne.

Monsieur de Lonato, j'en jurerais, vous devez bos-tonner à ravir.

— On prétendait jadis que j'étais bon valseur... mais, depuis longtemps, je n'exerçais guère mon talent... si talent il y eut jamais.

— Vous vous y remettrez vite !... Mais j'y songe, puisque vous devez sans tarder faire à Paris un séjour de quelques semaines, promettez-moi de ne pas nous oublier. Vous nous trouverez 16, rue Vivienne ; je vous présenterai à nos amis... on vous fera le meilleur accueil... vous serez de toutes nos réunions.

— Je me ferai certainement un devoir de mettre mes hommages à vos pieds ; mais les invitations, j'en déclin-nerai beaucoup... je suis encore un sauvage, votre société brillante m'effaroucherait puis, mon voyage aura deux buts principaux : faire la connaissance de mon cousin Jean de Lonato et admirer en détail les merveilles de la capitale.

— Faire la connaissance du duc Jean... Vous serez habile si vous parvenez à déchiffrer, à pénétrer cet incompréhensible garçon qui abandonne tout sans espoir de rien retrouver !

— Jean a jugé qu'il abandonnait peu de chose pour retrouver des trésors, interrompit Arlette. Moi, je le comprends... et je l'admire.

— Vraiment ! J'aurais cru le contraire... mais puisque vous admirez la détermination de votre ami d'enfance que ne l'imitiez-vous. Les ailes blanches d'une cornette auréoleraient à ravir votre visage de madone !... Mais quel goût... Vivre sans joies, sans plaisirs... Vivre pour soulager la souffrance, pour être témoin de choses horribles... la maladie... la mort... Ah ! mieux vaut cesser d'exister !...

— Soulager la douleur... S'appliquer à soigner les corps, plus encore les âmes est pourtant une belle mis-sion...

— Auriez-vous aussi la vocation religieuse, Jeanne ?..

Alors, c'est une véritable épidémie. M. de Lonato prenons garde à la contagion.

— Oh ! moi, je suis trop indigne, murmura Max dont le front s'était rembruni.

— Je n'ai point, non plus, reprit Jeanne, entendu l'appel de Dieu... mais laissons ces questions si graves...

Et, comme le valet de chambre apportait le thé, elle en fit les honneurs avec l'aide d'Arlette, tandis que Léone affectait de parler à Max avec animation.

— Vous ne voudrez plus revenir à Montsur, assurait-elle au reste ce petit patelin est bon à habiter seulement durant les beaux jours.

— Un pays où je m'estimerai heureux d'habiter toute ma vie !...

— Vous me permettrez, Monsieur, de mettre en doute votre affirmation. Vous ignorez Paris et ses distractions, c'est vrai, mais d'autre part, vous, habitué à contempler des paysages grandioses, à vivre dans de populeuses cités américaines, pourriez-vous supporter l'existence mesquine d'une bourgade !

A entendre parler ainsi M^{lle} Legros, le visage de Jeanne laissa deviner une vive contrariété. Léone en fit la remarque, et aussitôt ses amabilités auprès du duc s'accrochèrent.

Durant la fin de l'après-midi, Jeanne perdit tout son entrain et demeura contrainte.

Le soir, en écrivant à son frère, elle n'avait pu secouer sa tristesse, et, pour la première fois de sa vie, elle chercha ses phrases et se perdit en des rêveries.

XI

La semaine suivante, le long des allées du parc que l'été de la Saint-Martin, superbe cette année-là, paraît de ses charmes mélancoliques Jeanne lisait et relisait la réponse de son frère.

« Ma petite sœur, écrivait le séminariste, j'ai de l'inquiétude à ton sujet. Ta dernière lettre m'a paru remplie de réticences, je devine du trouble dans ton âme.

« Puis... autre remarque : après m'avoir parlé longuement de Max de Lonato... tu ne m'en parles plus du tout... Serait-ce parce que tu y penses trop ?...

« Prends garde, Jeanne ; s'il en est temps encore... veille sur ton cœur.

« Ce cœur... Dieu ne te défend point... au contraire de le donner à celui dont tu feras le compagnon de ta vie !... De là, émane l'importance capitale du choix de ce compagnon, or... si l'amour se mettait le premier en campagne, tu serais aussitôt frappée d'aveuglement...

« L'époux de ma chère petite sœur, je le voudrais sincèrement chrétien d'abord, intelligent, hon... et même d'un physique agréable afin qu'elle puisse s'attacher à lui, je le voudrais énergique aussi pour qu'il fût capable de la diriger au travers des difficultés et des souffrances inhérentes à la vie.

« Sur une très jeune femme, l'influence d'un mari peut être si grande !

« Or je le crains, je le crains beaucoup, tu es très près d'aimer... un étranger... un inconnu !

« Tu aimerais Max de Lonato, pourquoi ? Parce qu'il est beau, aimable, artiste, très propre à séduire les femmes par sa grâce enveloppante de créole.

« Folle alouette... te serais-tu laissé fasciner par tous

ces avantages physiques faisant ici l'office du perfide miroir.

« J'espère encore me tromper ! Car, avant d'admettre la possibilité d'un mariage entre toi et ce jeune homme, je veux juger, autant qu'il est possible hélas ! à notre vue bornée, la valeur morale de l'héritier de notre tante.

« Cette qualité d'héritier, le titre dont il est aurolé doivent nous mettre particulièrement en garde car la Duchesse verra seulement en Max de Lonato, le restaurateur du nom dont elle a le fétichisme.

« J'ai pu me procurer des renseignements certains par un Assomptionniste qui a séjourné à Porto-Rico. Il a connu les Queyrac, ils étaient bons, généreux et les soutiens des œuvres catholiques ; leur fin tragique laissa de grands regrets.

« Savoir que Max a été élevé dans un milieu chrétien constitue, me diras-tu, une garantie... mais elle est insuffisante.

« Livré à lui-même, très jeune, comment aura-t-il mis en pratique les enseignements reçus durant son enfance ? Qu'est-il advenu de ce jeune homme du moment où il quitta le collège jusqu'à celui où le détective, lancé par la Duchesse, le découvrit à Cincinnati ?...

« Il faudrait le savoir.

« La Providence semble vouloir nous favoriser dans cet ordre d'idées : J'ai beaucoup connu à Tivoli un Jésuite, le Père Andréo, qui fut mon directeur ; ce père, né à la Martinique, supportait si mal le climat de Bordeaux qu'on se vit forcé de le rapatrier.

« Il est actuellement au collège de la Havane où il a dû entendre certainement parler de Max... le connaître peut-être...

« J'ai écrit au Père Andréo.

« La réponse nous éclairera, puis le nouveau duc devant venir à Paris, je le verrai, je l'étudierai.

« En attendant, au nom de nos chers parents, ma petite Jeanne, je te mets en garde : Ne te berce pas de rêves... veille sur ton cœur...

« A mon avis, il serait prudent de fuir — la fuite, en ce cas, serait de la vaillance ! — Change de milieu, recueille-

toi devant Dieu Loin du fascinateur tu te ressaisiras. L'an dernier, à pareille époque, tu passas un mois à ton cher couvent de Notre-Dame de Nazareth.

« Prie ma tante de te permettre encore cette absence ; tu reverras la bonne supérieure en qui tu as confiance, tu tu prendras des leçons de chant et de dessin. Ainsi tu occuperas ton esprit et préviendras les méfaits de la folle du logis.

« A ton retour Max de Lonato sera à Paris, quand il reviendra à Montsur, j'espère avoir reçu la réponse du Père Andréo, nous serons édifiés sur la valeur de ce prétendant... présumé... car le nouveau duc pourrait avoir des prétentions ambitieuses au point de vue de la fortune.

« Il t'adresse quelques compliments, quelques regards amoureux, cela ne prouve rien ; ces hommes de race créole croiraient manquer à la politesse due aux femmes s'ils ne pratiquaient pas avec elles la galanterie. Max ne t'acorde-t-il pas ces louanges, banalement, tels les Espagnols qui vous offrent leur maison et même leur chapeau si vous paraissez les remarquer !...

« Adieu, ma chère petite sœur, redoublons de prières ; l'heure est grave pour nous deux qui sommes à la croisée des chemins, grâce au Ciel, j'ai choisi ma voie, puisse la Providence te guider aussi vers la vie... où il te sera permis de faire ton salut en accomplissant beaucoup de bien.

« Garde ta confiance en ton grand frère... ne crains pas de lui confier tes petits secrets, j'aurai pour te conseiller et pour te gronder... s'il le fallait, les accents d'une mère. Ne croyons-nous pas toi et moi que notre chère maman m'a légué son cœur pour t'aimer et pout te protéger.

Tendres baisers de ton

Jean. »

La lecture achevée, Jeanne poussa la porte d'un kiosque chinois et s'assit sur l'un des bancs rustiques.

Seule, un long moment, le jeune fille s'interrogea.

« Jean a raison, il a raison comme toujours murmura-

t-elle ensuite, je dois partir mais... je le sens, il est trop tard... Tout mon cœur est allé d'un élan spontané vers Max.

« Ce départ que me conseille mon frère... J'aurais dû l'effectuer dès le lendemain de l'arrivée du duc.

« Oh ! chère maman vous n'étiez plus là, c'est mon excuse... je n'ai pas vu le danger !... »

« Maintenant, secourez-moi ! Au cas où Jean n'approuverait pas ce mariage... au cas où Max ne m'aimerait point... suppliez Dieu d'effacer de mon cœur la trop séduisante image. »

Des larmes coulaient sur les joues de Jeanne ; elle les essuya non sans un peu de colère et revint vers le château.

La jeune fille suivait l'allée qui contournait les bâtiments de servitude, quand le Duc, en costume de cheval et botté de cuir fauve vint au devant d'elle.

— Partez-vous pour une promenade, à cheval que vous voici brillamment équipé, une cravache à la main ?

— La promenade est faite, ma cousine, l'exploration plutôt car, levé dès l'aube, je viens, pour complaire à la Duchesse, de visiter tous ses domaines.

« Votre tante désire que je m'initie au monde de culture usité en Gascogne ; ensuite, suppléant... ou remplaçant le régisseur très âgé, je pourrais diriger l'exploitation des fermes : remplir ces fonctions modestes me délivrerait d'un grand souci : celui de me sentir un ici inutile. »

— Il paraît que vos progrès sont rapides... vous possédez des dispositions étonnantes...

— La Duchesse l'affirme... mais la Duchesse est optimiste lorsqu'elle juge le duc de Lonato.

« Cependant, si elle me comparait à votre frère... et à vous, ma cousine, à ces deux perfections... »

— Combien vous êtes complimenteur ! interrompit Jeanne, c'est mal !

— Mal d'exprimer ! à haute voix ce qu'on pense.

« Laissez-moi encore ajouter ceci, continua le jeune homme avec un regard suppliant : Dieu en mettant un

peu de son ciel, dans vos yeux a mis davantage encore de sa bonté dans votre cœur. »

— Monsieur ! Vous êtes incorrigible. Je suis une Française. non une Espagnole accoutumée aux compliments outrés. Enfin je fais la part des exagérations de votre langage... et je ne me trouble pas.

Troublée, Jeanne l'était surtout par la tendresse ardente que trop éloquemment traduisaient deux prunelles brunes.

Aussi, consciente enfin du danger, la jeune fille résolut de fuir et, sans hésiter, elle pénétra dans la bibliothèque pour soumettre sur l'heure son projet de départ à sa tante.

.....

A ce projet, au grand étonnement de sa nièce, la Duchesse ne fit aucune opposition et, trois jours plus tard, Jeanne pénétrait dans le hall des Castang, afin de faire ses adieux à M^{me} Lucienne.

— Au moment où Rosette et moi venions de dépasser les promenades, dit la jeune fille lorsqu'elle eut parlé de son départ et de son séjour à Bordeaux, nous avons aperçu l'équipage du Baron Legros qui franchissait la grille du château.

— N'as-tu point été tentée de revenir sur tes pas ?

— Nullement, ma tante, je tenais beaucoup à vous voir. Et, j'en suis certaine, Léone ne se plaindra pas de mon absence... Sa visite ne m'était point destinée.

— Pour qui viendrait-elle au château ?...

— Mais pour M. de Lonato ! Il ne déplairait pas à Napoléonne de poser sur ses cheveux bruns la couronne de duchesse !

Le ton de Jeanne, involontairement, exprima de l'amertume.

En constatant cette amertume, la mère de Roger attachait son regard attristé sur le joli visage maintenant rougissant.

— Je commets là peut-être un jugement téméraire.

— A mon avis, tu as vu clair, Léone, j'en suis convaincue, désire épouser M. de Lonato.

— La grosse fortune du Baron Legros permettrait au duc de porter son titre avec un grand faste, ma tante pourrait même envisager cet avantage.

M^{me} Lucienne demeura un moment silencieuse. Si je ne me trompe songeait-elle, entre Jeanne et cet étranger l'amour est... ou sera réciproque... ils s'épouseront. En ce cas Léone, outrée de sa déception, conseillée par son père qui voit favorablement un projet d'alliance avec nous, accepterait Roger.

Cette punition me sera méritée... n'ai-je pas moi aussi accepté mon mari par dépit ? Mais ensuite, Seigneur, quand viendront les épreuves, si Léone ne voulait pas recourir à vous qu'advierait-il du ménage de mon fils !...

Des larmes perlèrent aux cils de M^{me} Castang.

— Chère tante, vous pleurez, s'écria Jeanne en saisissant la main de sa grande amie, vous pleurez ! Et je suis bien involontairement l'auteur de votre chagrin.

— Je pleure en effet, mon rêve est brisé ! j'aurais tant désiré te mommer ma fille !

— Et moi j'eusse été si heureuse de vous appeler ma mère ! Pourquoi Roger paraissait-il me dédaigner...

— Ce dédain n'était qu'apparent ! Et, maintenant est-il trop tard ?...

— Il est trop tard, tante Lucienne, du moins je le crois.

— Ce n'est point moi, mon enfant, qui te conseillerais d'épouser Roger, avec l'amour d'un autre dans le cœur...

Et M^{me} Castang, pour mettre un terme à cette conversation pénible, invita Jeanne à venir voir la collection de chrysanthèmes dont elle était fière.

Les deux femmes, qui aimaient également les fleurs, admiraient les corolles échevelées ou symétriques, les teintes incroyablement riches de ces enfants de l'Orient, quand le roulement d'une voiture les rappela près du perron.

Au bout de l'avenue, l'équipage du Baron Legros se montrait, et au même instant, M. Castang et Roger débouchaient d'un champ voisin.

A leur vue, sur un ordre de sa maîtresse, le cocher arrêta les pur-sang, Léone descendit, après un échange

de shake-hand, marcha vers le chalet, escortée des deux hommes.

Elle avançait, écrasant, sous un pied mignon la jonchée de feuilles rousses, en déployant ses grâces ; sa taille souple ondulait, puis, se redressait, mettant en valeur un buste harmonieux, tandis que son rire fusait.

La jeune fille possédait une voix très perçante, quelques-unes de ses phrases, parvenant aux oreilles de M^{me} Castang et de Jeanne leur révélèrent le tour badin de l'entretien.

— M^{lle} Napoléone ne réserve pas exclusivement ses coquetteries pour M. de Lonato, murmura M^{me} Lucienne tous les admirateurs lui sont bons... si l'un venait à manquer... on se rabattrait sur l'autre.

XII

Le long des allées dénudées du jardin de Notre Dame de Nazareth, oasis de calme au milieu des voies animées de Bordeaux, Jeanne se promenait.

L'air était frais mais le soleil brillait en un ciel sans nuages ; aux rosiers du Bengale et aux touffes d'asters demeuraient quelques fleurs tremblantes, et aux arbres quelques feuilles d'or ou de pourpre.

De tout cela Jeanne ne voyait rien car des pensées obsédantes absorbaient son esprit.

Des pensées suscitées par les lettres reçues le matin. Une de ces lettres était de la Duchesse.

« Ma tante me permet de prolonger mon séjour ici... parce qu'elle part pour Paris... A Paris en cette saison !... Quelle affaire urgente peut la décider, elle si frileuse, à quitter son coin de feu... surtout pour aller à Paris dont elle déteste le bruit et le mouvement ? Peut-être désire-t-elle conférer avec mon frère... mais alors que ne m'emmène-t-elle !... »

Arrêtée près du grand kiosque rustique au toit de chaume, aux piliers recouverts de ceps de vigne tordus, desséchés, Jeanne s'immobilisa un moment puis, secouant la tête d'un geste angoissé, elle conclut mentalement :

Ma tante ne m'emmène pas parce que je la gênerais peut-être.

Et voici que des larmes embrumèrent les yeux de la jeune fille, tandis que sa main allait chercher dans la poche de son tablier de batiste une grande enveloppe de velin. Une enveloppe que recouvrait presque entièrement la haute et vilaine écriture à la mode de Napoléone Legros.

Léone me parle exclusivement de ses plaisirs... et du duc Max.

Elle tend ses filets... afin de conquérir la couronne convoitée...

Mais je suis méchante... peut-être aime-t-elle sincèrement Max. Ne possède-t-il pas toutes les séductions...

Et lui... lui... A Montsur il jouait au bel insensible... Il a pu changer... se laisser prendre aux coquetteries de Léone... se laisser éblouir par la luxueuse installation... par la si grande fortune du Baron Legros...

En ce cas, ma tante entrerait dans les vues de son protégé, saurait-elle refuser quelque chose à ce duc de Lonato si miraculeusement retrouvé ! »

En reprenant sa promenade Jeanne se disait encore qu'au début, la Duchesse avait paru désirer autre chose... Et cette autre chose combien Max semblait la vouloir aussi.

A se remémorer les amabilités du Créole... ses regards plus éloquents que ses paroles, à évoquer sa tristesse le jour où elle avait quitté Montsur, Jeanne sentait ses joues s'empourprer... Ses craintes étaient vaines... il n'aurait pu feindre ainsi...

Tout en se dirigeant vers une petite chapelle en forme de chalet qui s'adossait au mur d'enceinte tout drapé de lierre, la jeune fille sentait une autre crainte l'envahir.

... Comment Jean jugeait-il leur cousin... le cas échéant lui conseillera-t-il, lui permettrait-il de l'épouser...

D'épouser ce Max que j'aime de toute mon âme, se répétait la pauvre enfant, ma jalousie à l'égard de Léone, mon émoi en songeant à la décision de Jean, ne me permettent plus de me céler la vérité...

Jeanne pénétra dans le modeste sanctuaire où une Vierge en habits dorés abaissait ses regards sur de nombreuses couronnes de fleurs d'oranger déposées à ses pieds par de jeunes épouses.

Elle s'agenouilla et murmura...
« Je vous enverrai aussi ma couronne de mariée oh ! Notre Dame du Bon Pouvoir... si vous me permettez d'épouser... celui que j'aime ! »

.....

Le lendemain Jeanne, seule dans la petite cellule qui, depuis cinq semaines lui servait de chambre, demeurait encore rêveuse une plume à la main, enfin, elle se décida et, tout d'un trait, traça la lettre suivante.

« Tu avais deviné juste, mon cher grand frère, et, à l'heure actuelle, tu as des raisons graves de me gronder... Trop de raisons, car je l'avoue, j'ai laissé quelqu'un s'emparer de mon cœur... cela sans avoir au préalable prié Dieu... consulté des gens sages... Mais, Jean, es-tu bien certain qu'on peut préserver son cœur de semblables surprises ?... »

« Bientôt donc, tu sauras que j'aime quelqu'un... Ce quelqu'un tu connais son nom... et sans doute sa personne... »

« Après la réception de tes bons conseils, j'ai tenté de lutter, surtout depuis mon arrivée ici... mais sans succès, chaque jour, je m'attache davantage à Max, chaque jour un peu plus je comprends combien sera pénible ma déception si je ne l'épouse pas, si cruelle que j'en viens à me dire ceci : Max est arrivé de si loin parce que Dieu me destinait à lui. »

« A Montsur, je croyais mon affection partagée, aujourd'hui, après avoir lu une lettre de Napoléone, me voilà plongée dans le doute et aussi, pour ma plus grande honte mordue par la jalousie. »

« Cette jalousie, je compte en triompher, ne serait-ce que par la force des choses : si ma jalousie est vaine, d'elle-même elle s'évanouira, si elle est fondée mon orgueil et mon ressentiment la tueront. Saurait-on aimer encore un être indigne et, à plus forte raison, jalouser son amour !... Car, si Max ne m'aime pas, il s'est rendu doublement coupable : en affectant des sentiments qu'il ne ressentait point, et en me préférant Léone uniquement pour sa fortune. »

« Ton imagination t'emporte, vas-tu dire encore, ton exaltation t'empêche de juger sainement... »

« C'est possible, mais grâce à Dieu, il me reste un sage Mentor dont, aveuglément, je veux suivre les avis. »

« Tu as dû recevoir la visite de M. de Lonato ; tu le reverras souvent. »

« Quelle a été... quelle sera ton impression ? Quel jugement portera-tu sur lui ?... Tu devines mon impatience d'obtenir une réponse à ces deux questions !

« En attendant ta lettre, je te dis adieu mon cher grand frère, tu connais mon secret. Pense à ta petite sœur, conseille-la, elle te sera toujours soumise et reconnaissante.

« Je te répète encore ma tendre affection.

Jeanne »

La jeune fille, ayant achevé sa missive, revêtit en hâte un costume de ville et gagna le vestibule où l'attendait déjà son amie Arlette.

Quelques instants encore, et Jeanne glissait sa lettre dans l'une des boîtes du Cours d'Aquitaine.

« Le sort en est jeté ! songea-t-elle, car elle comprenait bien que ses confidences, en influençant le jugement du jeune séminariste, déciderait peut-être de sa propre destinée.

XIII

— Voyons, Jean, explique-moi, sans détours, pourquoi mon projet ne suscite en toi nul enthousiasme ?

Je suis venue tout exprès à Paris, malgré la température rigoureuse, à l'effet de te poser cette question.

Et la Duchesse, assise sur un fauteuil de paille dans le petit parloir vitré où son neveu venait de l'introduire, tapotait le parquet luisant de son pied nerveux.

Le séminariste, l'air absorbé, se taisait ; sa tante reprit.

« Dès que j'eus retrouvé le descendant de Maximilien Queyrac, unir ce descendant à ta sœur devint, je l'avoue, mon rêve, mais avant de laisser prendre corps à cette idée, je voulus juger Max ; c'est pourquoi je désirai le voir se fixer près de moi. Il résista d'abord, puis enfin il céda à mes instances.

« Depuis son arrivée l'héritier des Queyrac s'est révélé en possession de toutes les qualités propres à garantir le bonheur d'une femme.

« Et, dès la première minute — Jeanne sait trop peu dissimuler pour que je ne l'aie pas compris — la sympathie a été réciproque.

« Un mariage comblerait de joie ces deux enfants... et me causerait une vive satisfaction. Je ne veux point trop insister sur cette dernière considération, cependant mon dévouement à votre famille et à vous mêmes pourrait me mériter cette satisfaction...

« Et voici que tu parais presque hostile à mon projet. Voir ta sœur porter le titre que tu as dédaigné, pour le transmettre à ses enfants devrait pourtant te plaire ! Aurais-tu quelques objections à me présenter pour expliquer ton manque d'enthousiasme. »

— Je n'ai aucune objection précise à formuler.

— Je le comprends... Tout serait assorti dans cette union : l'âge, la famille, les goûts, les sentiments... Et l'avenir, serait largement assuré : ma nièce et le duc étant mes héritiers.

« En plus, Jeanne possède une petite fortune personnelle et Max a cent cinquante mille francs en bonnes valeurs. »

— Ma tante, soyez-en bien convaincue, je reconnais parfaitement les avantages que semblerait présenter cette union, néanmoins, il me répugnerait de voir l'avenir de ma sœur se décider à la légère. Elle est très jeune ; pourquoi ne pas attendre, ainsi on aurait la possibilité de mieux connaître ce Max... dont nous ignorions l'existence il y a quelques mois...

— Les convenances ne me permettent pas de garder longtemps ces jeunes gens sous mon toit... la malignité du monde s'en emparerait...

« Crois-moi, Jean, ta conscience doit se tranquilliser lorsque moi, si habile à juger les gens, je t'affirme pouvoir répondre de Max de Lonato, pourquoi donc refuserais-tu ton consentement à une alliance avec lui.

« Et note que tu as reçu des renseignements parfaits — par l'intermédiaire du Père Andréo, du révérend Père Prad qui a connu personnellement Max. »

— Le père Prad a été le professeur de votre protégé ; il vante sa piété, son énergie, sa passion du travail.

« Et, précisément sur ces deux derniers points, ce jeune homme, ma tante, me paraît différer beaucoup du portrait qu'on nous a tracé. »

— Les faits sont là pour te prouver la valeur de Max ; en quelques années il a épargné une petite fortune cela établit qu'il n'est ni un dissipateur, ni un paresseux !

— Le duc avait un associé !... Le père Prad a perdu de vue son élève dès l'âge de dix-sept ans. J'aurais voulu obtenir des renseignements de cet autre père Jésuite qui entretenait une correspondance suivie avec le comte Queyrac et Luiz Fronsac.

« On a retrouvé ce Jésuite, il est dans l'Amérique du Sud, mais si gravement atteint d'une maladie cérébrale

qu'il est empêché d'écrire... et même de se souvenir !

« Il faudrait donc se résoudre à accepter ce jeune créole sans rien connaître de la vie qu'il a menée en Californie... rien sauf ce qu'il nous en dit... »

— Les renseignements, du consul de France à Cincinnati ont été excellents.

« Depuis plusieurs semaines, je vis dans la société de ce jeune homme : les apparences sont parfaites.

— On est souvent trompé en pareil cas, mais si on a tenté l'impossible afin de ne pas l'être, si on agit avec la persuasion de faire un bon choix, on a du moins le témoignage de sa conscience.

« Or, sans méconnaître les séductions de M. de Lonato bien au contraire... je doute de sa franchise ; j'ai noté des réticences dans plusieurs de ses réponses... j'ai lu du trouble dans ses yeux. »

— Le pauvre garçon a senti ta méfiance, tes doutes, il en aura été gêné, peiné. Il aime Jeanne ! Il aura craint une opposition.

« Car douterais-tu aussi de la sincérité de cet amour ? Le duc Max, auquel dans tous les cas, je donnerai une très grande partie de ma fortune, pourrait choisir parmi les héritières ! »

— Je ne doute pas de l'amour de votre protégé pour ma sœur... mais j'hésite à lui accorder ma confiance.

— Vraiment ! je ne te reconnais plus ! Aurais-tu abandonné ton esprit de décision avec l'habit militaire ?

« Car je ne veux pas voir dans ton opposition le désir seul de me contrecarrer.

« En ce cas, pourquoi ne pas t'en rapporter à mon jugement ?... »

« Tu as dû expérimenter que je sais me sacrifier quand le devoir parle.

« En toi, une première fois, j'avais placé mon espoir de satisfaction humaine. Une vocation irrésistible t'appela ; j'ai entendu la voix de Dieu, disais-tu ? Devant cette voix auguste, la duchesse de Lonato sut s'incliner, mais aujourd'hui c'est différent.

« Pour la seconde fois, je semble toucher au but que

j'ai poursuivi toute ma vie : en faisant le bonheur de ta sœur, je puis relever le titre et le nom des Lonato.

« Et tu viendrais, sans raisons légitimes, par pur caprice, t'opposer à mes desseins.

« Je ne veux pas te prêter des sentiments de mesquine jalousie... mais, évidemment, en t'obstinant dans ton opposition, tu méconnaîtrais la justice... et la reconnaissance ! »

La voix de la Duchesse tremblait de colère.

Jean se taisait toujours.

— Ma tante, répondit-il enfin, il me serait très dur de vous inciter à douter de ma gratitude et de mon affection. Cependant, si je pouvais motiver... donner corps aux inquiétudes que m'inspire votre protégé, j'aurais le regret de m'opposer au mariage de Jeanne avec lui.

— Grâce à Dieu, tu te trompes ! Max est aussi noble que beau. Je m'en porte garante.

« Aussi, j'en ai la certitude, tu ne voudras pas, sans motif, me causer une double déception, tout en brisant deux jeunes cœurs. »

— Envoyez-moi donc demain M. de Lonato ; nous causerons longuement, je l'étudierai encore, avec bienveillance, et puissent mes suspicions finir par s'évanouir ! Nul ne le désire plus sincèrement que moi,

Le soir, seul dans sa cellule, le séminariste lisait et relisait la lettre de sa sœur.

Jeanne n'ira pas contre ma volonté, murmura-t-il, je le crois, mais, elle me l'avoue, elle désire ardemment que cette volonté soit conforme à la sienne et à celle de notre tante.

Pauvre enfant, à quel point elle redoute que M^{lle} Legros lui enlève l'élu de son cœur ?...

Puis, Jean prit la lettre du Père Prad et la parcourut en pesant chaque terme.

« Énergique, intelligent, passionné pour le travail, écrivait le Jésuite, Max de Lonato montra au moment de l'épreuve qu'il avait dans les veines du sang français, du sang de héros !

« Loin de se laisser abattre, il rassembla ses forces et

nous quitta bien décidé à lutter pour refaire sa fortune ».

Energique, actif, résolu !... moi, si j'avais à faire le portrait du protégé de la Duchesse, j'écrirais : faible... indolent... irrésolu.

Cela me montre à quel point mes appréciations sont sujettes à l'erreur.

Jean s'agenouilla et pria longuement pour l'enfant que lui avait confiée sa mère mourante...

Le lendemain, il montra un visage calme, accueillant même au nouveau duc de Lonato.

— Ma tante, lui dit-il entrant carrément en matière, m'a fait part de votre désir d'épouser ma sœur. Pourquoi au cours de vos dernières visites, n'avez-vous fait aucune allusion à vos sentiments ?

— Parce que... est-ce une illusion ?... Vous m'avez paru hostile...

— Hostile... non dites seulement méfiant. Vous voyez, que je vous parle sans réticence, je souhaiterais vous connaître vraiment, or rien n'avance mieux dans cet ordre d'idées qu'un entretien à cœur ouvert, nous allons donc causer franchement, et vous me permettrez de vous interroger.

« Vous aimez, Jeanne, car vous l'aimez bien n'est-ce pas ? »

— Je l'aime ardemment, je l'aime, à l'heure actuelle pour ses charmes, pour ses qualités... mais, à première vue, sans calcul, sans influence possible, je lui ai donné mon cœur. Elle est si exquise, si différente à la fois des créoles indolentes et des américaines trop masculines !... Elle est elle, enfin !

— S'aimer... c'est beaucoup quand on s'épouse, répondit Jean vraiment convaincu de la véracité des sentiments de Max, mais ce n'est pas tout, avec la nature de ma sœur, il lui faudrait, pour être heureuse, rencontrer chez son mari les mêmes convictions religieuses et patriotiques... avoir en lui pleine confiance.

— Je suis croyant... pour patriote, saurais-je l'être ? Je n'ai point de patrie, point de foyer et les miens ne possèdent pas même une tombe.

« En vue de ma naturalisation j'ai commencé des

démarches, servir de mon mieux et adopter pour patrie celle de la femme que j'aime me sera facile.

« Car croyez-moi, je vous en supplie, mon plus ardent désir est pour l'instant, d'épouser votre sœur et serait, à l'avenir, d'assurer son bonheur.

« Sans doute, je suis très indigne d'elle; je le reconnais humblement. »

— Pourquoi indigne ?... D'après les qualités qu'on vous prête !...

— Quel homme à mes yeux serait digne de posséder votre sœur ! Serait-ce M. Roger Castang, qui, pour une question de dot, lui préférerait M^{lle} Napoléone !

Jean soupira et, tristement, il songea que sur Roger l'influence de son père, avait dominé et que M^{me} Lucienne souffrirait toute sa vie de s'être unie à un homme d'une valeur morale inférieure à la sienne.

Cette souffrance combien il désirait l'éviter à sa sœur... tout haut, il reprit.

— Je voudrais assurer le bonheur à Jeanne, je voudrais aussi sauvegarder les grandes responsabilités que j'ai envers elle.

« Songez-y, mon cousin, mon père, à la veille de partir pour le Tonkin où il devait héroïquement mourir... ma mère, dans son lit d'agonie, me l'ont confiée !... »

« Ces recommandations suprêmes me créent des devoirs spéciaux... vous expliquent pourquoi je voudrais connaître absolument celui à qui je donnerai ma sœur. »

Tandis que Jean parlait, Max avait pâli, ses prunelles fauves laissaient deviner un émoi profond.

Mais bien vite, les longs cils du créole s'abaissèrent.

Et, lorsque le séminariste releva la tête, il ne soupçonna même pas le violent combat qui venait de se livrer dans l'âme de son visiteur.

.....

— Je vous le répète, mon cousin, je ne me juge pas digne de posséder le trésor que d'un mot vous pouvez me donner... mais je vous le jure, si vous me confiez votre sœur, je ferai l'impossible pour la rendre heureuse.

De nouveau, la voix de Max se raffermissait, et il atta-

chait sur le futur prêtre le regard magnétique de ses yeux admirables.

Jean crut entendre sa tante et sa sœur joindre leurs supplications à celles du jeune homme.

« Quelles raisons valables puis-je faire valoir, songeait-il, pour expliquer un refus ?... »

Cependant Max reprenait :

« Vous êtes très bon, tous s'accordent à le proclamer, n'éteignez pas mes espoirs de bonheur, mon désir ardent d'édifier un foyer. »

« Mais peut-être me suis-je leurré... peut-être Mlle Jeanne vous a-t-elle écrit que je lui déplaisais... Par pitié, ne me laissez pas dans une aussi cruelle incertitude. »

— Ma sœur partage vos sentiments, je le sais, répondit le séminariste de sa voix grave... Et je la laisserai libre de suivre l'impulsion de son cœur... je la laisserai libre... puisque je ne puis appuyer un refus d'aucune objection sérieuse.

« En accordant mon consentement à son mariage, je vous donne, Monsieur, ce que je possède de plus cher au monde. »

« Je vous donne l'enfant que me confièrent mes parents, et, de Là-haut — s'il est permis aux élus de connaître les choses de la terre — mon père et ma mère s'unissent à moi en ce moment pour vous supplier de ne pas décevoir le jeune cœur qui est allé vers vous rempli de tant d'illusions, d'espoir et de confiance. »

— Rien ne me coûtera pour mériter à l'avenir cette confiance... Merci ! Merci ! s'écria Max en serrant la main que Jean lui tendait.

Lorsque le duc de Lonato eut gagné la rue, il s'arrêta un instant sur le seuil de la maison qu'il venait de quitter.

Son visage exprimait une hésitation violente ; le jeune homme esquissa même un pas comme s'il eût voulu regagner le hall.

Puis, se ravisant, il se rejeta en arrière « Non ! Non ! murmura-t-il, je ne veux pas... je ne peux pas m'exposer à la perdre. »

Et, délibérément, cette fois, il traversa la chaussée.

XIV

Les flammes claires des feux de bois faisaient étinceler les cuivres des cheminées de la grande salle à manger du château et donnaient aux fleurs de Nice, répandues partout à profusion, l'illusion d'un rayon de soleil.

Les domestiques, en livrée de gala, achevaient silencieusement de disposer le couvert, quand la Générale traversa le hall avec sa plus majestueuse allure.

A l'occasion des fiançailles du duc de Lonato et de Jeanne, la duchesse abandonnait le crêpe, et c'était maintenant une longue traîne de satin noir pailleté de jais qui ondulait sur le dallage, puis sur le tapis du salon d'honneur.

Dans l'antique église romane, le curé doyen, avait béni la veille, l'anneau symbolique, un anneau sur lequel brillait, semblable à une goutte de sang, un énorme rubis.

Le seul bijou qui me reste de ma famille avait murmuré Max d'un ton ému, aussi j'ai tenu à l'offrir, à ma fiancée !

Quelques instants encore, puis la duchesse fut debout devant son fauteuil armorié et reçut les félicitations de ses invités, en premier lieu celles du baron Legros et de M. Castang.

— J'accepte avec plaisir vos félicitations, répondit-elle, car elles me paraissent motivées.

« N'est-ce pas un grand jour, à mes yeux, que celui où le duc de Lonato, par moi retrouvé, s'unit à la descendante du grand Queyrac !

« Mais... si j'en crois la rumeur publique, je pourrais bientôt, à vous mon cher Baron, à toi mon bon Louis, adresser des félicitations analogues... »

— La chose ne serait pas impossible, Duchesse, assura M. Legros, un homme entre deux âges, à la mise extrêmement recherchée, dont les cheveux et les favoris d'un noir sans reflet, évoquaient trop l'intervention d'un coiffeur habile... j'accepterais volontiers Roger comme gendre... et je crois pouvoir affirmer que mon ami Castang ne refuserait pas ma Léone pour belle-fille.

— Vous connaissez surabondamment, cher ami, mon opinion à ce sujet, il faudrait seulement que votre charmante fille consentît à entrer dans notre combinaison matrimoniale !

— Elle y vient !... Et sa résolution de quitter Paris, en plein mois de janvier, pour assister aux fiançailles de M^{lle} Jeanne, cachait, je le crois, un autre désir : celui de revoir votre fils. Tenez... que vous disais-je ! Regardez là-bas, près de la porte, ce couple charmant, causent-ils assez gentiment nos enfants. Vraiment l'accord paraît parfait.

Napoléone, en effet multipliait ses sourires. Néanmoins, un observateur attentif eût pu remarquer que cette animation et cette gaieté manquaient de naturel.

Mais M. Castang ne discernait point ces nuances et l'expression de triomphe s'accroissait sur son visage coloré, tandis que le Baron reprenait :

« Tout marchera, je l'espère, au gré de nos désirs. Je vous l'avoue, il me plairait de confier mon enfant à un jeune homme sérieux, pratique, travailleur et de belle santé tel que Roger... Il me repose ce garçon de ces snobs inutiles... de ces crevés, disons le mot, qui maintes fois ont brigué la main de Léone.

— Je reconnais là votre jugement, mon cher Baron, ajouta la générale, vous discernez avec votre flair accoutumé le solide du clinquant : la situation de mon cousin est bien assise...

— Nul mieux que moi, Duchesse, ne connaît ce que cache souvent la façade dorée de nos fortunes parisiennes.

— D'ailleurs, la fortune de Roger, s'il est raisonnable autant que son père, ne fera que s'accroître. Pour ma part, je ne varie pas dans mes intentions. Inspirée par

mon esprit de justice, je léguerai à mon petit cousin les domaines qui me viennent de mon père...

M. Castang se confondit en remerciements, il fut interrompu par l'arrivée de nouveaux invités.

Il entraîna alors le Baron à l'écart et ces deux hommes pratiques s'absorbèrent en une sérieuse conversation.

Le maître d'hôtel, en annonçant le déjeuner, mit fin à leur conciliabule mais, déjà, ils avaient envisagé les principales clauses d'un contrat modèle.

Le fastueux repas, la longue séance musicale avaient pris fin, les derniers convives s'enfuyaient...

Au jardin d'hiver, contigu au boudoir, les fiancés s'attardèrent.

Jeanne rendit d'abord visite à ses oiseaux.

Dans l'atmosphère lourde de la serre qui rappelait la chaleur des Tropiques, les petits prisonniers, oublieux de leur captivité, pépiaient joyeusement et le clapotis du jet d'eau retombant dans une vasque de rocaille servait d'accompagnement à leurs chansons.

Près de cette vasque tapissée de capillaires, Jeanne et Max ébauchaient des projets d'avenir.

— Vous aimer chaque jour davantage, écarter de votre route les pierres qui pourraient blesser vos pieds menus, et satisfaire tous vos caprices, voilà l'avenir dont je rêve...

— Des caprices... Je tâcherai de n'en point avoir, mais nous unirons nos forces pour supporter les peines et accomplir nos devoirs.

— Combien j'admire, en dépit de vos dix-huit-ans radieux, de votre entrain et de votre gaîté, la facilité avec laquelle vous saisissez les côtés sérieux de l'existence.

— Mon frère a été pour moi un guide plein de sagesse et je me reproche...

— Votre frère est un profond penseur doublé d'un saint, et il possède en vous une si docile élève que je me trouve bien audacieux, moi si indigne, d'avoir osé prétendre à votre main. Enfin, je vous aimais, c'est là mon excuse, l'amour ne donne-t-il pas toutes les audaces !

La voix de Max tremblait.

Consciente de son trouble, Jeanne, anxieusement, regardait son fiancé.

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle.

En quoi, seriez-vous indigne ?

« Peut-être, parfois, avez-vous perdu de vue vos obligations envers Dieu.

« Soyez sans crainte, il vous pardonnera... mieux qu'à un autre même. Si jeune vous fûtes seul abandonné !... Seulement, il faudra vous montrer désormais courageux en face du devoir...

Le devoir... Max savait bien quel eût été son devoir !... Un désir ardent lui venait d'arracher son masque, de tomber aux genoux de sa fiancée, de tout lui avouer... Elle l'aimait... elle lui pardonnerait, et, quand même, lui tendrait peut-être la main « peut-être... » c'était seulement « peut-être » !...

Max contempla Jeanne ; elle lui parut plus gracieuse, plus irrésistible que jamais dans son élégante toilette dont le blanc pur faisait ressortir si joliment le rose de ses joues rondes.

— A l'avenir, dit-il, vous serez ma conscience et ma lumière, votre présence conjurera toutes les tentations.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

« A quel point j'ai expérimenté la véracité de cette parole.

« La solitude !... quelle atroce chose.

« Et cette sensation de solitude, je la ressentais davantage encore perdu en la grande cité américaine, qu'au milieu des savanes de la Californie.

« De la privation de toute affection combien n'ai-je point souffert ? Moi dont l'enfance fut si entourée, si choyée, trop sans doute !...

« Les gâteries excessives arment mal pour la vie.

« Mais, c'en est fini de l'isolement du cœur, puisque je vous ai rencontrée mon adorable petite fiancée ! Puisque vous m'avez fait l'aumône de votre tendresse ! »

Les lèvres du jeune homme se posèrent longuement sur la main blanche à laquelle brillait le rubis sanglant.

Cette petite main tremblait, et, sur les yeux couleur du ciel, un nuage passait.

Inconsciemment, par sympathie, Jeanne souffrait du mal dont souffrait Max, et en outre, une angoisse la saisissait à sentir son fiancé ainsi faible.

En celui qu'elles aiment, les femmes sont déçues de ne pas rencontrer un maître...

— Il faudra, au contraire, vouloir être fort pour me soutenir... pour me diriger, murmura la jeune fille qui répondait à sa pensée.

— Vouloir !... C'est difficile.

— Difficile ! à vous dont le père Prad vante l'énergie !

— Toute est relatif !... L'énergie d'un créole paraîtrait de l'indolence à un Anglo-Saxon !...

— Je tâcherai de relever votre courage, de fortifier le mien. Comment sans une volonté ferme arriverait-on à faire toujours son devoir !...

Jeanne serait sans pitié, pensait Max, la jeunesse est intransigeante... elle ne pardonnerait pas à ceux qui auraient faibli.

Alors, déterminé à céler son secret, il cueillit une branche de lilas blanc que le jet d'eau poudrait de poussière diamantée et l'offrit à sa fiancée en se payant d'un baiser.

Mais la Duchesse, du boudoir voisin, appela les jeunes gens auprès d'elle.

Et, bientôt, on s'absorba dans l'itinéraire du voyage de noce, un voyage qui préludant par la Côte d'Azur, devait s'achever en Algérie où Jeanne et son frère possédaient un domaine dans la province de Constantine.

Ce domaine, expliqua M^{me} de Lonato à Max avait été légué à ses neveux par Adrien de Chaverny le frère de leur mère. Peu fortuné, M. de Chaverny avait obtenu une concession là-bas ; il défricha et organisa de son mieux la culture. Malheureusement, il mourut encore jeune d'une insolation et la propriété, abandonnée à des hommes d'affaires, périclita ; malgré son importance elle ne donna plus que des revenus dérisoires.

— Voir en détail ce domaine, continua-t-elle, vous rendre compte du parti qu'on en pourrait tirer. Voici, mon cher Max, la mission qui vous incombe ; elle cons-

tituera la pratique de votre voyage de noce. En ce monde hélas ! à la poésie se mêle nécessairement la prose !...

Tandis que la Duchesse parlait ainsi, dans le hall de Marsac, où un grand poêle entretenait une douce chaleur, M. Castang entonnait un chant de triomphe.

— Entre Roger et Léone, ont été échangées des paroles qui valent des promesses, notre fils ma chère Lucienne vient de m'en faire la confidence.

« Et ces promesses sont, à l'avance, ratifiées par le Baron ! »

— Lui et vous aviez en effet aujourd'hui, des airs de conspirateurs. Vous dressiez probablement les clauses du contrat.

— Parfaitement ! Un contrat qui sera une aubaine pour Maître Arragon notre notaire !... Et Léonie, de son côté, approuve ce projet de mariage. De nouveau, devant le Baron, elle m'a promis les domaines de la Plaine. Ah ! nos enfants pourront faire bonne figure dans le pays !

« En plus de la fortune modeste qui lui vient de sa mère, M^{lle} Legros apportera à son mari une rente de trente mille francs promise par son père. Et après ce dernier, elle aura le triple !

« Quel rêve !...

« Avoue-le, Lucienne, j'ai su mener à bien notre barque ! »

— Et l'eau à votre moulin !

— N'es-tu pas heureuse de ce succès ?

— Je suis pour l'instant étonnée surtout que le Baron et sa fille se contentent de notre fils.

— Léone désire être mariée avant le duc Max... mon ami Legros m'a fait cette confidence... Quoi qu'il en soit, ne nous plaignons pas et bénissons ce caprice puisque l'aventure tourne à votre avantage.

— A la facilité de votre victoire, je soupçonne encore une autre cause.

— Voilà bien les femmes — les femmes imaginatives s'entend — les choses simples dépasseront toujours leur entendement !

« Il leur faut des complots, des mystères, des difficul-

tés : Roger est gentil, bien tourné, il a pu plaire à Léone, et le Baron est heureux de donner pour mari à sa fille un garçon sain de corps et d'esprit dont la fortune solide et les qualités pratiques sont des avantages qui ne courent point les rues.

« Voici la vérité ! Donc réjouis-toi avec nous sans aller chercher des poils aux œufs. »

— Non, je ne saurais me réjouir ! Vous connaissiez mon opinion au sujet de ce mariage, la dot — ou la rente, ce qui est une chose très différente, — qu'on donnera à M^{lle} Legros ne saurait modifier ma manière de voir. Je subirai la belle-fille de votre choix, je lui serai accueillante et bonne, ne me demandez pas davantage pour l'instant.

— Oh ! Je comprends ! Tu regrettes Jeanne. Une jeune dévote élevée à ton image...

« Hé bien ! C'est à mon tour d'être surpris ! Comment le duc de Lonato a-t-il pu préférer cette petite oie blanche à Napoléone !

« Il semble bien peu pratique le protégé de Léonie.

« Enfin, reprit M. Castang après un instant de silence, tout le monde ne saurait posséder comme moi un jugement sûr et un flair étonnant des affaires. »

— Permettez-moi, mon pauvre ami, de vous faire remarquer combien vous perdez de vue le seul but nécessaire, en organisant ces dites affaires comme si la vie de ce monde ne devait pas avoir de lendemain !

M^{me} Lucienne, sans relever la réponse ironique de son mari regagna sa chambre.

Et, bientôt, la nuit, une nuit glaciale de janvier laissa tomber ses voiles sur la déception de la pauvre mère et sur le double triomphe de la Duchesse de Lonato et de son cousin Castang.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Jean ! N'est-ce pas qu'il est beau mon fils... notre fils ! Quelle douceur à prononcer ces deux mots ! Et combien il me tardait de te présenter mon enfant.

Et dans la grande chambre claire où le soleil de juin caressait les rideaux de mousseline d'un berceau, la jeune Duchesse de Lonato montrait à son frère le bébé de deux mois qui dormait à poings fermés.

On l'a ondoyé dès sa naissance, j'aurais préféré qu'on le baptisât alors, mais ma tante s'y est opposée. Elle désirait attendre sans doute afin de préparer à loisir la fête d'aujourd'hui.

— Une cérémonie fastueuse s'il en fut. Quel déploiement de luxe ! Quelle pluie de dragées ! Les gamins de Montsur s'emploient certainement encore à les ramasser.

— Et quel festin !

— Digne du baptême d'un enfant royal. M. Castang a proclamé le menu supérieur à celui de tes fiançailles.

Au sujet de M. Castang, il m'a semblé que son triomphe, à l'encontre de celui de ma tante n'allait pas en progressant.

— Cet homme pratique ne peut que souffrir de la vie mondaine, nécessairement fort coûteuse, que Léone impose à son mari. Ce dernier, en outre, néglige la surveillance de sa fortune.

« Et, pour comble de malheur, le contrôle de cette

fortune échappe au prudent et avisé propriétaire de Marsac. Léone n'entend pas vivre en tutelle et traite ses beaux-parents de la façon dont elle traitait son père. »

— Pauvre M^{me} Lucienne ! Je m'explique sa tristesse.

— Une tristesse prévue ! Une tristesse qui ne fera qu'augmenter, je le crains. Beaucoup de menaces d'orage montent au ciel de nos amis !

— Et dans ton ciel, ma petite sœur monte-t-il aussi des nuages ?

— Pas un seul nuage ! Je suis parfaitement heureuse ! Comment ne le serais-je pas ! j'aime profondément mon mari. Et mon amour est partagé, Max est le plus doux, le plus aimable des compagnons, trop aimable, puis-je dire, car il me gêne outrageusement. Enfin je tâche de réagir et de lutter contre mes défauts qui, traités ainsi, auraient des tendances à se développer.

Sans répondre, Jean considérait ce petit Napoléon-Henri, si frêle encore, qui devait continuer la race du grand Querac. Le bébé dormait toujours, et, insoucieux de ses grandeurs futures, riait aux anges.

Alors Jeanne tira les persiennes, rabattit le rideau de mousseline sonna Rosette, désormais constituée la gardienne du nouveau-né, et, avec son frère, gagna le salon vert où se trouvaient la Duchesse et Max.

La tête appuyée au dossier de son fauteuil armorié, la maîtresse de céans, les yeux à demi-clos se reposait des fatigues de la journée, mais un triomphant sourire errait encore sur ses lèvres.

A l'autre extrémité de la vaste pièce, le duc de Lonato jouait une mélancolique mélodie créole.

Il eut un regard d'adoration pour sa femme, tout en continuant de jouer.

Cette musique dolente, triste semblait peu en harmonie avec la joie qu'on eût supposé devoir emplir l'âme du jeune père en un tel jour.

— Max ne joue jamais que des airs poignants. Cela me peine. Aurait-il la nostalgie de son pays ? A sa mélancolie réelle, je ne vois pourtant aucune cause !

Le séminariste ne répondit pas à cette réflexion de sa sœur et vint s'asseoir près de la Duchesse.

— Jean, dit celle-ci, il est arrivé une lettre à ton adresse ! La voici, sur le plateau, avec mon courrier que je n'ai pas encore dépouillé.

— C'est sans doute une lettre du père Prad, dit Jeanne en tendant la missive à son frère ; elle porte le timbre de la Havane... mais combien elle est lourde.

— Le novice ouvrit le pli, en retira une enveloppe qu'il posa sur la table et quelques feuillets dont il commença la lecture.

— C'est en effet le père Prad qui m'écrit, il m'envoie par pli séparé une photographie de ton mari et trois de ses lettres au père Dabon.

— Ce père Dabon est bien celui qu'avait particulièrement connu Max !

— Parfaitement, ma tante, Le Père Prad ajoute : que ce religieux ayant recouvert sa lucidité durant les derniers jours de sa vie, son supérieur en profita pour lui transmettre notre demande de renseignements.

Et le vieux Jésuite, en guise de réponse a livré ces trois lettres et cette photographie que le père Prad m'adresse afin de me montrer sa bonne volonté.

— Des lettres bien inutiles aujourd'hui, ajouta Jeanne. quant à la photographie, elle me procurera le plaisir de voir l'image de mon mari durant son adolescence.

« Tu permets ? Jean. »

Et sans attendre la réponse de son frère, la jeune femme, saisit l'enveloppe ; longuement, elle considéra la photographie qu'elle en retira, lut et relut la dédicace, puis elle passa aux feuillets déjà jaunis.

Grandissant de seconde en seconde, une expression d'égarément envahissait le visage tout à l'heure si radieux.

« Deviendrais-je folle ! Ce n'est pas l'image de mon mari... s'écria-t-elle en portant la main à ses tempes. »

Ce cri fit accourir Max.

Déjà la Duchesse saisissait la photographie et les lettres.

— Que vois-je, disait-elle avec stupeur. Quelle est cette énigme, cet imbroglio.

« Cette photographie ne rappelle en rien vos traits

Elle rappellerait mieux ceux de Jean !

« Et la dédicace, pas plus que les lettres signées Max Queyrac de Lonato ne sont écrites de votre main. »

Le Créole gardait un silence obstiné, tandis que la Générale, domptant son agitation s'appliquait à lire les lettres.

« Imposteur, misérable, cria-t-elle enfin, vous vous êtes joué de moi, vous n'êtes point Max de Lonato, mais bien le fils de son régisseur.

« Tenez lisez... là au bas de cette page l'accusation portée par vous-même. »

Et, sous les yeux du malheureux, la Duchesse, impitoyable, étalait trois lignes signées Luiz Fronsac, trois lignes en post-criptum à l'une des lettres du Comte de Lonato au religieux.

— C'est vrai !... dut avouer le jeune homme je vous ai trompés, car je suis bien Luiz Fronsac. Max m'avait légué en mourant, par un testament que je vous montrerai son nom, son titre et sa fortune, mais cela ne constituait pas le droit d'abuser, de votre bonne foi, de dissimuler...

« J'ai décliné votre offre d'abord, souvenez-vous en, Madame, puis, cédant à vos instances, je suis venu attiré par l'espoir de trouver ici une famille et une situation ce qui flattait à la fois mon besoin d'affection et mon indolence.

« Ici ma conscience subit de nouvelles luttes, en présence de votre bonté, des soupçons de mon beau-frère, j'aurais voulu avouer : la crainte de perdre mon adorée Jeanne a seule mis un sceau à mes lèvres.

« Oh ! Jeanne ne sois pas sans pitié !... ajouta le jeune homme en se laissant glisser aux genoux de sa femme. »

Celle-ci inclina la tête en un geste de pardon, mais ses forces la trahirent, son visage devint plus pâle, ses doux yeux se fermèrent.

Et, pour un instant, elle perdit la notion de sa souffrance.

La Duchesse pria Max de se retirer, elle fit disparaître les fatales preuves, puis elle sonna.

Et, un moment plus tard, tandis qu'on courait préve-

nir le docteur, la Générale et Rosette s'empressaient auprès de la jeune femme.

— Cherche ce misérable avait dit M^{me} de Lonato à son neveu.

« J'ai lu du désespoir dans ses yeux ; fais le lui entendre ; Il doit nous épargner un scandale !

« Qu'il reste dans son appartement. Pour nos gens, il sera malade d'inquiétude. »

Max, l'œil hagard et bouleversé à faire pitié, errait sur la galerie.

Jean l'y retrouva, et, le saisissant par le bras, l'entraîna vers la chambre la plus proche qui se trouvait être celle du maréchal.

Le créole se laissa tomber sur un fauteuil et y demeura inerte.

Son beau-frère, resté debout, considérait cet homme qui, on n'en pouvait douter, gravissait un calvaire.

Ah ! combien mes pressentiments et mes soupçons se trouvent justifiés, pensait le séminariste.

Et à évoquer l'outrage infligé à sa sœur et à tous ceux de sa race, Jean sentait une colère violente bouillonner en lui.

Les yeux attirés maintenant par les souvenirs glorieux conquis par Queyrac le Rouge et légués, avec un nom illustre à des descendants dignes de lui, le jeune homme croyait entendre les voix de ces héros s'élever, irrités pour chasser l'imposteur.

« Si j'étais encore un soldat français, songea-t-il, je vengerais cette offense... mais je suis maintenant soldat du Christ !

« Soldat de celui qui supporta les humiliations, les souffrances et la mort pour le salut des pécheurs ! »

Jean se rapprocha de son beau-frère et, appuyant la main à son épaule lui dit :

— Ouvrez-moi votre cœur, ne serai-je pas bientôt du nombre de ceux que Dieu appelle à tout entendre... et à tout absoudre !

— Comment pouvez-vous me parler ainsi ! J'ai été lâche... faible... menteur !

« Et, doublement, vous devez me mépriser, car vous



aviez soupçonné mes mensonges... vous m'aviez tendu la main afin de m'aider à sortir du borbier dans lequel je m'enlizais.

« Je n'étais pas fait, semblait-il pour mener cette vie et traîner de tels remords. Je pratiquais mal ma religion, mais je croyais en Dieu et, surtout, je portais en moi la certitude que le châtement viendrait bientôt.

« Au reste le châtement s'est attaché à moi le jour de ma faute !...

« Vous me demandez ma confession, je vous la ferai pleine et entière mais, auparavant, par pitié, prenez des nouvelles de Jeanne !... »

Le séminariste sortit et revint un moment plus tard.
— Votre femme est mieux, dit-il ; le docteur attribue la syncope aux fatigues de ce jour ; il ordonne un repos absolu. Rosette seule pénétrera près de la malade ; j'ai donc le loisir de vous entendre :

— D'abord, commença Max, je dois vous faire connaître quels furent mes véritables parents.

« Mon arrière grand-père, Louis de Fronsac était un Toulousain ; d'origine gasconne, sa famille possédait des titres de noblesse. Il émigra en 93 et rentra en France après dix ans d'exil. Joueur et prodigue, il dépensa et au delà la fortune que lui apporta sa femme et mourut criblé de dettes.

« Sans hésiter, mon grand-père sacrifia un héritage qu'il venait de faire, fit honneur à tous les engagements de son père et s'expatria.

« A Porto-Rico, où il débarqua, il trouva une bonne situation comme régisseur chez un riche planteur, le Comte de Lonato. Il épousa une créole et mourut fort jeune laissant un fils âgé de cinq ans qui fut mon père.

« Les Lonato firent élever et instruire cet enfant et, quand il eut atteint l'âge d'homme, il occupa chez eux, avec zèle et intelligence, les fonctions d'intendant.

« Lui aussi se maria avec une créole espagnole, bonne et douce, qui demeura très délicate de santé depuis ma naissance ; je fus élevé avec les enfants du Comte José de Lonato, et je me liai intimement avec l'aîné de ses fils qui était exactement de mon âge.

« Mon enfance fut choyée entre toutes, ma mère m'aimait jusqu'à la faiblesse, et mon père, très occupé, ne pouvait remédier qu'imparfaitement à ces gâteries exagérées.

« Enfin, je quittai Porto-Rico pour suivre Max au collège de la Havane, sans avoir connu la souffrance sans avoir même vu l'un de mes désirs insatisfaits.

« Brusquement, tout changea... vous avez su comment, en une heure, mon ami et moi perdîmes tout...

« Vous connaissez notre exode vers l'Amérique vous savez comment, grâce à l'énergie de Max, à son intelligence, à son activité nos affaires prospéraient.

« La mort de mon ami, le reste de ma triste histoire vous sont connus aussi...

Max se leva, ouvrit le secrétaire Empire qui était resté à sa disposition et choisit, parmi une liasse de papiers une feuille de parchemin qu'il tendit à Jean.

« Lisez ce testament, dit-il vous, verrez que, sur un point au moins je suis véridique. »

Voici ce que lut le novice :

« Moi, Max Queyrac, Comte de Lonato, en pleine possession de mes facultés, je déclare léguer à Luiz de Fron-sac, tout ce que je possède, c'est-à-dire mon nom, mon titre et ma fortune.

« Puissent ces avantages que je voudrais plus grands procurer à mon cher ami la possibilité de se créer un foyer ».

Suivaient la date et la signature du Comte de Lonato.

— Mon ami mourut dans mes bras peu d'heures après avoir tracé ces lignes :

« Vends nos terres, m'avait-il dit, la solitude ne te vaudrait rien, tâche de bien te marier. A ta nature hésitante et faible, mais affectueuse, il faut un soutien un guide, il faut un foyer. »

« La concession avait été achetée au nom de Max, mais, en ces pays perdus où nous fréquentions seulement des Indiens et des Chinois, nul ne distinguait nos personnalités ; afin de m'éviter des démarches et des complications, je trouvai plus simple de me substituer à mon ami. »

— Ce fut votre premier pas vers la faute.

— C'est vrai... Cependant, j'avais juré à Max mourant de ne pas dilapider la petite fortune que nous avions acquise, désireux de tenir mon serment, je gagnai Cincinnati et j'entrai dans une grande maison de commerce

— Toujours sous le nom de Max de Lonato ?

— Toujours !

— C'est alors que vous eussiez dû faire rendre un jugement.

— J'aurais désiré régulariser ma situation mais je n'osais.

— Dans la crainte qu'on ne découvrit le faux dont vous vous étiez rendu coupable !... Voyez à quelles fautes graves peut entraîner une indécatesse.

— C'est bien vrai ! Car, lorsque je fus mis en relation avec votre tante, le consul de France et l'évêque de Cincinnati qui servirent d'intermédiaires entre nous, voyant en moi le Comte de Lotano, insistèrent beaucoup pour me décider à accepter la proposition qu'on me faisait.

« La tentation fut trop forte !

« Néanmoins, en venant en France, je puis vous l'affirmer, je ne croyais léser personne... et j'ignorais l'existence de votre sœur.

« Cette existence, je l'appris le soir de mon arrivée.

« Ma première nuit dans cette chambre fut une nuit affreuse. Au milieu de ces souvenirs glorieux, en parcourant les mémoires du soldat sans reproche, des mémoires qu'on semblait avoir déposés là pour aviver mes remords je compris l'indignité de ma conduite et je me jurai de disparaître.

« Mais le lendemain, à l'aube, je rencontrai votre sœur, à voir et l'aimer fut une même chose.

« Oui, à première vue elle me conquit au point que je n'eus plus la force de m'éloigner.

« Parfois, au contact de l'innocence, de la sincérité, de la droiture de ma bien-aimée, j'ai été tenté de déposer mon masque, puis la crainte de perdre Jeanne dominait tout... Et, ainsi le jour de notre mariage arriva.

« J'ai dû paraître le plus favorisé des hommes... en

réalité, à part quelques rares instants d'oubli, j'ai enduré un martyre.

« Que de fois ne me suis-je pas remémoré une légende créole que ma mère me contait, en grands détails, au temps où j'étais un innocent enfant ; la légende du flamant d'argent.

« Le flamant d'argent est un oiseau merveilleux, disait le conte, on ne le trouve que dans les forêts des Antilles, la capture en est infiniment difficile, mais, si après de multiples efforts, on parvient à le saisir, sa possession procure des trésors fabuleux. »

« Seulement tous ces trésors ne sauraient profiter qu'à l'homme digne par ses vertus, de posséder le bonheur. »

« Je l'avais trouvé, moi, le flamant d'argent. Le cœur de Jeanne n'est-il pas un trésor plus précieux que l'apaga fabuleux du petit oiseau des Iles.

« Mais, parce que j'étais indigne, posséder ce trésor a causé mon malheur ! ... Et celui de ma femme... »

Que comptez-vous faire ?... demanda Jean après un instant de silence.

— Je vais m'éloigner... je vais disparaître... disparaître à tout jamais...

« Riche, veuve, Jeanne m'oublierait, je l'espère et pourrait encore être heureuse un jour... Quant à l'enfant, vous aurez pitié de lui en songeant à son innocence... »

— Alors en réparation de votre faute, vous songez à la fuite... à la fuite suprême !... Au suicide !... Cette ressource des lâches... A votre femme, à votre enfant, vous laisseriez le déshonneur et l'abandon...

— Jean ! Vous êtes bon, ne vous montrez pas impitoyable. Croyez-le, il me faudra du courage pour les quitter, mais, en conscience, je vous le jure... pour réparer ma faute, je ne trouve rien... rien autre que la mort !

— Votre jugement s'égare : Votre résolution est antichrétienne ! De ce chef, *à priori*, je la combats.

« Donc, si vous voulez que je croie à la sincérité de vos regrets, vous allez me faire le serment de ne pas attenter à vos jours, ce serment, je vous le demande au nom de

vos parents et au nom de ce Max de Lonato, qui, avec tant de raison, se méfiait de votre faiblesse... »

Max hésitait.

Un combat se livrait en lui, un combat si violent que la sueur en perlait à son front.

— Revoir Jeanne supporter son mépris ! Songez que j'ai tué son amour et sa confiance !...

— Il le faut ! Ou je vous abandonne.

— Hé bien ! Alors, je vous obéis ! Je jure de renoncer au suicide. Mais Seigneur qu'advient-il de nous ?

— Attendez la décision de votre femme, seule, elle a, il me semble, le droit de statuer sur votre sort !

« Prions Dieu de l'éclairer... Et comptez sur son cœur et son respect du devoir conclut Jean en se retirant.

II

La soirée s'achevait. Jean, accoudé à la fenêtre du petit salon songeait aux tristes événements dont la journée avait été marquée, lorsque sa tante vint le rejoindre.

— Ta sœur dit-elle, grâce à un calmant énergique s'est enfin endormie, depuis plus d'une heure, elle repose, et j'ai pu m'expliquer, ajouta la Duchesse, de nouveau en possession de toute sa dignité, avec ce misérable qui osa se jouer de moi !

« Avant de pénétrer dans la chambre vénérée (Ou à cause de nos gens, j'ai dû laisser cet imposteur) j'avais préparé mon plan, je l'ai exposé avec calme et le coupable a dû se soumettre. »

— Me permettez-vous, ma tante, de vous demander quel est ce plan ?

— Dans quelques jours, prétextant une affaire importante, ton beau-frère partira pour les Antilles.

« Etant donné qu'il excelle en tous les genres de dissimulation, il lui sera facile, parvenu là-bas, d'inventer une mise en scène pouvant accréditer un accident mortel tel... son chapeau et son manteau abandonnés en évidence sur le bord d'une rivière ou de la mer... »

— Avec une carte de visite dans la poche du manteau n'est-ce pas ?

— Naturellement : Ce misérable ne sera pas en peine pour jouer cette comédie. « Lui disparu, Jeanne passerait pour veuve. Et nous élèverions l'enfant, un innocent qui, après tout, est un Lonato par sa mère.

— Et son père que deviendrait-il ?

— Sous un nom obscur, il irait se perdre au Brésil, ou en tout autre pays. Il a des ressources ; je lui ferais par-

venir d'autres fonds, lorsque sa disparition serait bien établie.

— Pour le public... Mais pour sa femme ?

— Jeanne croirait aussi son mari mort.

— Et dans ce cas, ma tante, avez-vous envisagé les dangers qui pourraient naître de la situation fautive dans laquelle vous placeriez ma sœur ? Jeanne n'a pas vingt ans, savez-vous si de nouveau son cœur ne parlerait pas ?

— La pauvre enfant aurait été assez malheureuse pour être à tout jamais guérie du désir de contracter une seconde union !

« D'ailleurs, dut-elle souffrir de son isolement, tout est préférable au scandale que causerait la révélation de la vérité. Cette publicité entraînerait, je le crois, si on le voulait, l'annulation de ce mariage... mais Jeanne, à cause de son fils, refuserait de recourir à cette extrémité... Tu le vois, mon plan est le seul acceptable !... Ah ! Luiz Fronsac s'était peut-être vanté que je me laisserais apitoyer. Quelle erreur !... »

« La Duchesse de Lonato veut bien secourir les pécheurs, mais elle se refuse à faire sa société de ces gens-là !... »

« Ah ! Le misérable ! Comme je vais le précipiter du piédestal sur lequel je l'avais élevé. »

— Un peu imprudemment ma tante.

— Pouvais-je soupçonner pareille duplicité !

— Non, mais vous auriez pu, ainsi que je vous en priai, prendre le temps de mieux connaître cet étranger avant de le réunir à ma sœur sous votre toit. Enfin ne récriminons pas, le passé est le passé !

« Soumettons-nous à la volonté de Dieu, et, surtout, ne nous permettons point de juger notre prochain et de sévir contre lui ! »

« A mon avis, jeter par vengeance, ce malheureux dans le désespoir serait une action aussi coupable que celle dont il a chargé sa conscience. »

« Vraisemblablement, étant donné sa nature faible, si Max ne se donnait pas la mort, il chercherait l'oubli par tous les moyens... et courrait le risque de rouler vers des

abîmes de misère où, certainement, sombrerait son âme or, ma tante, si tuer un homme constitue un crime, que serait-ce de tuer une âme ! »

— Prétendrais-tu m'imposer l'obligation de garder ce misérable sous mon toit ? Devrais-je m'asseoir matin et soir en face de lui ! Non ! Mille fois non ! La Duchesse de Lonato ne saurait pactiser avec la honte !

— Après leur avoir remis des fautes rachetées par un sincère repentir, le Christ, c'est-à-dire la sainteté même, n'a point dédaigné de s'asseoir parmi des pécheurs et des pécheresses.

— Hé bien ! Je pardonnerai à Luiz Fronsac. Je lui donnerai de l'argent. Je tiendrai secrète sa félonie.

— Cela ne serait pas assez ma tante : Cette pierre de touche à laquelle vous faisiez allusion au moment de mon entrée au noviciat, c'est aujourd'hui que vous la rencontrez vraiment ! Et, demain, votre foi de chrétienne devra lutter contre votre orgueil de femme.

— Voyons, Jean ! je rêve ! Est-ce vraiment toi, toi le descendant du grand Queyrac, auquel tu ressembles, qui te fais l'avocat de cet intrigant. « Tu as hérité des cheveux roux de ton aïeul, mais sa noble fierté qu'en fais-tu ?

— La fierté de notre nom... je crois cependant la posséder ?...

« Je souffre de l'affreuse découverte !...

« Et si j'étais un incroyant, j'eusse brisé de ma main celui qui nous a trompés, et chose plus grave, qui a, si cruellement brisé le cœur de ma pauvre Jeanne.

« Aujourd'hui même, croyez-le, j'ai dû lutter contre le désir d'écraser ce malheureux, mais, je me suis souvenu que, bientôt, je serai l'un des ministres de ce Christ tout puissant et tout miséricordieux qui fonda la loi de l'humilité, d'amour et de pardon, l'un des ministres du Maître qui, souvent, permit le triomphe apparent de l'esprit du mal afin de donner au pécheur le temps de se repentir. »

— Avec de pareils raisonnements, mis en pratique, on faciliterait singulièrement le triomphe des méchants.

— Ici un fait particulier nous occupe. Mais, en général, je ne suis pas de ceux qui désertent l'arène. Contre les

perfides menées des impies, les disciples de Jésus-Christ doivent lutter sans défaillance, dussent-ils en cette croisade nouvelle, sacrifier en vue de la victoire, leur amour de la tranquillité et tous leurs intérêts humains !

« Le cas qui nous occupe, je vous le répète, ma tante est tout différent : Max n'est point un meneur ; il n'est même pas un athée. C'est seulement un être faible qui a succombé à la tentation, pour ne pas avoir demandé le secours de la grâce.

« Tel que nous le connaissons, il serait un homme à la mer si sa femme l'abandonnait, or cet homme est le père de l'enfant de Jeanne, le père du petit-fils de mes parents si regrettés.

« Voici pourquoi, même en me plaçant au point de vue humain, jamais je ne conseillerai à ma sœur d'abandonner son mari ; au reste, comme je le disais tout à l'heure à Max, attendons la décision de Jeanne et jusque-là prions Dieu de l'inspirer. »

III

Les yeux bleus de Jeanne semblaient à tout jamais avoir perdu leur expression joyeuse, et sa démarche, toute sa légèreté quand le lendemain matin, elle pénétra dans la bibliothèque où sa tante et son frère l'attendaient.

Sur l'un des fauteuils à haut dossier, elle se laissa tomber et la tête appuyée au cuir fauve, elle tâcha d'écouter la Duchesse qui, d'une voix un peu hésitante exposait en partie le plan imposé au traître.

— Tu as beaucoup de chagrin, ma pauvre enfant, ajouta-t-elle en voyant des larmes sillonner les joues pâlies de la jeune femme, ce chagrin, je le partage et voudrais te l'enlever, mais, crois-en mon expérience, le temps est un grand maître ; peu à peu, il atténuera ta douleur, et tu finiras, si impossible que cela te paraisse, par trouver quelques douceurs à ta vie solitaire de jeune veuve...

— Comment, ma tante, pouvez-vous me supposer capable de jouer semblable comédie ! Capable de laisser mon mari à toutes les tentations que peut inspirer le désespoir. Et, avec cette pensée, vous me jugeriez capable aussi de trouver quelque douceur à ma vie solitaire de jeune veuve.

Jean, je te le demande, que dois-je faire ? Mon devoir hier était doux, aujourd'hui, il apparaît pénible, dois-je pour cela cesser de l'accomplir ?

— Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune la femme chrétienne se doit à son époux. Partout, pour toi, ma pauvre enfant, j'entrevois des souffrances, mais ces épreuves, chrétiennement supportées, te seront profitables dans l'autre monde... et même dans celui-ci, le témoignage de ta conscience, la satisfaction du devoir

accompli me semblent, pour l'instant, les seules espérances que tu puisses concevoir...

— Une femme chrétienne se doit à son époux, admettons-le, mais, ce Luiz Fronsac, marié sous un faux nom, est-il seulement ton légitime époux ?... Tu épousais le Comte de Lonato, non cet imposteur.

— J'épousais l'homme que j'aimais, ma tante, j'ai juré devant Dieu de lui être fidèle ; il est le père de mon enfant ; ce sont là des liens que je juge indestructibles, cependant, en effet, nous devons sans doute régulariser cette situation !...

Nous consulterons ceux qui ont mission de prononcer en cette matière, et, une fois éclairés, dans une possession anglaise, avec le concours d'un prêtre de mes amis il serait possible de faire bénir de nouveau votre union...

— Et, après ce voyage, Jeanne et son mari reviendraient ici, tout simplement !...

« A votre tour, pouvez-vous croire que je garderai ce misérable sous mon toit, ce misérable Luiz Fronsac, car, il faudra aussi, sans doute, qu'il reprenne son nom ! La dignité de ma vie m'a valu l'estime publique je ne vais pas m'exposer à devenir la risée d'un pays !

« Et cela pourquoi !... Pour récompenser le vice ? car vous ne faites point autre chose en protégeant ce misérable. »

— Nous tâcherons, uniquement, ma tante, de réparer le mal dans la mesure de nos moyens.

« Si Max avait commis un crime ou un délit qu'un innocent expierait, ou pourrait expier en son lieu et place notre devoir serait de dénoncer le véritable coupable et nous ne faiblirions point à ce devoir, si atroce fut-il. Mais, seuls nous sommes atteints ! Et seul aussi moi l'unique descendant de Queyrac le Rouge je puis ratifier le don fait autrefois à son ami par le dernier des Lonato de la branche cadette. »

— Oh ! Jean, tu ferais cela ! s'écria Jeanne en saisissant les mains de son frère pour les porter à ses lèvres.

— Jean tu manques de fierté, tu abduques le culte légitime dû à un nom illustre, moins que moi tu ressens l'injure infligée à nos héros !

— Les morts que vous évoquez, furent tous de bons chrétiens. Et c'est aujourd'hui, croyez-le ma tante les seuls titres de gloire qui leur importent. Comme nous, ces chrétiens eussent ressenti l'offense, mais, comme nous également, ils se seraient montrés miséricordieux.

« La mère du maréchal Queyrac, une humble petite bourgeoise qui, elle aussi, se nommait Jeanne, répétait souvent, à son fils quand il partait pour l'armée :

— Mon enfant, avant tout, souviens-t-en, tu as une âme à sauver !

« Et, si ton devoir de chrétien se trouvait d'un côté et, d'un autre, ce qu'on est convenu de nommer l'honneur humain, songe aux promesses de ton baptême et sacrifie l'honneur même au devoir ! »

— Ces paroles d'une aïeule, dont je porte le nom, je les avais méditées parfois, mais, aujourd'hui, il me le semble, c'est à moi qu'elle les adresse.

— Voici un sentiment exagéré ! Et il n'est pas dit que le fils de Jeanne Queyrac ait constamment sur ce point suivi les avis maternels.

— Plusieurs faits dans la vie du grand ancêtre semblent le prouver. En particulier celui-ci : Un jour, en public, un officier le provoqua brutalement, à l'envi ses camarades le poussèrent à demander une réparation par les armes. Queyrac le Rouge arrachant son dolman, montra les cicatrices, qui zébraient sa poitrine et ses bras : « Pour la France, s'écria-t-il, j'ai cent fois exposé ma vie, pour ma patrie, je suis prêt encore à courir au trépas, mais je ne me battraï pas en duel, parce que je suis chrétien ! »

— Ce jour-là ma tante, notre aïeul sacrifia l'honneur humain au devoir. »

— Vous n'arriverez pas à me convaincre. Tous les deux, vous êtes des enfants et ne connaissez rien à la vie pratique.

« Hé bien, avec l'expérience de mes cheveux blancs, je vous dis ceci :

« Jeanne le premier moment d'enthousiasme passé ressentira pleinement l'insulte qui lui a été faite, n'ayant plus confiance en son mari, elle ne saurait l'aimer, forcé-

ment, elle sera moins aimable, pour cela, pour éviter une présence qui lui rappellerait sa honte et ses remords, cet homme fuira son foyer, et en cherchant à s'étourdir ailleurs donnera à son fils les plus déplorables exemples : ainsi, après bien des souffrances et des humiliations, vous en viendrez à faire ce que je vous conseillais aujourd'hui à vous séparer !... »

— Jamais ! je ne provoquerai cette séparation. Max n'aura pas à fuir son foyer, je saurai me vaincre et montrer à mon mari un visage accueillant.

— Va donc vers ta destinée, mais ne compte pas sur moi pour te faciliter ce que je nomme une compromission honteuse, tu dédaignes mes conseils, tu fais fi de mon affection, libre à toi, mais en revanche libre à moi de fermer ma porte à cet intrigant...

— Oh ! ma tante, vous me chassez, vous m'abandonnez !...

— Je chasse Luiz Fronsac ! Et c'est toi qui m'abandonnes et me préfères cet intrus.

Je t'offrais, avec mes gâteries, ma tendresse et plus tard ma fortune, une vie de luxe et de calme. Tu refuses tous ces avantages, tu leur préfères une existence précaire, médiocre... peut-être la misère...

« Encore une fois, tu es libre, mais je le suis aussi... et je ne veux plus avoir rien de commun avec ce créole maudit.

« Je vais m'absenter... je reviendrai seulement au moment de votre départ... Puis, tout sera fini entre nous. Cependant, durant les premiers mois, pour le public je te prierai de me donner parfois de tes nouvelles, ensuite je trouverai un prétexte à notre brouille et tout commerce épistolaire cessera entre nous. Car tu voudrais me parler d'un homme dont je ne veux plus entendre prononcer le nom. »

— Elle me chasse, s'écria Jeanne quand la Duchesse se fut éloignée.

« Oh ! Jean combien cette attitude me peine. Je connaissais l'orgueil, la vanité de notre tante, mais j'avais confiance en son affection. »

— Ma tante t'aimait. Elle te reviendra un jour ! Moi je te reste, ma petite sœur. Et Dieu n'est-il pas toujours là !

— Oh ! combien son secours m'est utile ! Jean c'est si atroce de ne plus pouvoir estimer le mari auquel on avait donné tout son cœur ! Quelle sera maintenant loin de toi, ma solitude morale !... Combien je vais souffrir !

— Cette souffrance, regarde là en face... mais que ce soit toujours avec la volonté ferme de la dominer.

« Tu devras dompter ton indignation, tu devras commander à ton visage et peser tes paroles.

« De ton attitude dépend certainement le relèvement moral de ton mari. Or, sauver une âme, quoi de plus beau ? »

— Comment moi, faible enfant pourrai-je accomplir une aussi noble mission.

— Tu ne seras plus une faible enfant... Tu t'appuieras sur Dieu. Ton mari t'aime, c'est une force et le pardon en est une autre !

« La douleur, cette suprême pierre de touche, va te révéler à toi-même. L'héroïsme n'éclôt pas seulement sur les champs de bataille et, j'en ai la certitude, ma chère petite sœur se montrera digne des héros dont elle descend. »

— Tu as raison, mon Jean, je veux être digne de nos ancêtres, digne de mon frère ; je veux t'obéir sans plus tarder, je vais voir Max !

Mais toi tu vas prier pour moi !

— Va mon enfant, répondit le jeune homme posant ses lèvres sur le front de sa sœur et bon courage !...

Accoudé au bureau d'ébène, le séminariste se recueillait, mais la prière ne montait pas encore à ses lèvres et, sous ses cheveux fauves son visage paraissait livide.

Mon Dieu, mon Dieu, pensait-il, j'ai envoyé ma sœur vers cet homme...

Cependant quelle révolte gronde en moi...

Pardonnez ainsi !... Ce titre, ce nom, je vous les avais sacrifiés presque avec bonheur, mais combien il est dur de les abandonner à ce misérable...

« L'humiliation m'était nécessaire sans doute... Inconsciemment, peut-être, je prisais trop encore ces hochets de gloire !... »

Alors les mains de Jean de Lonato se joignirent et, ardemment, il pria :

IV

Pendant ce temps, arrêtée devant la porte de la chambre du maréchal, Jeanne demeurait hésitante.

Son cœur battait, éperdu, et, en nouant convulsivement ses doigts, elle se répétait :

Jamais ! Non jamais ! je n'aurai le courage de le revoir

Mais soudain, la tête blonde se releva et une lueur de vaillance passa dans les yeux bleus.

« Suis-je oui ou non une chrétienne, murmura-t-elle suis-je une fille de soldats !... »

Doucement la jeune femme ouvrit la porte et, d'une main qui ne tremblait plus, la referma.

Dans la vaste pièce dont les persiennes n'avaient point été ouvertes. Max, prétextant une affreuse migraine demeurait affalé sur un fauteuil.

Au bruit des pas légers, il n'ouvrit pas les yeux, mais, sur son visage l'expression douloureuse s'accentua.

Avec une angoisse indicible, Jeanne considérait cette loque humaine, et sa tentative de relèvement moral lui semblait condamnée à l'avance.

Cependant, elle dompta cette impression.

— Max, dit-elle, c'est moi !

— Toi !... Vous ! Jeanne ! Vous venez vers moi ! Sans doute c'est pour me crier votre mépris. « Ce mépris, vos insultes, je les mérite, mais je vais disparaître... jamais plus vous ne me reverrez... Alors, par pitié, épargnez-moi. » Permettez que dans la nuit où je vais tomber, j'emporte une douce image. Votre souvenir sera la seule lueur éclairant les ténèbres dans lesquelles je devrai marcher.

« Ah ! si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez que je pleure seulement sur vous, Jeanne ! »

Jeanne ! Dites-moi, par pitié, que du moins vous ne doutez pas de mon misérable amour. Dites-moi que... plus tard... lorsque je serai loin, vous me pardonnerez. Et alors, sans un mot de plainte, j'accepterai l'expiation que vous m'imposerez... Au reste, la plus terrible des expiations... n'est-ce pas de vous perdre. »

— Vous ne partirez pas, Max, ou, plutôt quand vous partirez notre enfant et moi vous suivrons : l'expiation vous la trouverez dans vos remords... et dans ce que je souffre à cause de vous...

Et, en quelques mots, Jeanne mit son mari au courant de ce qu'elle avait décidé, d'après les conseils de son frère.

— Vous consentiriez à ne pas séparer votre sort du mien ! Vous consentiriez à vous expatrier, vous renoncerez à un avenir assuré, au luxe du château de Montsur, pourquoi ?... Oh ! dites-moi pourquoi ?...

— Parce que je suis chrétienne, d'abord et que mon cœur s'attache à vous... Ensuite, je ne me sens pas le courage d'abandonner, de livrer au désespoir le père de mon enfant, l'homme auquel j'avais donné toute ma confiance et tout mon amour.

« Cette confiance, cet amour, ils sont cruellement atteints, mais, je le sens si vous vouliez expier, ils pourraient revivre... »

— Comment pourrais-je effacer le passé ?...

— Vous ne l'effacerez pas. Il est ineffaçable mais vous le rachèterez. D'abord, en remplaçant vos vagues croyances, non exemptes de superstition, par une religion vraie. Ensuite en surmontant votre indolence, en devenant un homme énergique, travailleur, semblable à celui qui vous a légué son nom. Votre réhabilitation, votre régénération, voilà ce que je vous impose, ce que je vous supplie de m'accorder en échange de mon pardon.

« Voulez-vous ? Croyez-vous pouvoir me promettre cette réparation ? »

— Soutenu par vous j'aurai tous les courages...

— J'ai foi en vos promesses... Puisse Dieu bénir notre existence nouvelle... Cette existence qui s'écoulera dans

ce coin de l'Afrique où vécut un grand saint qui lui même réforma sa vie.

Le regard de Jeanne exprimait une foi rayonnante. tandis que, avec un remerciement passionné, Max osait porter à ses lèvres la main qui, si vaillamment, se tendait vers lui.

Le long de la grande allée, huit jours plus tard, Jeanne de Lonato reconduisait M^{me} Castang. Près de la grille les deux femmes s'arrêtèrent.

— Adieu, ma chère enfant, tu vas cruellement me manquer, et, loin de toi, l'été me semblera bien long.

La jeune femme hésita un instant.

— Tante Lucienne, je ne reviendrai pas de très longtemps... je ne reviendrai peut-être jamais...

« Un grave différend est survenu entre ma tante... et nous... Plus tard, à sa manière, elle expliquera la chose à ses relations... Moi je souffre de ne pouvoir me confier à vous... Mais je ne le peux pas !... Non ! c'est impossible.

« Quoiqu'il en soit, je crois faire mon devoir... Je vous supplie de me conserver votre tendresse !... »

M^{me} Castang attira la jeune femme dans ses bras.

— Ma pauvre petite amie quelle grande épreuve, t'assaille ! Tu souffres ; une angoisse affreuse t'étreint, je le sens. De loin, crois-le bien, je te demeurerai fidèle je prierai pour toi, je t'écrirai souvent..

« Appuie ta tête sur un cœur tout maternel, ajouta M^{me} Lucienne en resserrant son étreinte. Hélas ! Pourquoi n'ai-je pu réaliser mon rêve et te nommer ma fille ! Roger et toi en vous fuyant auriez-vous fui le bonheur ?..

Et les deux femmes s'embrassèrent en pleurant..

Combien ces adieux émus diffèrent de ceux que la Duchesse revenue de la veille, adressa le lendemain à ses neveux. Vieillie de dix ans mais plus solennelle que jamais, elle se tenait sur le seuil, suivant d'un œil froid les domestiques qui, sur le grand omnibus chargeaient des bagages.

Sans élan, elle embrassa le bébé et tendit la main à Max.

Cependant quand sa nièce s'avança vers elle, une

fugitive émotion amena des larmes dans les yeux pâles de la Duchesse.

Peut-être évoquait-elle la fillette blonde et rose que le général et elle, en un jour déjà lointain, avaient recueilli près d'un lit de mort, cette fillette, qui par sa gaité, son entrain, ses affectueuses caresses était devenue le rayon de soleil du foyer... une enfant vouée au malheur par son orgueil — Mais ceci, elle ne se l'avouait pas !...

— Ma tante, c'est donc un adieu définitif ? .. Combien ces mots sont douloureux à prononcer ! murmura la jeune femme en appuyant sa tête à l'épaule de M^{me} de Lonato.

— A toi et à ton fils, répondit-elle à voix basse, la maison de tes ancêtres restera toujours ouverte. Lorsque ayant reconnu la justesse de mes prédictions, tu jugeras impossible de vivre auprès de ce misérable, reviens!..

— Alors, ma tante, je ne reviendrai jamais !... Adieu.

Et, descendant d'un pas ferme, les degrés de pierre, Jeanne en digne fille du grand Queyrac, en chrétienne surtout, abandonna le luxe et ses douceurs pour s'en aller courageusement vers le devoir et ses austérités.

Quinze jours plus tard, dans un grand salon aux meubles dorés, aux rideaux de lampas vieil or, Napoléone Castang venait d'entrer.

Fiévreuse, elle allait de ci, de là et son regard effleura, peut-être sans les voir, les urnes de Majolique, les gobelots vénitiens aux tortils de verre irisé et les statuette d'ivoire pour se fixer tour à tour avec persistance sur deux tableaux de Dagnan-Bouveret représentant des scènes bretonnes, puis sur deux toiles de Jacques Wagrez ce peintre de la Renaissance Italienne qui évoqua si bien les gondoles fleuries et les patriciennes aux robes de brocart...

Venise et l'Armorique, ces deux contrastes !... Il va falloir tout abandonner cria la jeune femme en s'effondrant sur une bergère ; la tête dans ses mains, elle pleurerait quand la porte s'ouvrit devant M^{me} Lucienne.

— Votre beau-père, dit-elle, après avoir embrassé affectueusement sa belle fille, encore incomplètement remis de sa grippe, n'a pu se mettre en route, mais je suis partie dès la réception de votre télégramme ; il me tardait, ma pauvre enfant, de vous exprimer de vive voix la part que nous prenons à votre grand malheur... un malheur foudroyant, car, Roger, dans sa dernière lettre, ne me parlait pas de la maladie de M. Legros.

— Depuis quelque temps, mon père se montrait nerveux, inquiet sans cependant paraître malade, hier matin il déjeunait avec nous, quand le valet de chambre lui remit un télégramme. Père ouvrit fébrilement la dépêche, l'instant d'après, il s'affaissait en poussant un cri ; dix minutes plus tard, il était mort... mort d'une rupture d'anévrisme, paraît-il !

— Mort sans avoir reçu une suprême absolution ?

— Pardon ! Roger qui s'était élancé au dehors, trouva un prêtre dans la rue, et le supplia de monter ; par lui, mon père fut absous en pleine connaissance, je crois.

— Oh ! quel poids vous m'enlevez ; ceci, par-dessus tout, me préoccupait.

— D'autres choses aussi auraient pu vous inquiéter, continua Léone d'une voix saccadée : mon père est mort ruiné !

— Ruiné !

— Longtemps, il avait été heureux à la Bourse ; depuis deux ou trois ans la chance tournait ; pour réparer ses pertes il se laissa entraîner dans des affaires hasardeuses, mais il s'enfonça plus encore.

« Désespéré, il plaça ses derniers capitaux en Russie dans une grande entreprise industrielle qu'on croyait susceptible de rapporter de gros bénéfices. Tout a échoué misérablement et, hier, par ce néfaste télégramme mon père apprit que la société en question était en faillite.

« Le malheureux n'a pu résister à ce coup du sort. Je le comprends. La ruine ! Quelles affreuses perspectives n'évoque point ce mot ! »

— Votre ruine, Léone, ne sera jamais complète. Nous possédons une aisance qui vous donnera plus que le nécessaire !

— Il faudra dépendre de mon beau-père ! Il me mesurera parcimonieusement les distractions ! J'en serai sans doute réduite à hésiter pour me commander une toilette, à lésiner sur le prix d'une fourrure, à renoncer à mes séjours, à Paris, à tout voyage d'agrément !

« Je me vois condamnée à la plus étroite, à la plus misérable existence !

« Jamais, je ne saurais m'y résoudre ! »

— Il le faudra cependant, mon enfant, d'ailleurs, il vous sera facile, si vous vous résignez bravement, de glaner quelques joies dans cette vie modeste, mais non misérable.

— Des joies trop austères pour que j'en goûte la douceur. L'initiation m'a manqué !

— Il n'est jamais trop tard pour s'amender, murmura

M^{me} Lucienne dont le cœur se serrait douloureusement à constater combien sa belle-fille regrettait davantage sa fortune que son père.

— Je veux encore espérer, reprenait Léone qu'on pourra sauver quelques bribes du naufrage ; mon père possédait une propriété, un immeuble à Paris, un mobilier luxueux, des tableaux de prix, j'ai des reprises là dessus, ma mère ayant laissé à son mari les revenus de la moitié de sa fortune...

— Léone ces reprises, vous devrez, vraisemblablement y renoncer, déclara Roger qui venait de rentrer.

Et, après avoir embrassé sa mère, il affirma.

« L'honneur doit être sauf ! Tout sera payé, votre dot entière dut-elle y passer. Je ne veux pas léguer à ma fille un héritage de honte. »

A entendre parler son fils avec une conviction sincère, M^{me} Lucienne comprit, non sans une grande satisfaction intime, que ses enseignements, un instant étouffés par les mauvaises herbes, n'avaient point été perdus ; à l'heure de l'épreuve, ils parlaient à l'âme de Roger, ils faisaient taire la voix égoïste de l'intérêt humain.

— Mais vous êtes livide, Léone, reprenait le jeune homme, venait vous reposer ou une autre crise nerveuse va survenir.

— C'est cela emmène ta femme, et moi j'irai prier auprès du pauvre mort.

— Un courage que je n'ai pas eu, ma mère ; j'ai installé des religieuses dans la chambre mortuaire, moi je ne pourrais pas supporter la vue de mon père inanimé...

Et, tandis que la jeune femme se laissait entraîner vers sa chambre, M^{me} Castang, agenouillée près de la dépouille mortelle du Baron, implorait la miséricorde divine en faveur d'un homme dont, la plus grande faute, à ses yeux, était d'avoir si mal élevé sa fille !

VI

A mesure que les beaux mulets noirs gravissaient les pentes, la rudesse et l'aridité du paysage s'accroissaient.

Aux montagnes couvertes d'arbres, puis de broussailles succédaient maintenant d'autres montagnes à la végétation presque nulle : à droite se creusèrent des ravins aux profondeurs d'abîme, tandis que, vers la gauche, couronnant le faite, des rochers déchiquetés telles les ruines d'un gigantesque château fort découpèrent le ciel bleu.

Parfois, ces solitudes s'animaient de la présence d'un troupeau, dont les bergers rêvaient ou sommeillaient étendus au soleil, paresseux autant que des lézards.

— N'arriverons-nous pas bientôt au terme de notre long voyage ? demanda Rosette qui avait tout quitté pour suivre Jeanne et était assise en face de la jeune femme dans le grand char à banc.

— Avant un quart d'heure, je crois, nous atteindrons Aïn-Amara. C'est là le nom de notre propriété.

— Aïn-Amara ! Un nom étrange !

— Aïn signifie fontaine. Et, en effet une source abondante alimente le petit torrent qui, si bien, fertilise nos terres.

— C'est sans doute une eau amère ? Madame. Aïn-Amara ?

Un soupir souleva la poitrine de Jeanne. Mais, en s'essayant à sourire, elle répondit :

— Non, Rosette, je le crois du moins. Aïn-Amara signifie en langue arabe, source ou fontaine rouge...

« J'aperçois la ferme reprit la jeune femme en montrant de vastes bâtiments aux toitures vermeilles. »

— Et voici, sans doute la maison d'habitation, ajouta Rosette en désignant une villa mauresque qui, vue à dis-

tance, paraissait s'adosser au mont dénudé couronné par le château féodal fantastique.

Devant la villa, précédée d'une terrasse jaillissait, incroyablement forte pour ces régions élevées, une source dont l'eau prenait en tournoyant des reflets de pourpre.

Cette source se déversait en un fougueux ruisseau sur les bords duquel croissaient à l'aventure des cyprès, des lentisques, des térébinthes et même des noyers. Ce torrent traversait d'abord une sorte de parc sauvage dans lequel des lauriers-roses, des asphodèles, des lavandes et des romarins formaient des massifs naturels.

Les voyageurs, mettant pied à terre, se virent immédiatement entourés d'une véritable petite tribu d'Arabes de tous les âges dont les haillons aux couleurs voyantes semblèrent le complément de ce paysage primitif.

Paco le factotum, Rosario sa femme, Vicente leur fils, les seuls Européens en résidence à Aïn-Amara avant l'arrivée des maîtres, s'empressèrent d'introduire ces derniers dans la maison, dont l'intérieur avait été réparé lors de l'heureux voyage de noces de Max et de Jeanne.

Les pièces assez nombreuses, ouvraient toutes sur une cour intérieure entourée d'un portique dont un bassin rempli d'eau occupait le centre. Autour, poussaient quelques fleurs amies du soleil, ici anémiées par l'ombre des murs.

Sommairement meublées, avec leurs murs ripolinés, ces pièces eussent paru misérables, si on eût osé les comparer aux luxueux appartements de Montsur.

Mais Jeanne n'avait pas l'imprudence d'établir cette comparaison.

— Ici, dans cette chambre fraîche, disait-elle, nous installerons Bébé, dès que son berceau sera arrivé.

Puis sans tarder, j'irai à Guelma ou à Constantine avec l'espoir d'y découvrir des étoffes orientales, des vases de cuivre, des meubles arabes qui m'aideront à nous organiser un intérieur digne d'un pacha.

Jeanne souriait bravement tout en rangeant dans une armoire le contenu des valises.

Sans interrompre son travail et pendant que Rosette

berçait le petit Henri, la jeune femme interrogeait Mariquita sur les ressources du pays.

— L'église est éloignée hélas ! Je l'avais remarqué lors de notre courte visite de l'an dernier, enfin, les chevaux arabes ont une telle allure. Et nous avons un élevage déjà bien organisé ; nous choisirons deux coursiers parmi les plus rapides afin que le dimanche nous puissions assister à la messe d'Aïn-Saint-Augustin. Puis, nous installerons une petite chapelle dans le parc. Peut-être M. le Curé de Saint-Augustin aura-t-il la bonté d'y célébrer la messe une fois par semaine. Il serait doux de garder le Bon Dieu chez soi !... Pour songer aux corps après avoir songé aux âmes, nous aurons aussi une petite pharmacie et je tâcherai d'acquérir des notions d'hygiène et de médecine.

« Je me figure, ajouta-t-elle, quand Rosario fut sortie que toi et moi, ma bonne Rosette, devons étudier également l'art culinaire, car notre cordon bleu ne me paraît pas approcher même de bien loin le talent de Maître Anténor. »

— Heureusement, Madame, que j'ai reçu parfois les leçons de ce parfait cuisinier.

Max venait de rentrer, l'air morne, il regardait sa femme s'agiter prestè et légère.

Elle allait d'une pièce à l'autre s'ingéniant à tirer bon parti des meubles rares et d'une banalité désespérante et oubliant, pour répandre autour d'elle quelque confort la fatigue d'un long voyage.

Vers le soir, enfin inactive, Jeanne vint s'accouder à la balustrade de briques qui formait une ceinture rouge à la villa mauresque.

Max osa se rapprocher de sa femme.

— « Mon amie, murmura-t-il, je crois que j'ai trop présumé de mes forces, mon remords devient insupportable. Ma pauvre enfant, vous si aimable, si gracieuse, si bien faite pour servir d'ornement à un salon, pour jouir d'une société civilisée, voilà que je vous condamne à vivre en un pays sauvage, que je vous sépare des vôtres. Je me demande comment j'ai pu accepter un pareil sacrifice !

« Après vous être reposée quelque temps ici, après m'avoir installé, soi-disant, vous pourrez revenir à Montsur dont la porte vous demeure ouverte, vous y retrouverez le luxe et le confort auxquels dès l'enfance, vous fûtes accoutumée.

« Moi, je demeurerai ici, je m'occuperai de mon mieux de votre immense domaine trop délaissé. Et je m'estimerai heureux de pouvoir vous être utile en réparant dans la mesure de mes faibles forces un peu du mal que je vous ai fait. »

Jeanne appuya la main sur le bras de son mari, et, levant vers lui ses yeux lumineux.

— Max en parlant ainsi, vous me faites de la peine dit-elle simplement. Me croyez-vous donc capable de méconnaître à ce point mon devoir ?

— Je vous parais lâche en effet... et cependant quel courage ne me faudrait-il pas pour renoncer à vous... Mais vraiment, je suis sincère je vous le jure en vous disant ceci : la pensée de vous voir souffrir injustement me devient insupportable !

— Pensez-vous que je serais plus heureuse à Montsur. Heureuse en vous laissant isolé, désespéré, et, en outre exposé à toutes les tentations qui émanent de la solitude.

— Je crois pouvoir vous affirmer que je n'éprouverai pas ces tentations. Mon seul désir est de me montrer digne de mon admirable petite femme, digne de mériter le pardon qu'elle m'accorde si généreusement.

— Mon devoir me lie à vous, Max... et, grâce en soient rendues à Dieu, aussi mon cœur !

Au reste, ajouta-t-elle, en dominant l'émotion qui l'envahissait, il ne vous faut pas redouter pour moi l'ennui. J'aurai tant à faire ici ! Certes mon activité naturelle trouvera à s'employer.

— Quelles seront vos distractions ?

— Soigner Bébé, voir son intelligence s'éveiller... Saurait-il exister de meilleures distractions !

— Vous avez des parents, des amies !...

— Je leur écrirai, ils me répondront. Puis, j'aurai ici

le meilleur de nos amis celui qui jamais ne nous abandonne !...

— Vous aimiez les voyages, les beaux spectacles.

— Je suis servie à souhait ! Où rencontrerait-on un plus splendide décor ?...

D'un geste circulaire la jeune femme montra le panorama.

On dominait un vrai gradin de montagnes, et, au fond, oasis au delà des déserts pierreux, la vallée déroulait ses splendeurs verdoyantes, à la base d'un autre massif montagneux.

Au premier plan, pour dérober la vue des murs gris enserrant le parc sauvage, se pressaient en une végétation folle des touffes d'aloès, des jujubiers et des cactus dont les raquettes pâles s'étoilaient de fleurs écarlates.

— Un admirable paysage... des fleurs éclatantes n'est-ce pas déjà quelque chose ? Tenez le tableau s'anime... Il devient biblique !... Voyez-vous cette femme aux pittoresques haillons de nuance géranium qui se glisse parmi les lauriers-roses, une amphore de cuivre sur la tête.... N'évoque-t-elle point Rébecca... et, en cet Arabe, au burnous flottant, monté sur une blanche haquenée, cet Arabe qui, tout simplement garde nos troupeaux, mon imagination veut voir un patriarche.

« Max ne vous préoccupez donc plus à mon sujet ? N'usez pas vos forces en des remords stériles ; adonnez-vous entièrement à votre tâche, devenez un roi, à la façon d'Abraham, un roi dont les troupeaux peupleront ces solitudes.

Sa petite main, appuyée plus fortement à l'épaule de son mari Jeanne ajouta :

« Devenez surtout un vrai... un bon chrétien et je ne regretterai rien ! »

— Comment le devoir ne me serait-il pas facile. Comment n'admettrai-je pas l'excellence d'une religion, capable d'inspirer un tel courage et une telle générosité à une enfant de votre âge. Comment surtout aurai-je le cœur assez bas pour vous refuser la seule réparation qu'ambitionne votre âme d'ange, l'assurance de mon relèvement moral !

— C'est entendu, répondit Jeanne, en s'efforçant de sourire, je serai votre rédemption.

Et... peut-être afin de dissimuler ses larmes, elle se jeta dans les bras de son mari et appuya la tête à son épaule.

Un peu plus tard, lorsque Paco eut convié son jeune maître à visiter en détail l'une des fermes, Jeanne, perdue en ses pensées, demeura sur la terrasse.

Le crépuscule tombait sur les montagnes presque noires, sur le parc sauvage plus mystérieux, sur la vallée plus profonde.

Dans le grand silence, seul, se percevait, monotone le murmure de la source rouge.

Avec la nuit, la jeune femme sentait une angoisse sourde l'envahir ; des déchirements intimes, mal cicatrisés, saignèrent ; elle eût, jusqu'à l'acuité, le désir de revoir la petite vallée où dormait le Drop, la maison aux tuiles pâles qui fut le berceau de sa race, le désir d'entendre la vois grave de Jean, celles, plus douces, de tante Lucienne et de sa chère Arlette.

Jeanne se sentit petite, perdue en sa maison solitaire au pied de la haute montagne dont l'ombre lui parut tout à coup menaçante.

Si encore, murmura-t-elle, je pouvais percevoir la sonnerie des cloches... une sonnerie qui me parlerait à la fois du ciel, et, me semble-t-il de la terre de France !...

Mais, non, aucun bruit du monde civilisé ne parvenait en ce désert.

Soudain, Jeanne se redressa.

« Deviendrai-je lâche, songea-t-elle, vais-je m'abandonner à des rêveries dangereuses, moi qui me vante d'enseigner le devoir à mon mari, moi qui suis fille de soldats !... »

La jeune femme essuya ses yeux humides puis un demi-sourire entr'ouvrit ses lèvres. Une brise favorable lui apportait l'écho d'une sonnerie pieuse. L'angelus s'égrenait au clocher d'Aïn-Saint-Augustin, au petit clocher d'une petite église qui, jetée parmi les montagnes grandioses semblait un jouet d'enfant.

Et cette voix aérienne parut à Jeanne la réponse de Dieu, redonna à son cœur de l'espérance et du courage...

Aussi à cette heure grise, où là bas, bien loin... Léone, révoltée et désespérée pénétrait dans cette riante villa de Castang, devenue pour elle un lieu d'exil, ce fut presque gaiement que la fille des Lonato franchit de nouveau le seuil de cette maison mauresque où s'écoulerait sa jeunesse

ÉPILOGUE

Vingt cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où Jeanne de Lotano avait abandonné le château de Mont-sur lorsque, par un matin de 1916, elle sortit de la petite chapelle qu'elle avait fait édifier au fond du parc de la villa mauresque.

La journée s'annonçait radieuse ; un instant, la promeneuse s'arrêta près du mur d'enceinte pour considérer le paysage dont la beauté ne la lassait jamais.

D'un côté, des ravins se creusaient, profonds à donner le vertige, de l'autre des rochers sauvages montraient leurs masses tourmentées et la désolation de leur aridité.

Parmi ces blocs, entre des rives parfois bordées de lauriers roses, des torrents, grossis par des pluies récentes tels des rubans d'argent couraient comme pressés d'atteindre la vallée luxuriante où la Seybouse précipitait sa course vers la mer.

Au delà du fleuve, des montagnes s'étageaient et passaient par toutes les gammes du gris et du mauve avant d'atteindre la blancheur éclatante des sommets couverts de neiges éternelles. De nombreux troupeaux de vaches et de bœufs, de moutons et de chèvres, s'accrochaient aux pentes, cherchant leur pâture.

Ces richesses pastorales, comme dans la plaine, ces champs d'oliviers et de céréales pleins de promesses, tout cela était l'œuvre de Max.

Sa femme se le répétait avec satisfaction ; grâce à son travail, à sa direction intelligente, à sa persévérance, le faible créole de jadis, se rangeait parmi les rois de l'élevage africain.

... L'œuvre de Max... celle de Jeanne aussi, avec quelle douceur, quelle délicatesse n'avait-elle point poursuivi sa mission de relèvement ; et, encore, en dépit des déchirements de son cœur, combien elle se dévouait, elle se multipliait pour remplacer les absents... Afin de défendre la France, ses deux fils aînés, Henri, un futur prêtre, devenu un brillant aviateur et Jean, déjà officier de spahis étaient partis dès le début des hostilités... Puis Max avait voulu s'engager. Et, sa femme, à ce désir, n'opposa nulle objection : comment ne point laisser saisir à celui qui ne se pardonnait pas, cette occasion unique d'une réhabilitation glorieuse.

Donc, Max, soldat aux cheveux tout blancs, bataillait et, en exposant sa vie, gagnait des décorations et des galons dont il était fier de faire hommage à sa compagne bien-aimée... et Louis, leur troisième enfant, ses dix-huit ans révolus, rejoignait son père, Jeanne demeurait seule avec ses plus jeunes enfants : deux garçonnets, Victor et Augustin et Arlette, la benjamine.

M^{me} de Lotano revenait vers la villa, une tristesse sur son visage pâli mais toujours agréable qui, sous les cheveux, joliment poudrés par l'âge, gardait le charme d'une rose d'arrière-saison.

Elle allait le long d'une avenue étroite, à l'ombre nette des cyprès et des térébinthes ; des parfums violents se dégageaient des eucalyptus, des lauriers, des cistes, des lavandes et des asphodèles, le murmure de la source Rouge berçait les pensées de Jeanne, et, tout en marchant, elle revivait les années écoulées dont les joies austères, comparées aux épreuves du moment, semblaient bien douces à l'épouse, à la mère, à la sœur torturée.

Combien son cœur s'élançait vers cette France envahie saccagée, pantelante où vivaient, souffraient, risquaient leur vie des êtres si chers. Et ces angoisses cruelles n'empêchaient pas la nièce de la Duchesse de Lonato de ressentir de l'amertume en songeant que sa vieille tante, même en face de semblables épreuves ne lui ouvrait pas les bras.

Avec douceur, en revanche, elle évoquait les amies si fidèles : Arlette qui se consacrait aux enfants d'un frère

prématurément disparu et à sa mère infirme, M^{me} Lucienne qui après la mort édifiante de son mari, avait élevé les filles de Roger et soigné Léone devenue neurasthénique, à force d'exaspération et de révolte contre un sort que Jeanne à certaines heures, eut trouvé bien doux.

Cependant M^{me} de Lotano ayant gravi le perron de la villa atteignait la cour intérieure, vitrée par ses soins, dont elle avait su faire un endroit délicieux.

Un jet d'eau y mettait le murmure de sa petite cascade, des fleurs y embaumaient l'air, des plantes grimpantes s'enroulaient aux colonnes qui se teignaient d'azur foncé, tandis que les boiseries des portes et les revêtements de faïence avaient des tons du bleu lavé de certains ciels de France.

Des tables volantes, des fauteuils de rotin aux coussins de soie algérienne, des travailleuses en vannerie, des livres dans des meubles laqués, un ouvrage abandonné, tout disait que là était le lieu de réunion d'une famille nombreuse hier, à présent réduite, telles hélas tant de familles françaises !

Jeanne accrocha son chapeau à un porte-manteau de bambou et appela :

— Rosette !

La fidèle servante, bien vieillie surgit d'une pièce voisine.

— Où sont les enfants ?

— Victor et Augustin ont accompagné Vicente qui allait inspecter les poulains. Il faut bien que nos petits profitent de leur congé.

— Et Arlette ?

— Avec Rosario, elle prétend confectionner des gâteaux de manioc.

D'une voix qui tremblait, Jeanne demanda encore :

— Le courrier n'est pas arrivé ?...

— Pardon, Madame. Il y a une lettre de France !

Combien vite l'exilée la saisit cette missive qui allait lui parler de ses soldats...

Jetant un regard sur l'enveloppe, elle reprit :

— Mon Dieu !... Cette lettre est de Jeannot et porte le timbre de Montsur.

Brisant précipitamment le cachet, elle lut tout haut, Rosette n'était-elle pas plus que son amie, presque une seconde mère.

Château de Montsur le...

« Chère maman, vous n'en croyez pas vos yeux en lisant l'en-tête de ma lettre. Et, cependant, c'est bien de la chambre même de grand Queyrac que je vous écris.

« Et au château de Montsur vous trouverez pour vous et tous les nôtres ce logement que nous vous cherchions avec tant de zèle...

« Combien nous sommes heureux Louis et moi de vous annoncer cette nouvelle, vous le devinez, maman si chérie !...

« Mais courons aux faits, et soyons bref afin de ne point vous faire languir.

« Ma blessure allait aussi bien que possible, j'obtins enfin une permission du major, et je résolus d'en profiter pour rendre à la bonne M^{me} Lucienne et à ses charmantes petites filles les visites que j'avais reçues à l'hôpital.

« Louis qui, bien à propos, avait obtenu un petit congé l'occasion de sa nomination d'aspirant était de la partie.

« Donc, hier matin, on venait de s'embarquer à la gare de la Bastille lorsque une vieille dame monta dans notre compartiment ; naturellement, nous lui aidons, nous saisissons ses menus paquets, nous l'installons dans un coin.

« Et voici qu'en nous regardant, tandis qu'elle nous remerciait, elle se trouble et se met bel et bien à pleurer... cela, avoue-t-elle, à cause de la ressemblance de Louis avec sa jolie maman, ce veinard ! et de ma propre ressemblance avec mon oncle Jean et toute la théorie des Queyrac aux cheveux fauves.

« Dès que la vieille dame se fut remise, elle entama l'entretien — que cela ne vous étonne pas, en France, à l'heure actuelle, on se parle aisément, même entre inconnus...

« Sans réticences nous répondons à ses questions, nous disons notre désir de voir notre mère, demeurée en

Afrique, venir à Bordeaux ; nous ne résistons pas à glisser quelques mots relatifs aux exploits de notre père, de notre oncle, d'Henri, commandant à vingt-cinq ans. J'accepte avec plaisir les félicitations de notre interlocutrice au sujet de mes décorations. Bref, à Montsur, nous étions tellement les meilleurs amis du monde qu'elle nous convie à prendre place dans un landeau très confortable. En face de la statue du grand Queyrac, que nous saluons au passage, la vieille dame descend et veut absolument qu'on nous conduise jusqu'à l'avenue de Marsac.

« Là, par M. Roger, qui avait reconnu l'équipage, nos présomptions devinrent certitude. Notre compagne de voyage était bien la Duchesse de Lonato, cette tante inexorable qui ne voulait pas nous connaître et refusait de vous recevoir !...

« Toute l'après-midi, nous songions à cette rencontre que M^{me} Lucienne qualifiait de providentielle.

« Néanmoins nous goûtions le plaisir de nous laisser gâter par votre vieille amie, d'être accueillis avec la plus affectueuse cordialité par M. Castang, ses délicieuses filles et même M^{me} Léone qui, moins souffrante, semble enfin rendre justice à sa belle-mère et à son mari ; une visite de M^{lle} Arlette et de ses nièces, deux charmantes fillettes, ajoute à notre satisfaction et les heures s'envolent si vite que ce matin seulement nous pouvons revenir à Montsur.

« Avec quelle émotion nous visitons cette petite ville que nous reconnaissons grâce à vos récits fidèles, cette belle église où nos chers parents se sont mariés.

« Parvenu en face de la grille toujours surmontée de cette couronne ducal dont nous vous aviez parlé nous faisons une nouvelle halte afin de contempler ce château où demeurent tant de souvenirs de nos ancêtres, de ces magnifiques soldats sur les pas desquels nous désirons marcher... Nous faisons quelques réflexions à ce sujet, quand la Duchesse, qui se dissimulait derrière un des ifs a paru... Rien ne m'ôtera de l'idée qu'elle guettait notre passage... Tandis que Louis, encore timide, devenait pourpre j'ai salué avec dignité et je faisais mine de m'éloigner.

« Mais M^{me} de Lotano, ouvrant un des battants du portail, de s'écrier :

— « Ne voulez-vous pas faire une petite visite à la vieille tante qui, sera trop heureuse d'introduire de jeunes héros dans la demeure des vieux héros dont ils sont issus.

« Déjà Louis s'élançait vers la Duchesse en lui tendant le front, je demeurais immobile. Elle a insisté, l'air ému.

— « Eh bien, Jean, n'entrez-vous pas ?

J'ai répondu :

— « Ma tante, vous allez au-devant de l'un de nos plus chers désirs, mais mon frère et moi ne saurions franchir le seuil d'une demeure d'où nos chers parents sont exclus.

« Elle a repris :

— « Étaient exclus... Dès ce soir, je vais écrire à ma petite Jeanne, et je souhaite qu'un jour il me soit donné la joie de réunir autour de ma table le père, la mère et les enfants, sans oublier le cher oncle.

« Alors à mon tour, je me suis penché vers la Duchesse dont les lèvres tremblaient. Ensemble nous avons gagné le château, marchant lentement le long de l'allée spacieuse.

« Maman, maman bien chérie, accourez vite, ne perdez pas un instant, songez que papa — pauvre père va-t-il être heureux, mes frères, vos amies... et votre tante vont compter les heures...

« Je sais bien que vous croyez à la vénération... à l'immense tendresse de vos fils, mais laissez-moi vous les redire encore et vous embrasser de tout mon cœur sans oublier les benjamines et la bonne maman Rosette.

Votre Jean... »

De sa fine écriture toute tremblée, la duchesse de Lonato avait ajouté en post-scriptum

« Ma Jeanne, ma petite Jeanne.

« Reviens, je t'attends, je t'espère, avec tes plus jeunes enfants et ta fidèle Rosette, avec tous les tiens aussi.

« Pardonne-moi, ne sois pas inexorable, aussi cruelle que ta vieille tante... Ma dureté de cœur, depuis longtemps je me la reprochais, à mon foyer désert, je souffrais

et je pleurais.... Mais mon orgueil tenait encore, est-ce possible...

« Oh ! chère enfant, ta conscience d'accord avec ton cœur te guida vers la bonne route quand tu pardonnas.

« Le relèvement de ton mari et l'éclosion de votre famille chantent mieux que ma faible voix tes mérites et les bénédictions de Dieu.

« Tu as donné quatre Lonato à la France, combien leurs citations glorieuses ont fait battre mon cœur. Sans le sentir pleinement je t'aimais bien et en me privant de toi, j'ai fait le malheur de ma vieillesse !... C'était justice malgré tout !...

« Dieu va-t-il m'accorder la joie de te presser dans mes bras !...

« Pardonnant une deuxième fois, fais diligence, ma vaillante chérie, ma douce héroïne !... Vraiment, si on écrivait ton histoire, en toute vérité, on pourrait nommer ton roman : La Force du Pardon !... »

LE FIANCÉ D'YOLAINE

I

Dans le salon aux boiseries claires, aux meubles vieillots, Yolaine d'Arveyre pince les cordes d'une harpe sur le bois doré de laquelle volettent des amours ; une glace de Venise reflète l'image de la jeune fille, sa taille élancée, son fin profil, ses yeux rêveurs et profonds.

Avec une modeste robe d'organdi mauve, son fichu de mousseline unie, ses blonds cheveux qui ne connaissent plus la poudre, Yolaine fait songer à une princesse déguisée et ne saurait passer que pour une ci-devant.

Près d'elle, bercées par les accents un peu plaintifs de la harpe, sa tante, la chanoinesse, Adélaïde d'Arveyre, tout en brodant un voile de tulle, revit les beaux jours d'antan, et Marguerite, sa petite sœur, une enfant aux boucles d'or pâle, presse sur son cœur sa poupée de cire en rêvant qu'elle deviendra une belle jeune fille, comme Yolaine, à qui les beaux chevaliers, comme messire François, baiseront la main !

Mais la porte s'ouvre, et Joseph, le vieux valet de chambre, annonce d'une voix blanche :

— M. le chevalier de Cleyrant !

Un tout jeune homme, aux cheveux sombres et ondulés, au visage imberbe, aux grands yeux, plutôt gris que bleus, pétillants d'intelligence, s'avance et salue avec une grâce et une aisance qui sentent leur Versailles.

— Combien je suis heureuse de vous voir ! mon cher chevalier, minaude la chanoinesse, tandis que le gentil

garçon effleure de ses lèvres sa main ridée, mais toujours parfumée et encore blanche.

— Et moi aussi, je suis très contente ! ajoute Marguerite, car messire François m'apprend toujours des contes fort plaisants.

Yolaine demeure silencieuse, mais une rougeur ardente colore son joli visage, et ses yeux en disent plus long que beaucoup de paroles.

— Hélas ! aujourd'hui, répondit le jeune homme, je ne vous conterai point d'histoire, petite Margot, car je suis venu vous faire mes adieux.

— Vous partez aussi ! s'exclama Yolaine, la voix tremblante.

— Il le faut ! mon père est âgé et souffrant et ne saurait songer à quitter ma mère et mes sœurs ; moi seul de notre famille peux prêter mon concours aux défenseurs de notre malheureux roi.

Dans quelques jours, je serai à Coblenz où je retrouverai peut-être votre père, Yolaine, et, ensemble, nous combattons sous la bannière de nos braves princes.

— Vous êtes bien jeune, me semble-t-il, pour entreprendre un aussi long et périlleux voyage, dit la chanoinesse, tout en prenant délicatement une pincée de tabac d'Espagne dans sa tabatière d'ivoire.

— J'aurai bientôt dix-huit ans, Mademoiselle, répliqua fièrement François, mon bras a certes la force de manier une épée ; mes excellents parents, malgré leur chagrin, ont bien compris qu'une nécessité impérieuse leur imposait le devoir de me laisser partir. Demain, à l'aube je me mettrai en route ; tous les préparatifs de mon départ ont été faits dans le plus grand secret, afin de ne point éveiller les soupçons des sans-culottes.

Un moment de silence pénible régna dans la vaste pièce, interrompu seulement par le crépitement joyeux des grosses bûches qui flambaient dans l'âtre.

Puis, le jeune homme reprit :

— Yolaine, voulez-vous chanter pour moi la romance du pauvre Jacques ? Vous la dites si bien ! Il me sera doux de l'entendre une fois encore.

Bientôt la voix pure de la jeune fille, un peu brisée par

l'émotion, retentit sous les poutrelles du salon aux boiserie claires.

Debout près de la grande cheminée de pierre, le chevalier écoutait la triste romance ; un moment ses yeux fiers s'adoucirent jusqu'à s'embrumer de larmes, en contemplant la si jolie Yolaine.

La chanteuse se tut et, comme il se faisait tard, le gentilhomme prit congé.

— Nous allons vous accompagner, messire ! s'écria Marguerite, ma tante Adélaïde nous le permettra.

— Certainement, répondit la vieille demoiselle, si émue de voir partir le jeune homme, connu par elle depuis son enfance et considéré comme le fiancé de sa nièce, qu'elle en oubliait de minauder et laissait couler ses larmes, sans songer au rouge de ses joues ; seulement, ajouta-t-elle, prenez vos mantes, car il fait froid !

Un instant, en attendant Yolaine, François s'arrêta sur le seuil de la porte ; et, d'un regard embrassa le salon qui s'assombrissait ; ses yeux errèrent de la grande bergère de la chanoinesse à la pendule de marbre blanc qui, pour lui, avait sonné de douces heures, des portraits d'ancêtres aux causeuses de brocart, de la poupée de cire de sa petite amie au vase de vieux Paris, dans lequel se mouraient doucement les roses de Bengale qu'il avait apportées lors de sa dernière visite ; puis, plus longuement, le jeune homme contempla le métier à tapisserie de Yolaine, sa chauffeuse à haut dossier, sa harpe en bois doré ; et, avec un soupir, il dit un douloureux adieu à tous ces objets familiers, à la vaste pièce, cadre de son jeune amour.

Maintenant, dans la sombre allée d'ormeaux qui serpente à travers les bois de chênes pour descendre vers la Vézère, le chevalier et sa fiancée s'entretiennent à demi-voix.

— Nous reverrons-nous jamais ? dit Yolaine qui a peine à retenir ses sanglots.

— Sûrement ! répliqua François, avec une superbe assurance ; avant deux mois nous aurons certainement délivré notre bon roi de la tyrannie des constitutionnels et je pourrai revenir vers mes excellents parents, vers

ma chère fiancée dont, quoi qu'il m'arrive, le souvenir ne me quittera jamais !

« Combien je me félicite, continua-t-il, que vous et mes parents ayez quitté nos châteaux des environs de Sarlat, dont les donjons et les ponts-levis pouvaient attirer l'attention des sans-culottes, pour venir vous abriter dans ces modestes gentilhommières que nos bons paysans protégeraient et défendraient au besoin. »

— Espérons-le ; mais ceci n'est point certain ; le vent de folie qui souffle peut gagner nos campagnes ; enfin, en l'absence de mon père, Dieu me donnera sans doute le courage et la force de protéger ma tante et ma petite sœur ! Car je suis chef de famille ! ajouta Yolaine avec une expression énergique dans ses yeux bleus.

Les fiancés étaient arrivés au fond de l'avenue ; pendant que Marguerite prenait ses ébats avec Phanor, son gros chien, ils s'étaient accoudés au parapet, bordant la route et considéraient en silence le paysage familier qu'ils avaient vu si souvent inondé de soleil et qui leur apparaissait gris et triste, comme leurs cœurs.

On était au 15 novembre 1791 et déjà l'automne avait jonché la terre des feuilles arrachées aux grands arbres ; la vallée s'enveloppait peu à peu de brouillard, mais ce brouillard était encore si peu dense qu'on voyait distinctement la rivière qui, tout au fond, roulait doucement ses petites vagues vertes, poudrées, ce jour-là, d'une écume légère qui semblait de la neige arrachée aux montagnes lointaines d'où descendait la Vézère. Parfois cette écume, amoncelée par le courant en petits monticules, prenait ainsi, vue de loin, l'aspect d'un vol de cygnes s'en allant au fil de l'eau.

Le soleil très pâle, un soleil de Sibérie, se couchait, là-bas au-dessus de Cleyrant — un Castel Louis XIII qui, sur l'autre rive, au faite d'un rocher sauvage, dressait fièrement sa tour ronde et ses mâchicoulis.

Mais la nuit descendait, l'humidité montait de la vallée il fallait se séparer !...

François porta à ses lèvres les petites mains de Yolaine puis, l'enlaçant d'un geste tendre, il mit un long baiser

sur les blonds cheveux qui fleuraient l'essence de bergamote dont il aimait le parfum.

— Moi aussi je veux embrasser messire François ! s'écria Marguerite en venant se jeter dans les bras de son ami ; puis, elle reprit sa course folâtre et les fiancés s'étreignirent encore.

— Adieu, murmura la jeune fille défaillante, adieu François !... Vous emportez ma jeunesse !... vous emportez mon cœur !...

Quand la silhouette élégante du jeune homme eut disparu au tournant du chemin, Yolaine remonta lentement l'avenue ; il lui semblait qu'avec son fiancé, son bonheur, ses espérances, ses illusions s'envolaient à tire-d'ailes. Une inquiétude immense envahissait la pauvre enfant que la mort de sa mère et le départ de son père laissaient, à dix-huit ans, chef de famille, dans un moment où l'horizon était noir de poudre et rouge de sang !

Avec une tristesse, une lassitude infinie, la jeune fille pénétra dans la vieille gentilhommière aux murs gris, aux toits de pierres plates, bien gris aussi, dont, pensait-elle, avec un serrement de cœur inexprimable, le chevalier François avait peut-être, l'heure précédente, franchi le seuil pour la dernière fois !

II

Dans le salon aux boiseries claires, où la chanoinesse, partie pour un monde meilleur, ne brode plus, assise sur sa vieille bergère, Yolaine d'Arveyre, debout près de l'une des grandes fenêtres à petits carreaux, regarde, par un beau matin du mois d'avril 1801, la plaine où le printemps a jeté un tapis diapré des teintes éclatantes de mille fleurs, et la Vézère qui s'en va en chantant entre ses rives reverdies.

Les yeux de M^{lle} d'Arveyre, charmés un instant par le renouveau de ce paysage familier, s'embrumèrent soudain.

« Dix ans, pense-t-elle, dix ans bientôt, que François de Cleyrant m'a dit adieu ! Et, depuis ce temps !... Pas un mot !... Il est mort, lui aussi, sans doute, comme mon père !... Est-il tombé durant cette terrible campagne de France ?... Repose-t-il dans la brumeuse Belgique, ou là-bas, si loin !... dans ces parages glacés de la Pologne où le Tsar donna, dit-on, asile aux malheureux émigrés !

Elle évoque l'image du jeune gentilhomme, ses yeux fiers qui devenaient si tendres en la regardant ! elle le revoit svelte, élégant, d'aspect si jeune avec ses cheveux sombres et ondulés, son habit à la française, son jabot de dentelle !

« Dix ans, murmure Yolaine, que de choses accomplies en ce laps de temps ! que de peines endurées ! »

Sa mémoire trop fidèle, lui retrace les années sanglantes, les heures terribles des perquisitions, la crainte de la prison et de l'échafaud auquel elle échappa grâce au dévouement touchant des paysans du voisinage. Puis, c'est la mort de son père, tombé à Quiberon. Oh ! le triste temps ! les nuits sans sommeil, les craintes journalières. M^{lle} d'Arveyre songe au prix de quels dangers elle avait pu procurer à la chanoinesse mourante la suprême absolition.

Mais tout cela est loin et la gloire éblouissante de Bonaparte fait oublier au nouveau siècle les horreurs de son devancier.

Seulement, à vivre les années de deuil, à soutenir seule cette lutte au-dessus de ses forces, Yolaine s'est usée, meurtrie ; elle se sent brisée, vieille avant l'âge !

Sa douloureuse rêverie est interrompue par une voix fraîche et charmante qui, dans le grand couloir, fredonne un couplet de cette romance du pauvre Jacques qu'elle chanta à François au moment des adieux.

C'est sa sœur qui chante ainsi, c'est Marguerite, l'enfant aux boucles d'or pâle devenue une belle jeune fille de dix-huit ans !

Mais, une porte s'ouvre !... la chanteuse se tait brusquement... et une voix mâle, dont les intonations vont réveiller dans l'âme de M^{lle} d'Arveyre de chers souvenirs, se fait entendre.

— Enfin, je vous revois ! dit cette voix vibrante ! Et, après tant d'années écoulées, je vous retrouve plus belle encore !

— François ! que je suis donc contente de vous revoir, interrompit Marguerite. Vos bons parents ont-ils dû être heureux ! Et ma sœur ! Quelle joie pour elle !

« Lui ! murmure Yolaine pâle et défaillante. Et il croit me revoir en Marguerite. Combien il va me trouver vieillie », songe-t-elle.

Arrêtée maintenant au milieu de la vaste pièce, la jeune fille jette un regard vers la vieille glace de Venise. L'image qu'elle reflétait était toujours jolie, sans doute, mais de fines meurtrissures se montraient sous les yeux bleus qui avaient trop pleuré, un pli profond rayait le front pur, quelques fils d'argent couraient dans la blonde chevelure et les joues amaigries avaient ces couleurs délicates et un peu fanées des roses de Bengale qui ont vu les premières gelées.

« Oh ! pense-t-elle, je lui avais dit qu'il emportait ma jeunesse ; il revient, mais ma jeunesse ne saurait revenir ! »

.....

— Vous preniez, je crois, ma sœur pour moi, disait Yolaine à François un peu plus tard ; cela ne m'étonne pas. Marguerite ressemble tellement mieux que moi à ce que j'étais il y a dix ans.

— Elle est, en effet, tout votre portrait ; vous êtes les deux roses, également charmantes du même rosier, répliqua galamment le chevalier.

Yolaine d'Arveyre secoua doucement la tête :

— Elle est le bouton à peine éclos, moi la fleur qui se fane ; hélas ! les années terribles ont compté double ; mais vous, François, que vous est-il arrivé tandis que nous vous pleurions ?

De sa voix vibrante, dont l'habitude de parler les langues étrangères avait un peu changé l'accent, le chevalier de Cleyrant narrait maintenant la campagne de France et celle de Belgique, la terrible misère endurée après le premier licenciement, puis, les combats acharnés

sur les bords du Rhin et le triste exode de l'armée de Condé vers la Pologne glacée ; ensuite, le séjour en Italie, les derniers combats, les adieux suprêmes des princes à leurs fidèles compagnons d'armes, le retour sans passeport, à travers la Suisse et la France où les périls naissent sous les pas, et enfin l'arrivée à Cleyrant, au sein d'une famille ivre de joie ; instants de bonheur sans mélange qui ont fait oublier à l'émigré les dures et longues heures de l'exil.

Pendant que Marguerite, suspendue aux lèvres du conteur, écoutait avec un intérêt passionné l'émouvant récit, Yolaine cherchait à retrouver dans l'officier de hussards, au sévère costume de bourgeois, à la coiffure à la Titus, au teint hâlé, aux longues moustaches rousses, à la cicatrice martiale, le joli page frisé, élégant et tendre, qu'elle avait tant aimé et dont l'image remplissait son cœur.

Près de ce soldat gentilhomme auquel la vie des camps avait cependant laissé ses enthousiasmes et ses illusions, M^{lle} d'Arveyre se sentit vieillie plus encore ; elle mesura par la pensée la profondeur de l'abîme qui s'était creusé entre eux.

Il ne restait plus rien du François de jadis au visage imberbe, au parler mignard, aux façons de Versailles, tandis qu'elle était demeurée la grande dame d'antan. Et, avec une tristesse amère, Yolaine comprit que sa grâce mièvre était surannée.

Le soir, dans sa grande chambre, aux tentures de soie pâlie, elle brûla les nœuds de ruban, les fleurs séchées, les missives enflammées, touchants gages de l'amour de ses vingt ans. Un vague parfum de poudre à la Maréchale s'exhalait encore de la mèche de cheveux que lui avait donnée autrefois son fiancé... Et Yolaine, après avoir baisé longuement les cheveux bruns, les livra aussi à la flamme.

Elle pleurait, car c'était le rêve de sa jeunesse qui s'évanouissait, mais elle pensa :

« Tout est mieux ainsi : c'est ma sœur qu'il épousera ; ils seront heureux, et moi, j'aimerai encore en ses fils le François du temps passé. »

Quand, un mois plus tard, le chevaleresque gentilhomme rappela, d'une voix un peu hésitante, les projets, si vieux déjà, M^{lle} d'Arveyre lui répondit :

— Je vous remercie de vous souvenir, mon ami ; mais cela ne se peut plus ; je suis trop meurtrie, trop désillusionnée pour recommencer la vie ; à trop souffrir, à trop vous pleurer, ma jeunesse s'est effeuillée !

« Seulement, une parole a été échangée entre un Cleyrant et une d'Arveyre, elle sera tenue... mais c'est ma sœur que vous épouserez ; je sais qu'elle vous aime et, comme elle est semblable à la Yolaine que vous aimiez il y a dix ans, vous l'aimerez aussi.

Puis, comme le jeune homme voulait protester, M^{lle} d'Arveyre appela sa sœur et, dans la main de François de Cleyrant, elle mit celle de l'heureuse et rougissante Marguerite.

Et Yolaine prit un peu plus chaque jour la grâce alanguie et mièvre d'un pastel de Latour, patiné par le temps ; aussi nul ne s'étonna en la voyant, quelques années plus tard, bercer les enfants de François et de Marguerite avec la tendresse attentive et touchante d'une jeune aïeule.

LES

Inquiétudes de M^{lle} Angélique

Elle s'appelait donc Angélique, elle avait cinquante ans, une petite moustache drue, la parole brève, la voix impérieuse et une taille de carabinier.

Elle n'avait jamais trouvé d'épouseur, à son gré du moins, et, depuis la mort de sa belle-sœur — une jolie et gracieuse jeune femme, enlevée trop tôt à l'affection des siens — elle vivait chez son frère, le Dr Raoul Deymier, dont elle gouvernait la maison ; elle élevait aussi les deux jeunes filles du veuf, et cela avec plus de discipline que de tendresse apparente.

Cette partie de la tâche de M^{lle} Angélique était, au reste, presque terminée, car Geneviève allait avoir dix-huit ans, et les vingt ans de Claire avaient sonné la veille.

Aussi, depuis quelque temps, une grande inquiétude s'était emparée de l'esprit de la vieille fille ; celle de ne point trouver à marier ses nièces.

Certes, les deux enfants étaient jolies et d'honorable famille, mais leur dot était médiocre... Puis, Bussières était un endroit perdu à vingt kilomètres de la gare la plus proche, loin de tout centre important. Qui donc alors pourrait connaître Claire et Geneviève et s'en éprendre ? Pour comble d'infortune, le notaire était marié depuis plus de vingt ans, le juge de paix depuis dix, le greffier et l'huissier étaient de trop basse extraction, et les fonctionnaires, athées ou affectant de l'être, ne pouvaient convenir à l'orthodoxe M^{lle} Angélique.

Pour la centième fois, ce matin-là, tout en surveillant le déjeuner de son frère, qui va partir de très bonne

heure pour visiter ses malades, la vieille fille ressasse ces tristes choses.

Tandis que M. Deymier avale ses œufs à la coque, elle lui communique ses craintes :

— Non, vois-tu, dit elle, sans même chercher un préambule pour amener la conversation vers le sujet qui la passionne, tes filles ne se marieront jamais, c'est là une chose certaine !

— Pourquoi certaine ?... Elles sont si jeunes !

— Jeunes !... je l'ai été, moi aussi ! puis j'ai vieilli sans trouver d'épouseur !... Je ne m'en plains pas, se hâte-t-elle d'ajouter, car les hommes ne valent pas cher !

— Pourquoi alors désires-tu des maris pour tes nièces ?

— Parce que Claire et Geneviève n'ont pas le goût du célibat !... Puis, trois demoiselles Deymier vieilles filles !... cela serait excessif !... Néanmoins, cela sera, je le pressens !... Malgré mes recherches, je ne vois pas un parti possible à dix lieues à la ronde ! Ah ! si tu avais voulu suivre mes conseils, elles en trouveraient des partis, car leurs dots seraient rondelettes !...

Le docteur — un homme grand, mince, aux yeux bleus, aux traits fins, à la barbe grise — attaque une tranche de porc froid, tout en se résignant philosophiquement à recevoir une verte algarade.

— Oui, tu aurais pu en te dévouant moins à ta clientèle de pauvres gens, en faisant mieux payer tes honoraires, en ne prêtant pas et surtout en ne donnant pas des masses de petites sommes — qui réunies en formeraient une grosse — tu aurais pu, dis-je, au bas mot économiser deux mille francs par an ; tes filles auraient maintenant la même dot que la fille du notaire, et ton jeune confrère d'Albas aurait songé à l'une d'elles, au lieu d'épouser Lucie ! Or, si cette dernière a un an de plus que Geneviève, elle en a, par contre, un de moins que Claire !

Le docteur soupire... Il s'était réjoui du mariage de Lucie, dont le père est son ami, et voici que ce mariage, conclu il y a quelques semaines, a porté à son comble les inquiétudes matrimoniales de sa sœur ; cependant, il tente de la calmer :

— Les petites sont gentilles, bien élevées, bien portantes ; elles ne sont pas sans aucune fortune, après tout !... Je suis convaincu qu'il se trouvera quelque brave garçon pour les épouser. Si elles devaient tomber sur des coureurs de dot, mieux vaut les voir rester filles !

— Oh ! tu prendrais aisément ton parti de ce célibat forcé, la maison te semblerait triste sans tes filles ! Les hommes sont si égoïstes ! Le sort en est jeté, la notairesse triomphera encore ! A-t-elle été heureuse jadis en me voyant coiffer sainte Catherine ! J'espérais prendre ma revanche ; il n'en sera rien !... grâce à tes dépenses !...

— Mes dépenses n'ont cependant rien d'exagéré.

— Pour toi personnellement, non ; je suis même forcée de veiller sur ton vestiaire, comme je dois surveiller le ménage et la propriété ; seulement tu donnes trop !... beaucoup trop !...

Un fin sourire se glisse sur les lèvres de M. Deymier.

— Toi qui est une femme pieuse, Angélique, tu n'ignores point que la religion du Christ ordonne de faire la charité.

— Oui !... mais dans la mesure de ses moyens, non au détriment de l'avenir de ses enfants !

Le docteur abandonne la lutte, il se hâte de boire son café, plie sa serviette, endosse son cache-poussière et se prépare à partir.

— Rien n'altère ta sérénité ! s'exclame l'irascible vieille fille ; tu t'attends sans doute à voir des gendres te tomber du ciel !

— Pourquoi pas, ma sœur ? Qui donne aux pauvres prête à Dieu ! Puis, j'épousai ma femme sans m'inquiéter du chiffre de sa dot, écoutant seulement mon cœur. Pour quoi d'autres n'agiraient-ils pas comme je l'ai fait ?

M. Deymier franchit le seuil de la vieille maison grise qui abrita la vie paisible et respectable de bien des Deymier ; devant la porte du vestibule, sa bonne jument rouane attend patiemment ; il se met en selle et quitte la basse-cour, après avoir adressé un geste d'adieu à ses filles, dont les visages souriants s'encadrent à l'une des fenêtres du premier étage.

— La chaleur est accablante, il fera de l'orage avant

ce soir, ne t'attarde pas en chemin, Raoul, crie M^{lle} Angélique.

Tout en s'éloignant, au trot cadencé de sa jument, le docteur songe au sévère réquisitoire de sa sœur.

« Oui, pense-t-il, je devrais me faire payer mes honoraires avec plus d'exactitude ; mais... les années sont souvent mauvaises, les travailleurs de terre bien éprouvés... Puis, quand je vois des malades auxquels quelques soins peuvent rendre la santé, dois-je les négliger parce qu'ils sont misérables ?... Puis-je ne pas leur porter les remèdes et les fortifiants que je leur ordonne, et qu'ils n'ont pas de quoi payer ?... Cependant, je ne voudrais pas être un mauvais père !... »

Et le bon docteur, comme on l'appelle à Bussières, sent une grande tristesse l'envahir ; il comprend si bien, le malheureux, qu'il n'aura jamais le courage de se réformer.

« Combien ma pauvre mère avait raison, pense-t-il encore, quand elle disait : « Dieu s'est trompé : Angélique « aurait dû être un garçon et Raoul une fille ! »

Et au point de vue de l'esthétique, feu M^{me} Deymier n'avait pas tort !

.....

Dans l'après-midi de ce même jour, tandis que, tout en suivant des chemins caillouteux où un chaud soleil de juillet jette sa lumière aveuglante, bientôt voilée par de gros nuages d'orage, le docteur songe tristement à la difficulté de marier ses deux filles, Claire et Geneviève, tout en causant gaîment, travaillent avec activité à la confection d'une layette, destinée à un enfant pauvre ; elles se sont installées dans la salle à manger, une grande pièce carrelée, fraîche et claire, d'allure provinciale avec ses armoires de noyer ciré, ses chaises cannelées, sa table hospitalière ; une propreté hollandaise règne partout, mais au grand déplaisir des jeunes filles, elles ont dû, pour complaire à leur tante, respecter les affreux globes de verre qui défendent de la poussière la pendule et les candélabres et laisser s'épanouir, raides et voyantes, des pivoinés en papier dans les jolis vases anciens ornant la cheminée. « Je vous abandonne le salon et vos chambres,

a dit M^{lle} Angélique à ses nièces, encombrez-les de bibelots et de fleurs dont le parfum me donne la migraine, mais respectez la salle à manger et la cuisine. »

Un visiteur indiscret qui eût plongé son regard dans l'entre-bâillement des persiennes pour considérer les filles du D^r Deymier, eût compris les illusions et les espoirs de ce dernier, car toutes les deux sont fraîches et jolies.

Claire ressemble à son père ; elle a ses beaux yeux bleus, sa taille élancée, ses traits fins, son attirante douceur ; elle a, en plus, un teint lacté et une lourde chevelure blonde.

Geneviève, qui rappelle la mère disparue, est, au contraire, petite, mignonne, remuante ; des boucles brunes entourent son visage espiègle, font ressortir la vivacité de ses yeux rieurs, l'éclat de ses joues rosées, la blancheur de ses dents, que découvrent souvent, en un gai sourire, de jolies lèvres rouges ; elle est aussi vive que sa sœur est douce et calme et a souvent maille à partir avec M^{lle} Angélique.

A ce moment, cette majestueuse personne ouvre la porte faisant communiquer la salle à manger avec la cuisine.

— Que faites-vous donc là, petites ? demanda-t-elle.

— Une layette pour le septième enfant de cette pauvre Maria ; il paraît que c'est une grande charité, ma tante.

— C'est votre père qui a dû vous recommander cette intéressante famille ?

— Oui, ma tante, et nous nous dépêchons, car, sans nous, le pauvre qu'on attend n'aurait pour se vêtir, en arrivant en ce monde, qu'une feuille de chou, répond Geneviève.

M^{lle} Angélique fronce les sourcils.

— Nous utilisons des vieilleries, ajoute Claire.

— Et où avez-vous trouvé la toile pour ces petites chemises et la finette des brassières ?

— Dans un paquet de vieux linge que vous aviez mis au rebut. Ainsi, vous contribuez à la bonne œuvre, chère tante, dit Geneviève.

— Au rebut ! s'écrie la vieille fille suffoquée, des che-

mises à peine déchirées, un jupon tout neuf qui avait seulement un accroc ; tout cela était dans l'armoire au raccommodage. Allez-vous, maintenant, tout me prendre sous prétexte de charité ! Donnez !... donnez !... dignes filles de votre père, et les épouseurs viendront vous chercher quand vous n'aurez plus rien !

Geneviève réprime à grand'peine son envie de rire et reprend d'un ton câlin :

— Ne vous fâchez pas, ma petite tante, on sait bien que vous êtes très bonne. Taillez-nous plutôt un modèle de brassière, les nôtres ne sont pas réussies et vous avez une si bonne coupe !

— Petite enjôleuse ! bougonne M^{lle} Angélique, qui, plus mauvaise en paroles qu'en actes, se met aussitôt à l'œuvre.

Soudain, un violent coup de tonnerre fait vibrer les vitres ; une rafale violente s'élève subitement, secoue les arbres du jardin, démolit des meules de luzerne sèche dans la prairie voisine de la maison Deymier, située tout à l'extrémité du bourg. Plus au loin, sous l'action de ce vent mugissant, on voit onduler violemment les champs d'épis blonds, où déjà les paysans ont commencé de porter la faucille.

— Quel temps ! gémit M^{lle} Angélique ; il va grêler, peut-être !... et nos blés ne sont point tous à l'abri.

— Je voudrais surtout voir arriver papa, soupire Claire.

Geneviève est allée ouvrir la porte du vestibule et inspecte la route d'un regard anxieux.

— Voici père ! s'écrie-t-elle ; il est à pied, et il court, il court ! Que lui est-il arrivé, mon Dieu ?

— Un accident ! gémit sa tante, tout en se portant à la rencontre de son frère.

— Vite ! vite ! crie de loin le docteur ; préparez les lits de la chambre du rez-de-chaussée.

— Qu'est-il arrivé ? explique-toi, Raoul, demande M^{lle} Angélique, tandis que ses nièces se précipitent vers l'armoire aux draps.

— Un affreux accident !... un aéroplane, égaré dans notre ciel, a été saisi par l'ouragan ; ayant une hélice

faussée, il n'a pu atterrir assez doucement, et les deux hommes qui le montaient ont été violemment projetés au milieu de notre champ de blé, au grand émoi des métayers qui prenaient tout cela pour une apparition diabolique, d'autant mieux que le seul des aviateurs ayant conservé l'usage de la parole est Anglais et s'exprime mal ; je suis arrivé à point pour le tirer d'embarras ; il arrive, traîné par deux hommes ; on transporte son compagnon sur un matelas, je vais vite préparer un pansement et un cordial.

— Seigneur Jésus ! gémissait M^{lle} Angélique, au comble de l'émoi, faut-il maintenant que les gens tombent du ciel pour envahir notre maison ; quel bouleversement, quelle dépense !

Cependant, tout en bougonnant, elle veille avec sollicitude à l'installation des blessés, dont l'un semble gravement atteint, et veut passer la nuit avec son frère et une voisine.

Quant à Claire et à Geneviève, tout en s'apitoyant sur les souffrances des jeunes gens, elles ne sont pas fâchées qu'un événement si imprévu vienne, pour un instant, rompre la monotonie de leur existence.

Le surlendemain, l'Anglais, après un violent accès de fièvre, a obtenu du médecin la permission de se lever ; il marche encore avec une certaine difficulté et porte le bras en écharpe, mais sa foulure du poignet et ses contusions sont sans gravité. Il n'en est pas de même de son compagnon, dont l'état inspire de réelles inquiétudes au docteur.

Le premier rescapé s'est présenté à son hôte : il se nomme Harris Lœwels ; il est le fils d'un grand fabricant d'automobiles de Liverpool ; puis, il a donné quelques détails sur son ami : Francis Darlan est un Français, un Parisien ; orphelin et riche, le jeune homme avait été envoyé jadis par son tuteur à Oxford, afin d'y apprendre l'anglais ; là, il fit la connaissance d'Harris ; depuis lors, ils ont été une paire d'inséparables et des apôtres fervents de l'aérostation ; ils ont même fait quelques découvertes pour le perfectionnement de ce sport nouveau, dont ils ont failli être les victimes.

L'insulaire s'excuse d'avoir envahi la demeure de M. Deymier ; il se retirerait, mais il ne se sent pas le courage d'abandonner son ami.

Le docteur rassure le jeune homme avec son habituelle bonté et, tandis qu'une voisine garde le blessé, il introduit master Lœwels dans la salle à manger et, après l'avoir présenté à ses filles, l'invite à s'asseoir à la table familiale.

A travers leurs cils à demi baissés, Claire et Geneviève examinent avec intérêt ce grand garçon aux cheveux d'un blond un peu fauve — que sépare une raie impeccable —, aux yeux bleu d'acier, aux lèvres soigneusement rasées ; à l'entendre s'exprimer en français, non sans peine et non sans faute, la rieuse Geneviève réprime difficilement une violente envie de rire.

— Mademoiselle se moque de « moâ », fait remarquer Harris qui est observateur.

Geneviève veut protester.

— Oh ! cela ne fait rien ; il n'y a aucun inconvénient ici ; dans « la champ » de blé, c'était « différente » ; c'était « un » autre chose !... Les paysans couraient sur « moâ » avec leurs faucilles ; ils me prenaient pour « une » habitant de la lune ! Sans M. le docteur, ils tuaient « moâ » !...

Geneviève rit alors de tout son cœur et, ne se sentant pas intimidée le moins du monde par ce grand jeune homme dont la physionomie lui est sympathique, se met à causer avec son entrain ordinaire et en arrive bientôt à l'interroger sur sa famille et son ami.

Harris confie à ses hôtes son amitié pour le blessé et leur résolution très arrêtée de ne jamais se marier par amour de la liberté, par amour surtout des aéroplanes.

M^{lle} Angélique lui lance un regard noir ; certes, cet insulaire, parpaillot sans doute, ne lui dit rien qui vaille, mais le petit Français, dont elle a pu admirer les beaux yeux enfiévrés et la fine moustache, lui semble gentil ; un rêve confus s'était éveillé dans l'esprit de la vieille fille, et Harris, par ses confidences, vient de dissiper ce rêve à peine éclos.

.

Des jours s'égrènent... Après quinze longues journées d'anxiété, le docteur déclare enfin son malade hors de danger.

Une semaine plus tard, on peut le lever sur une chaise longue ; il est encore faible, mais ne tarde pas à prendre de l'intérêt à ce qui l'entoure.

— J'entends rire parfois dans les pièces voisines, dit un matin Francis à son ami ; parfois aussi, le refrain d'une chanson, fredonné par une jolie voix, arrive jusqu'à mes oreilles ; ce n'est ni Nanette, la grosse cuisinière, ni M^{lle} Tambour-Major qui s'égaient de la sorte ; il y a donc ici d'autres habitantes qui me sont inconnues ?

Miss Tambour-Major, comme vous l'appellez, est « un respectable » demoiselle, mais « il » doit avoir la voix fausse ; ce sont ses nièces que vous entendez.

— Ah ! des nièces ! Et quel âge ont ces nièces ?

— Vingt ans environ.

— Sont-elles jolies ?

— Oh ! yes ! beaucoup fort !

— Toutes les deux ?

— Oh ! yes !

— Vous êtes laconique, Harris. Comment sont ces jeunes filles ? Dépeignez-les-moi.

— M^{lle} Claire, grande, blonde, « une » ange ! M^{lle} Geneviève, petite, brune, « une » diabolin.

Deux jours plus tard, lassé de sa réclusion, Francis obtient du docteur la permission de faire rouler sa chaise-longue sur la terrasse ombragée, aboutissant au jardin, et il a le plaisir de faire la connaissance de l'ange et du diabolin.

Et les heures de la convalescence, égayées par la conversation de la douce Claire, les éclats de rire de Geneviève qui a entrepris d'apprendre complètement le français à Harris — un élève docile dont les progrès sont lents — paraissent courtes au jeune homme !

Il fait bon là, sous les gros tilleuls. La grande maison, dont les murs gris disparaissent sous des jasmins blancs et jaunes, a un air patriarcal et hospitalier ; du jardin voisin, arrivent mille parfums de fleurs et, un peu plus

au loin, la vue se repose doucement sur les prairies vertes.

Parfois, des filtrées de soleil jettent des rayons dorés sur la chevelure blonde de Claire, sur les boucles brunes de Geneviève, éclairent gaîment leurs robes de batiste écru et leurs joues rosées.

Harris et Francis prennent un plaisir qu'ils n'avaient jamais soupçonné à voir de petits doigts tirer l'aiguille, manier les ciseaux, des petits doigts prompts et légers, tels des papillons blancs.

M^{lle} Angélique, égayée par les saillies originales du blessé, oublie de gronder ; puis, au retour de ses tournées, le bon docteur vient charmer ses hôtes par des récits piquants de mœurs campagnardes.

Pour la première fois, Francis, orphelin de bonne heure, Harris, dont la mère est morte à sa naissance, dont le père passe sa vie dans ses bureaux, connaissent la douceur du « home », apprécient le charme de vraies jeunes filles.

Seulement, l'un et l'autre, retenus par une fausse honte n'osent se communiquer leur changement d'opinion ; mais, un jour, l'avant-veille de leur départ, les jeunes gens se promènent dans le jardin, le long des plates-bandes où fleurissent des fleurs de toutes sortes, soignées par les jeunes filles.

Soudain l'amour — ce dieu mutin qui rend fous les plus sages et parfois aussi assagit les plus fous — parle si victorieusement dans leur cœur que leurs lèvres laissent échapper leur secret ; le grave fils d'Albion est le premier à parler.

M^{lle} Angélique les surveille, de la terrasse ; elle est revenue de ses préventions sur Harris, depuis qu'elle l'a vu catholique pratiquant, et le gai Francis, avec son esprit brillant, a fait sa conquête.

Un doux espoir, un double espoir s'est de nouveau emparé d'elle, aussi la digne demoiselle écoute de toutes ses oreilles.

Mais sa curiosité est déçue !... elle entend seulement ces mots, dits par Francis à voix très haute :

— Toi aussi !... comme moi, alors !

Et le surlendemain les jeunes gens partent pour Paris, non sans avoir laissé une grosse somme pour les pauvres du docteur.

Ils sont partis !... M^{lle} Angélique est d'une humeur atroce et ne cesse de gronder ; le docteur semble triste ; les beaux yeux de Claire sont parfois embrumés et le rire de Geneviève sonne faux !

Mais quinze jours plus tard, le même matin, M. Deymier recoit deux lettres : l'une est timbrée de Liverpool, elle est de master Lœwels ; l'autre vient de Paris et porte la signature de l'ex-tuteur de Francis ; les deux missives contiennent des remerciements chaleureux pour les bons soins dont les jeunes gens ont été entourés dans la famille Deymier ; elles contiennent aussi, ces bienheureuses lettres... deux demandes en mariage : Harris sollicite la main de Geneviève ; Francis, celle de Claire.

M^{lle} Angélique se charge de prendre des renseignements sur ces demi-inconnus. Et ces renseignements sont si satisfaisants, si brillants, que la vieille fille, dans sa joie de marier ses nièces le même jour et d'éclipser M^{me} la notairesse, se montre d'une humeur si suave que son nom lui sied maintenant à ravir.

— Seulement, dit-elle à ses nièces le jour où le docteur répond affirmativement à la double demande, je ne puis comprendre comment cet Anglais, si grand et si grave, a pu songer à cette petite folle de Geneviève dont le caractère allait mieux avec celui de M. Francis.

— Sans doute, répondit la jeune fille en riant, parce que M. Harris, à un ange, préfère « une diablotin ». Soyez tranquille, ma tante, tout est pour le mieux ainsi, nulle erreur n'est à craindre !

Deux mois plus tard furent célébrées les doubles noces.

— Tu le vois, ma bonne Angélique, dit souvent le docteur, tes inquiétudes étaient vaines, et je n'avais pas tort en croyant qu'il me « tomberait » deux gendres du ciel !...

La Mode Nationale

JOURNAUX -:- ALBUMS -:- PATRONS DÉCOUPÉS

LES PATRONS FAVORIS

Grands Patrons spéciaux de toutes les Nouveautés

Explications et plans sur chaque pochette. — En vente partout : **1 fr. 25** la pochette
Vêtements et Lingerie pour Dames, Hommes, Enfants, Layette

L'Album "LES PATRONS FAVORIS"

Modes de Paris pour Dames et Jeunes Filles

Le recueil le plus répandu publiant semestriellement 1.000 modèles de patrons

PRIX : **3 FR. 25** FRANCO

LES ENFANTS (Les Patrons Favoris)

Recueil spécial et unique pour tout ce qui regarde l'enfance depuis la Layette jusqu'aux Jeunes Filles

PRIX : **3 FR. 25** FRANCO

LA MODE NATIONALE

— REVUE DES MODES ET DES PATRONS DE PARIS —

Paraissant le 15 de chaque mois

Le seul journal offrant gratuitement dans chaque numéro : une gravure hors-texte en couleurs, un "Patron Favori" et un bon de 0 fr. 50 permettant cette réduction sur chaque patron commandé. Le numéro : 1 fr. 25

ABONNEMENTS

Édition avec 1 Patron.

France et Colonies. 1 an : **15 fr.** 6 mois : **8 fr.**

Etranger — **18 fr.** — **10 fr.**

Édition avec 2 Patrons.

France et Colonies. 1 an : **22 fr.** 6 mois : **12 fr.**

Etranger — **25 fr.** — **13 fr.**

ALBUMS DE LUXE DE SAISON

LINGERIE de PARIS F^o. 6.50

Tout ce qui se fait et peut se faire dans ce genre.

BLOUSES F^o. 6.50

Renferme une infinité de modèles de tous genres.

TAILLEURS F^o. 6.50

Incomparable variété de modèles classiques et fantaisie.

CHAPEAUX F^o. 6.50

Recueil des plus jolies créations des grandes Maisons.

CÉRÉMONIES de PARIS . . F^o. 6.50

Superbe album alliant le maximum d'élégance au minimum de dépenses.

GENTLEMEN'S FASHION . F^o. 6.50

Tout le vêtement masculin, du travail à la cérémonie.

MANTEAUX et FOURRURES. F^o. 6.50

Pages de luxe d'un goût absolument sûr.

TRAVESTIS F^o. 6.50

Choix de magnifiques hors-texte en couleurs.

La JOIE des MODES de PARIS F^o. 5.50

Tout ce qui se portera pour Dames et Enfants.

TRAITÉ DE COUPE ET COUTURE

Méthode pratique de Jeanne LESUEUR
Franco : **3 fr. 25.**

En vente dans les kiosques, gares, libraires ou marchands de journaux,
ou adresser les mandats et lettres à **M. DEMUYLDER, 94, rue d'Alésia, PARIS-14^e.**

Nos DESSINS DÉCALQUABLES

EN COULEURS LAVABLES

Sur tous Tissus clairs

au moyen d'un simple FER CHAUD

PERMETTENT

la DÉCORATION INSTANTANÉE
des Robes, Blouses,
Lingerie, Services à Thé,
Sacs, Eventails,
Travailleuses, Stores,
Gilets, Tabliers,
Trousseaux de Poupée,
Jouets, etc.

500
MODÈLES VARIÉS

L'Album

DE TOUS LES DESSINS

avec prix et dimensions de
chaque modèle : 0^{fr} 75



Chaque petit dessin : 1 fr. - Les six : 5 fr.

N° 50
24 x 10%
2^{fr}

Procédé simple
pratique, économique

Adresser Commandes accompagnées de leur valeur en mandat à
M. L. DEMUYLDER, Dir^r de LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia - PARIS (14^e).

